



Franck Guarnieri et Aurélien Portelli (dir.)

## Masao Yoshida, directeur de Fukushima Témoignage. Édition intégrale et augmentée

Presses des Mines

---

# Compte rendu de l'audition du 9 août 2011 (I)

---

DOI : 10.4000/books.pressesmines.6277

Éditeur : Presses des Mines

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2021

Date de mise en ligne : 27 janvier 2021

Collection : Économie et gestion

EAN électronique : 9782356716514



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

*Compte rendu de l'audition du 9 août 2011 (I)* In : Masao Yoshida, directeur de Fukushima : Témoignage.

*Édition intégrale et augmentée* [en ligne]. Paris : Presses des Mines, 2021 (généré le 26 juin 2023).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesmines/6277>>. ISBN : 9782356716514.

DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesmines.6277>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 26 juin 2023.

---

# Compte rendu de l'audition du 9 août 2011 (I)<sup>1</sup>

---

**QUESTION :** Je voudrais que nous regardions ensemble le contenu des téléconférences. Il s'agit du 12 mars à 22h50...

**Réponse :** Le 12 mars à 22h00 ? Ça doit concerner le réacteur 1.

**Q :** Nous avons fait un montage de la vidéo. Ça commence à partir de 22h59. Il y a des moments où le son a été enregistré et d'autres, non. J'ai choisi des passages qui concernaient plus particulièrement les prises de décision. En fait, il y a des moments où la décision est influencée par ce qui se dit et d'autres moments, non. *Grosso modo*, j'ai sélectionné les échanges que vous avez pu avoir avec différentes personnes à divers moments où vous vous êtes trouvé dans une situation délicate où vous deviez prendre des décisions. Je voudrais qu'on les regarde dans l'ordre, histoire de vous remettre ça en mémoire.

Tout d'abord, c'est un évènement qui s'est passé dans la nuit du 12 au 13 mars. Le HPCI du réacteur 3 s'arrête le 13 mars à 2h42. Du temps passe et on est vers 3h50. Vous tentez d'activer la DDFP, mais la pression de la cuve étant à environ 4,1 MPa, l'eau n'entre pas. J'ai choisi ce moment car on y voit un exemple des discussions récurrentes concernant le moment d'actionner la DDFP après l'arrêt du HPCI, d'autres sur la pression qui permettrait à cette pompe d'être efficace ou bien aux camions de pompiers d'entrer en action. J'aimerais que nous regardions ça pour que vous puissiez vous rappeler ces circonstances. (*Au technicien*) Allez-y, s'il vous plaît.

(Vidéo)

« Je voudrais intervenir pour vous signaler quelque chose sur le réacteur 3. »

« Oui, le réacteur 3 ? »

« Le HPCI s'est arrêté provisoirement à 2h44. »

« D'accord, arrêt provisoire à 2h44. »

« Comme la pression de la cuve était basse, on n'a pas actionné le RCIC et on a tenté d'injecter l'eau en activant la pompe diesel incendie. Mais, à ce moment-là, la pompe n'avait que 0,61 MPa et l'eau n'a pas pu entrer. Quand on regarde les données de 3h44, après l'arrêt du HPCI, la pression de la cuve, qui était avant à 0,7 MPa, est montée à 4,1 MPa. Ça fait plus de cinq fois plus. De 7 kilos à 41 kilos. On est en train de vérifier ce que ça ferait si elle dépasse ces chiffres. Mais, c'est sûr, la pression de la cuve augmente. Du coup, on essaie

de voir si on ne pourrait pas remettre en marche le HPCI ou si on ne pourrait pas utiliser un des moyens substitutifs d'injection. Le réacteur 3 est donc dans un état fluctuant. »

« D'accord, compris. »

**T<sup>2</sup>** : Je peux peut-être continuer ?

**Q** : Oui, continuez.

(Vidéo)

« Ici, le groupe « sûreté ». Je voudrais vous communiquer les données des postes de *monitoring* de ce matin. Je suis près du poste de *monitoring* 8. Les données de [...], 4,5 µSv/h à 2h50. Entrée principale, 3,14 µSv/h à 2h50. Il n'y a pas de changement. Pour ce qui est de la poussière à l'entrée principale, on a fait des vérifications entre 1h45 et 2h05, la poussière est à  $6,4 \cdot 10^{-5}$  Bq/m<sup>3</sup>. Pour les gaz nobles<sup>3</sup> et l'iode<sup>4</sup>, on est en-deçà des limites détectables. Au poste de *monitoring* 4, on est à 39,6 µSv/h. Il n'y a pas non plus de grands changements. C'est tout. »

**Q** : Vous pouvez nous passer directement la suite.

**T** : Oui. C'est environ trois minutes plus tard.

**Q** : Ça se passe à 3h59.

(Vidéo)

« Tu veux utiliser ça pour quoi ? Tu veux raccorder ça à l'alimentation du réacteur 3 ? Ce serait à l'alimentation ? »

« La DDFP est encore vivante au réacteur 3. Elle a une pression de 5 à 6 kilos. À côté de ça, la pompe des camions fait plus de 10 kilos. Quand la pression de la cuve aura chuté, ce serait mieux de disposer d'une solution avec plus de pression et plus de volume d'eau [...]. »

« Il ne s'agit pas d'envoyer avec la pompe incendie dans chaque réseau, il me semble. Tu veux bien vérifier ce point de toute urgence avec XXXXX ? »

**Q** : On va arrêter la vidéo ici. Ce que nous venons de voir se passe entre 3h50 et un peu avant 4h00. Une dizaine de minutes, jusqu'à l'intervention de M. XXXXX, avec, au milieu, les informations fournies par le groupe « sûreté ». Si je résume, après l'arrêt du HPCI, à cause de la pression de la cuve, l'eau n'est pas entrée avec la DDFP. M. XXXXX, lui-même, le fait remarquer à la fin, la DDFP n'a qu'une pression de 0,5 ou 0,6 MPa. Avec cette puissance, par rapport à la pression de la cuve, l'eau, bien sûr, ne peut plus entrer. Mais puisque cette pompe était vivante depuis le début, pourquoi, sur le terrain, n'avez-vous pas tenté d'injecter l'eau plus tôt, avant que la pression de la cuve ne grimpe de manière si spectaculaire ?

**R** : Comme on en a parlé précédemment, l'histoire de la pompe diesel, c'est une question d'équilibre des pressions. On la met en marche et si l'équilibre lui est favorable, elle envoie l'eau, si elle est trop faible, l'eau n'entre pas. C'est un système très simple. On la met en marche et, le reste, c'est une histoire de vanne à clapet. Par contre, j'ai complètement oublié à quel moment j'en avais parlé. Mais une partie de l'équipe de pilotage avait préparé cette pompe pour que dès que l'équilibre serait favorable, elle puisse envoyer l'eau. Seulement, et c'est ce constat dans la vidéo, on se rend compte que, bien que prête, finalement l'eau n'est pas entrée, alors même que la pression de la cuve avait chuté. Voilà ce qu'il dit dans cette vidéo. Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce n'est pas parce que la pression de la cuve a chuté à 0,8 que nous nous sommes empressés d'actionner cette pompe, mais qu'elle était prête bien avant. Seulement, du point de vue de l'équilibre des pressions, elle n'était pas suffisante et, finalement, l'eau n'était pas entrée. C'est ce que XXXXX est en train d'expliquer ici.

**Q** : La pression de sortie de la pompe DDFP, vous la mesurez où ? À quel endroit de la pompe ?

**R** : Là. Oui, à [...]

**Q :** Est-ce que ça veut dire que le temps que ça aille de là jusqu'à la cuve du réacteur, il y a des risques que la pression chute ?

**R :** C'est pour ça qu'il y a une vanne à clapet. Si la pression est plus forte de ce côté-ci, le liquide va entrer, si la pression est plus forte de l'autre côté, le clapet va fermer le réseau et empêcher que ça reflue.

**Q :** Éclairez ma lanterne. Si on mesure une puissance de 5 ou 6 kilos de pression à la pompe, ça veut dire qu'on va retrouver une pression de 6 kilos à l'endroit où l'eau va pénétrer dans la cuve ?

**R :** Oui. La pompe diesel n'a pas de manomètre en propre. D'après la capacité d'une pompe ordinaire, on se dit que la pression à la sortie doit être à peu près de cet ordre. Et si, au niveau du clapet, il n'y a pas de courant, la pression reste la même. Dès que le liquide va couler, il va y avoir une perte de charge maximale qui va poser des problèmes d'équilibre. Mais, de toute manière, c'est une simple question de pression au niveau du clapet, savoir de quel côté la pression est la plus forte. Quand ils parlent de la pression de la pompe dans la vidéo, je ne sais pas trop de quoi ils parlent, puisqu'ils ne disposent pas de manomètre. Mais c'est vrai qu'ordinairement on estime la puissance de cette pompe diesel à quelque chose ne dépassant pas 5 à 6 kilos. Alors, vous savez, cette histoire d'injection, elle se fait un peu au petit bonheur la chance, concernant l'équilibre des pressions.

**Q :** Si je comprends bien, que ce soit du point de vue de la quantité d'eau injectée ou que ce soit du point de vue de la pression, comme vous nous l'avez déjà dit, vous ne faisiez pas grande confiance à cette solution avec la DDFP. En tout cas, il ne vous était pas possible de la considérer comme votre va-tout.

**R :** C'est ça.

**Q :** Effectivement, vers la fin du passage que nous venons de visionner, la pression de la cuve grimpe de 7 à 41 kilos et, d'après ce que raconte M. XXXXX, puisque les pompes des camions ont une puissance de plus de 10 kilos, vous vous demandez ensemble s'il ne serait pas plus judicieux de passer à une solution avec les camions, ou bien de procéder à une dépressurisation pour faire entrer l'eau. Et c'est comme ça que vous chargez M. XXXXX, qui supervise les pompiers, de voir ce qu'il peut faire.

**R :** En effet.

**Q :** Maintenant, nous allons passer à un extrait qui se situe une quarantaine de minutes plus tard, vers 5h44. C'est le moment où vous discutez de bornes et de pompes à incendie, puis d'injection pour savoir si vous allez injecter de l'eau de mer ou de l'eau douce. On va commencer par l'extrait de 5h44. (*Au technicien*) Vous voulez bien lancer la vidéo, s'il vous plaît ?

(Vidéo)

« Pour résumer, tous les gros réservoirs des bornes à incendie sont vides. Il ne reste plus que des petites réserves de 2 à 3 m<sup>3</sup>. Par contre, on a des réservoirs entiers d'eau de mer. Qu'est-ce qu'on fait ? »

« Il ne nous reste plus qu'à envoyer l'eau de mer. »

**R :** Là, c'est XXXXX.

**Q :** Ah ? C'est M. XXXXX ? (*Au technicien*) Vous voulez arrêter ici, s'il vous plaît ? (*À Yoshida*) Je n'avais pas remarqué que M. XXXXX était assis à côté de vous. Là, visiblement vous disposez de bornes ou de pompes à incendie, mais vous manquez de source d'eau. Quand il dit « tous les gros réservoirs des bornes à incendie sont vides », que désignent ces « gros réservoirs » ?

**R :** Ce sont probablement les réservoirs d'eau pour la lutte contre l'incendie.

**Q** : Pas les réservoirs d'eau filtrée, donc, mais les réservoirs pour la lutte contre le feu.

**R** : Oui.

**Q** : Et il ne vous reste plus que 2 ou 3 m<sup>3</sup> d'eau douce. C'est là que vous dites, « *puisque'il n'y a plus d'eau douce, il ne reste plus que la solution de l'eau de mer* ».

**R** : Oui.

**Q** : C'était une discussion portant sur l'injection dans le réacteur 3, n'est-ce pas ?

**R** : Oui.

**Q** : (Au technicien) On va un peu avancer et projeter le « 05 », là où c'est écrit à la main « 6h14, le 13 mars ».

(Vidéo)

« Vous m'avez dit que le TAF allait être atteint vers 5h30, mais ce que je voudrais savoir c'est s'il a déjà été atteint au réacteur 3. »

**Q** : (Au technicien) Ah, c'est un peu plus loin. Vers 6h43. Vous pouvez commencer là ?

(Vidéo)

« M. Yoshida, je vais revoir la pression de la chambre sèche en fonction des données actuelles et recalculer l'heure de l'événement. »

« Urgence, urgence. XXXXX, XXXXX. Directeur Yoshida, directeur Yoshida, m'entendez-vous ? »

« M. Yoshida. Directeur Yoshida. »

« Oui, c'est Yoshida. Je vous écoute. »

« J'ai actuellement le bureau du Premier ministre au téléphone. Je vous fais passer la communication. »

« Oui. Vous me la passez où ? »

« Sur votre PHS. »

« Passez-la-moi plutôt sur le xxx des lignes intérieures. XXXXX. XXXXX. »

« Centrale, centrale de Fukushima Daiichi, m'entendez-vous ? Centrale, c'est le siège. Je vous téléphone de la salle de crise de la NISA. Il s'agit du disque de rupture. Vous m'entendez ? »

« Oui, allez-y. »

« Si on laisse faire le disque de rupture, l'événement risque d'être retardé. On va aller vers un événement avec une plus grande dégradation du combustible. Dans l'état actuel des choses, vous serait-il possible de rompre dès à présent le disque, avant l'ouverture de la vanne ? »

**R** : Quelle question idiote ! Il n'a vraiment rien compris à la technique, cet imbécile !

**Q** : Est-il possible de rompre volontairement le disque, comme il le préconise ?

**R** : Mais, non. Ce n'est pas possible. Pas de l'extérieur. Quel taré !

(Vidéo)

« Excusez-nous. On fait tout notre possible pour ouvrir la vanne AO en ce moment. Je pense qu'il nous faut encore trente minutes. »

« Même si tu gagnes quelques minutes à l'événement, ça ne changera pas grand-chose à la quantité de combustible qui va se dégrader. »

« Ici, le groupe « technique ». D'après l'évolution de la pression de la chambre sèche, nous prévoyons que la pression maximale de service sera atteinte à 7h50 et la pression maximale admissible à 13h30. L'augmentation de la pression est très rapide. »

« Excusez-moi, permettez-moi de vérifier. L'heure d'atteinte de la pression maximale de service pour le réacteur 1F-3 doit être modifiée de 8h30 à 7h50, c'est bien ça ? »

« C'est bien ça. Modification à 7h50. Pour l'atteinte de la pression maximale de service du 1F-3. »

« Je répète. Pression maximale de service à 7h50 et pression maximale admissible à 13h30. C'est bien ça ? »

« C'est ça. »

« Pour l'éventage, il va encore falloir trente minutes. Ça va aller ? »

« Je n'entends pas. Qu'est-ce que tu dis ? »

« C'est OK dans trente minutes. »

« Compris. »

« Je viens de recevoir un commentaire du Premier ministre. Il se demande si la décision d'employer de l'eau de mer n'est pas prématurée. Il pense que si on utilise l'eau de mer, ça signifie qu'on devra démanteler le réacteur. Il voudrait que vous réfléchissiez le plus possible à une solution avec de l'eau filtrée ou de l'eau douce. »

« Nous allons essayer de nous conformer le plus possible à sa directive. On va commencer par les endroits où on peut utiliser uniquement de l'eau filtrée. Ça va un peu nous retarder, mais nous allons procéder de cette manière. »

**Q :** Nous allons déjà nous arrêter là. On voit que les informations concernant injection et éventage s'entremêlent. On comprend que la situation requiert l'urgence. Je remarque que vers la fin de l'extrait, c'est M. XXXXX qui échange avec le siège. À l'image, on vous voit à gauche, dans l'écran incrusté tout à fait à droite. Vous êtes en train de parler au téléphone. Qui vous avait téléphoné ?

**R :** Probablement, au début, c'était XXXXX.

**Q :** De TEPCO ?

**R :** Oui. Il était chez le Premier ministre. Il y a eu un coup de fil de la résidence au siège et on a décidé de le transférer sur XXXXX. En fait, après avoir parlé avec XXXXX, j'ai un trou de mémoire. Vraiment. J'ai l'impression que plutôt que d'avoir reçu des directives de XXXXX, quelqu'un d'autre est venu au téléphone. Mais je ne me rappelle toujours pas qui est venu me parler au téléphone.

**Q :** C'était quelqu'un de chez TEPCO ?

**R :** Il me semble que XXXXX a passé le téléphone à Takekuro. À cette époque-là, on n'avait pas encore établi la *hot line* avec M. Hosono.

**Q :** Ces contacts avec M. Hosono, vous les avez eus à partir de quand ?

**R :** Là aussi, ma mémoire est ... La vidéo, elle date bien du 13 ?

**Q :** Est-ce que vous vous souvenez à quel moment, au plus tard, cette ligne a été établie ?

**R :** La tranche 3 explose le 13, vous vous souvenez. À ce moment-là, je me rappelle que M. Hosono m'avait déjà dit de prendre directement contact avec lui. Et, effectivement, je l'ai informé personnellement de l'explosion. Tout de suite après l'explosion. Bien sûr, auparavant, j'en avais parlé en téléconférence. Mais j'ai aussi téléphoné directement à la résidence du Premier ministre, j'ai parlé à M. Hosono et je l'ai informé que ça venait d'exploser. Ça, je m'en souviens très bien.

**Q :** Et avant ? Aviez-vous déjà téléphoné à M. Hosono avant cet épisode ? Ou bien aviez-vous été contacté par lui ?

**R :** Oui. Il m'a téléphoné. Quand la tranche 1 a explosé<sup>5</sup>, les informations n'arrivaient pas du tout au bureau du Premier ministre. Ça avait pris du retard. Que ce soit de la part de TEPCO ou de la NISA. Il avait fallu près de deux heures pour qu'elles arrivent. En fin de compte, les images de l'explosion de la NHK étaient sorties à l'écran avant qu'on ne contacte la presse. Alors, à la résidence, ils se plaignaient de la lenteur des communications. Ils voulaient qu'on les appelle pour confirmer la situation sur le terrain suivant les besoins. Ils voulaient aussi savoir comment ils pouvaient faire pour nous contacter. Tout ça est arrivé par l'intermédiaire d'une personne de TEPCO qui était en charge des liaisons avec le bureau du Premier ministre. En fait, j'ai changé plusieurs fois d'interlocuteurs et, tout à coup, j'ai eu M. Hosono au bout du fil. Il s'est présenté et m'a dit de l'appeler au téléphone s'il y avait quelque chose sur le terrain. Ensuite, on m'a donné son numéro de portable, puis le numéro de son secrétaire, en me disant de téléphoner là. Après, ils m'ont demandé comment ils pouvaient faire pour nous joindre. Mais, nous, nos portables ne marchaient pas. Alors, je leur ai dit, soit de passer par le siège, soit de voir avec l'homme de TEPCO à la résidence ce qu'ils pouvaient faire pour nous joindre. Ça, je m'en souviens bien. Mais savoir si ça se situe avant l'épisode qu'on vient de voir ou pas, mes souvenirs sont flous.

**Q :** Mais c'est bien après l'explosion d'hydrogène de la tranche 1, le 12 ?

**R :** Oui, après. Ça, c'est sûr. Je suis sûr que c'était après l'explosion d'hydrogène et également sûr que c'était avant l'explosion de la tranche 3. C'est entre les deux qu'il y a eu cette histoire d'établir une *hot line* avec la résidence.

**Q :** À propos, vous souvenez-vous du nom du secrétaire avec qui vous avez parlé ?

**R :** Oui, le secrétaire... Il m'avait rappelé, d'ailleurs. Comment s'appelait-il déjà ?

**Q :** C'était bien le secrétaire de M. Hosono.

**R :** Oui, le secrétaire de M. Hosono.

**Q :** Pas le secrétaire du Premier ministre.

**R :** Non, non. M. Hosono devait se charger personnellement de faire le lien avec le Premier ministre. Après, j'ai eu aussi affaire à d'autres secrétaires, même plusieurs. Mais c'est vrai que j'ai effectivement téléphoné à ce secrétaire, en particulier. Je ne sais pas si c'est que j'ai envie d'oublier tout ça, mais il ne me reste presque aucun souvenir. M. Naitô<sup>6</sup>, peut-être ? Puisque j'ai noté « Naitô, secrétaire, conseiller ». Oui, c'est le secrétaire du temps où M. Hosono était conseiller du Premier ministre. Peut-être bien M. Naitô.

**Q :** À cette période, M. Takekuro était basé à la résidence du Premier ministre ?

**R :** Il me semble que oui.

**Q :** Dans ce cas, (la personne à qui vous avez parlé) en plus de M. Takekuro, comme autre alternative, ça pourrait être M. Hosono ?

**R :** Oui, c'est possible. Mais je n'ai jamais discuté de savoir si on injectait de l'eau de mer ou pas, ni même discuté eau de mer/eau douce, avec M. Hosono. Je n'en ai absolument pas souvenir, quand j'essaie de me remémorer mes conversations avec lui.

**Q :** Alors, en dehors de lui, qui cela pourrait être ? Vu l'orientation que prend la conversation, en parlant de démantèlement du réacteur, etc., est-ce que cela pourrait être quelqu'un de la NSC ?

**R :** Non.

**Q :** Ce n'est pas possible ?

**R :** Quand on téléphonait à M. Hosono, il y avait plusieurs schémas possibles. Des fois, il était à côté du Premier ministre et il y avait aussi le directeur de la NSC<sup>7</sup>. D'autres fois, il était seul. Je ne sais pas dans quelles circonstances il se trouvait lors de ce coup de fil. De toute façon, ce n'est pas moi qui ai appelé. Ce sont eux qui m'ont appelé. Probablement, Takekuro a dû leur dire qu'on ne pouvait pas utiliser les portables. Enfin, je ne sais pas exactement où se trouvait Takekuro à ce moment-là. Mais, au début, c'était soit XXXXX, soit Takekuro. Je pense que c'étaient eux qui s'occupaient du téléphone. Ensuite, je ne sais plus si on m'a passé quelqu'un d'autre ou si c'étaient les directives de Takekuro. Je ne m'en souviens pas.

**Q :** Alors, ça veut dire que M. XXXXX a passé le téléphone à quelqu'un d'autre ?

**R :** Probablement, parce que XXXXX ne pouvait guère faire que le lien. Il n'était pas en position de donner des ordres du type « *passé de l'eau de mer à l'eau douce* », etc. La seule personne qui aurait pu dire ce genre de choses, parmi ceux qui étaient détachés de chez nous, ça ne peut être que Takekuro. Si ça n'était pas le cas, il n'y a guère que la possibilité de M. Hosono. Je n'ai absolument pas le souvenir d'avoir parlé à quelqu'un de la NSC à ce moment-là. S'il fallait choisir entre les deux, je dirais plutôt Takekuro.

**Q :** Vous avez l'impression que c'était plutôt lui. Et la NISA ? Y a-t-il une possibilité de ce côté ?

**R :** Non. Je n'avais pas de contact téléphonique avec les gens de la NISA.

**Q :** Vous n'avez pas le souvenir d'avoir été en contact direct avec eux, c'est ça ?

**R :** Attendez un peu. J'ai un vague souvenir qu'une fois il y a eu M. Yasui<sup>8</sup> au téléphone. Je ne sais plus si c'était à cette occasion-là ou pas. Dans mon souvenir, celui avec qui j'ai parlé au bureau du Premier ministre pour des arbitrages, c'était Takekuro. Ensuite, pour des rapports de situation et des questions concernant différentes choses, c'était M. Hosono. Il arrivait même que, quand j'étais au téléphone avec lui, il me passe le Premier ministre Kan, du genre « *pouvez-vous patienter un peu, Kan voudrait vous parler* ». Il me semble que j'ai aussi eu M. Edano<sup>9</sup>, une fois. Un peu plus tard, quand on a eu ces histoires autour de la dépressurisation et de l'injection du réacteur<sup>210</sup>, il y a bien sûr eu le professeur Madarame, et pas qu'une fois. Au milieu de tout ça, il me semble bien qu'une fois j'ai eu M. Yasui, mais je ne sais pas si ça se situe ici ou pas.

**Q :** Alors, vous ne vous souvenez pas non plus de quoi vous avez parlé.

**R :** Non. Aucun souvenir.

**Q :** Et avec M. Edano ?

**R :** La conversation avec M. Edano ne se situe pas ici. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais il m'a posé des questions. Par l'intermédiaire de M. Hosono, qui m'a dit « *M. Edano voudrait vous poser des questions* ». Ce n'étaient pas des questions très importantes, plutôt des vérifications sur la situation sur le terrain. Il voulait avoir confirmation sur certains points. Je suppose qu'il avait voulu vérifier certaines choses

avant un point presse. Ce n'étaient pas du tout des directives pour nous dire de faire ci ou ça.

**Q :** Vérification des faits, alors ?

**R :** Oui. Une seule fois, une vérification par téléphone.

**Q :** Et M. Kan ?

**R :** Lui, c'était plutôt des questions. « *Quel est le mécanisme qui provoque une explosion d'hydrogène ?* », « *est-ce différent d'une explosion de vapeur ?* », c'est le genre de questions qu'il m'a posées. Ça, c'est la première chose.

Il y a eu aussi des fois où il y avait M. Hibino<sup>11</sup>, un conseiller, ou le directeur adjoint de l'Université de Fukui<sup>12</sup>, à côté de lui. Le Premier ministre m'a demandé si, d'après la structure des REB, on pouvait envisager de refroidir le réacteur en envoyant la vapeur vers la turbine. Une question relativement élémentaire. Quand j'ai commencé mes explications, le ministre m'a arrêté et demandé de répondre directement à M. Hibino, car la question émanait de lui. J'avais pourtant d'autres chats à fouetter. Il a passé le téléphone à M. Hibino et c'est à lui que j'ai expliqué que d'après la structure des REB, en cas d'accident de ce genre, il n'était pas prévu que la vapeur soit refroidie par la turbine, que, déjà, cette vapeur était de la vapeur contaminée et que la logique de base était de l'isoler dans l'enceinte de confinement et de l'y retenir. Qu'il n'était donc pas question d'utiliser la turbine pour ce refroidissement, qu'il n'était pas possible d'utiliser un condenseur au niveau de la turbine, etc. Là j'avais donc parlé au conseiller du Premier ministre *via* le téléphone du Premier ministre. C'était la deuxième chose.

J'ai parlé à M. Kan par quatre fois, il me semble. Il y a eu aussi la fois où il m'a demandé ce que je pensais de la définition des zones d'évacuation et d'alerte des habitants à respectivement 20 et 30 km. Je lui ai répondu que je n'en pensais rien. Je lui ai expliqué que nous, nous étions chargés de gérer l'accident, que ce n'était pas nous qui calculions la dispersion de la radioactivité et que, par conséquent, malheureusement nous n'en savions rien. J'ai bien insisté sur le fait que c'était le siège, les analystes qui émettaient ces avis, et que ces préconisations n'étaient pas le fait du terrain.

**Q :** Quand vous receviez ces coups de fil, ils passaient d'abord par le siège qui vous les relayait ?

**R :** Oui, c'est ça. En général, ils arrivaient par cette route. Des coups de fils qui arrivaient sur nos téléphones fixes par l'intermédiaire du siège.

**Q :** Vous avez dit que les coups de fil de M. Kan étaient plutôt des questions que des directives pour vous dire de faire ci ou ça, n'est-ce pas ?

**R :** Oui. Je n'ai jamais reçu d'ordre direct de M. Kan pour faire ci ou ça. C'était plutôt des questions. « *Je pense ci ou ça, est-ce juste ?* », « *que faut-il penser de tel phénomène à la suite de l'explosion d'hydrogène ?* », etc. En général, des questions.

J'ai eu aussi pas mal d'échanges avec M. Hosono. Quand c'était moi qui l'appelais, c'était pour lui décrire la situation sur le terrain. Comme pour l'explosion de la tranche 3, tout à l'heure. Je l'appelais pour lui dire « *voilà où nous en sommes* ». Même chose quand il y avait un souci. Bien sûr, j'en parlais aussi à la téléconférence. Mais après l'avoir fait, je prenais mon téléphone pour lui en parler directement. Souvent, il avait aussi des questions. « *On est en train de discuter de telle chose, qu'en est-il sur le*

*terrain ?* », ou bien, « *de combien de marge disposons-nous ?* », etc. Il y avait beaucoup de questions. Ces échanges étaient assez fréquents. Du coup, je ne me rappelle plus à quel moment on a eu tel échange précis. Mais, ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais reçu d'ordre de M. Hosono, non plus.

**Q :** Alors, vu le contenu de la discussion...

**R :** Je pense que, très probablement, c'était un ordre de Takekuro. Comme possibilité, il y a d'abord Takekuro. On ne peut pas non plus écarter l'hypothèse que M. Yasui, ou quelqu'un qui était à côté de Takekuro ait pu émettre cette opinion. De toute manière, il ne peut guère y avoir que Takekuro ou M. Yasui qui était à côté de lui.

**Q :** Si je résume, le 13 mars vers 6h00, il y a un coup de fil du bureau du Premier ministre au siège, coup de fil qui arrive jusqu'à vous et qui vous fait remarquer qu'il est peut-être prématuré d'utiliser l'eau de mer, car cela implique qu'on ne pourra plus récupérer le réacteur, et vous demande de réfléchir à la possibilité d'utiliser l'eau filtrée ou l'eau douce.

**R :** Là, comme je vous l'ai déjà dit, ma mémoire me fait totalement défaut. C'est en regardant la vidéo que je me suis dit qu'il y avait effectivement eu une scène de ce genre, voyez-vous. Mais je ne me souviens toujours pas avec qui j'ai vraiment parlé au téléphone. Alors, tout ça reste du domaine des hypothèses.

**Q :** À voir la vidéo, un peu auparavant, vous étiez prêts à injecter de l'eau de mer, faute d'eau douce, puis le coup de fil arrive de la résidence du Premier ministre, vous demandant d'envisager d'utiliser autant que possible de l'eau douce. M. XXXXX répond qu'il va injecter en priorité de l'eau filtrée. Du coup, sur le terrain, suivant sans doute l'ordre de M. XXXXX, vos hommes doivent tout à coup changer leur fusil d'épaule. Ils m'ont raconté qu'ils avaient dû se mettre en quête des réservoirs d'eau prévus pour la lutte contre l'incendie. Ils ont dû s'y mettre tous pour les trouver, car les accès étaient cachés par les différents débris et les épaves. Ils ont eu du mal à déterminer les accès utilisables. Comme ils ont dû changer la ligne qu'ils avaient initialement prévue pour l'injection, ils s'en souviennent tous très bien. Pour ce qui est du donneur d'ordre, je pense que M. Takekuro doit être au courant. Je lui en parlerai. Je voulais juste vous rappeler qu'il s'était passé ce genre de choses vers 6h47.

On va revenir à l'injection. Nous allons regarder l'extrait 8. Il s'agit d'un moment où vous injectiez encore de l'eau douce. Ça se passe vers 9h10.

(Vidéo)

« Je pense que l'éventage s'est fait. »

« Ce qui est important dans cette opération, comme nous ne disposons que de 80 t d'eau, il faut qu'une solution, que ce soit le SLC ou autre chose, soit prête avant qu'on ait injecté les 80 t. L'autre priorité est d'alimenter et d'augmenter ces 80 t. Prenez tous les bras dont vous disposez. Allez chercher toute l'eau que vous pourrez trouver et alimentez ce réservoir. Exécution immédiate. Oui ? C'est bon ? Je viens de donner l'ordre à l'équipe de soutien du réacteur 3 de mettre de l'acide borique. Oui, dans les 80 t [...]. »

« 400 kilos ? »

« 400 kilos. »

« Est-ce que le SLC est prêt ? »

« Pour le SLC, il va falloir encore du temps. On a exécuté l'opération de dépressurisation. Il va falloir du temps. »

« Alors, travaillez en parallèle. Faites en sorte qu'on puisse y recourir quand on veut. »

« Je pense que dans l'état actuel des choses, il serait plus réaliste d'assurer le réapprovisionnement de l'eau. »

« D'accord. Priorité absolue, le réapprovisionnement en eau. »

« Centrale, excusez-moi, c'est le siège. Pour faire le rapport à la NISA, j'ai besoin de savoir à quelle heure a commencé l'injection FP. Pouvez-vous me donner l'heure ? »

« L'injection FP, c'était 9h00 combien ? »

« Je vous communique ça tout de suite. »

« D'accord. »

« Est-ce qu'il ne faudrait pas songer à l'eau de mer ? Il faut en parler avec le Premier ministre ? »

« Excusez-moi. Parmi les informations concernant le réacteur, j'ai dit tout à l'heure [...]. »

« Excusez-moi. Pour le réacteur 3, on a commencé à envoyer de l'eau dans le SLC. On a évité l'eau de mer. On a rassemblé de l'eau douce et on l'injecte du réservoir par le haut. On réfléchit à la suite. »

« Directeur Yoshida, avez-vous une idée de la manière dont vous allez vous procurer de l'eau douce ? »

« Par exemple, on a de l'eau dans la piscine d'entraînement<sup>13</sup>, vous vous souvenez ? Mon idée est d'aller chercher cette eau en déployant du personnel. Il y a aussi d'autres petits réservoirs [...] d'une manière ou d'une autre. Il faudrait récupérer toute l'eau possible sur le site. »

« Hier, il y a eu trois camions des forces d'autodéfense qui sont venus. Voulez-vous qu'on leur demande de revenir ? Centre hors site, m'entendez-vous ? »

« Je le leur demande depuis le matin, mais ça ne réagit pas. Depuis hier, on a presque épuisé tout ce qui est liquide. S'ils pouvaient nous fournir quoi que ce soit... »

« Que peut-on faire au centre hors site ? »

« Excusez-moi, c'est le centre hors site. Hier, les hommes des forces d'autodéfense sont venus pour apporter de l'eau. Ils étaient là au moment de l'explosion. Et il semblerait qu'ils aient été assez sévèrement irradiés. Du coup, il va peut-être être difficile de leur demander de venir de nouveau. »

« Ici, le groupe « administration » du siège. Concernant les forces d'autodéfense, nous les avons sollicitées de nouveau. Je vous demande de patienter encore un peu. Le centre hors site servira de guichet. »

**Q :** On va s'arrêter là. Il s'agit donc de ce qui se passe vers 9h10. Vous veniez de dépressuriser et c'est juste avant que vous n'injectiez de l'eau à 9h20. Finalement, en rassemblant ce que vous pouviez, vous disposiez d'environ 80 t d'eau. De votre point de vue, il fallait prévoir l'étape suivante, que ce soit le SLC ou autre chose. Il fallait donc récupérer tout ce qui était « eau » sur le site de la centrale. Il fallait aussi envisager de s'approvisionner en eau de l'extérieur. Vers les 9h00, votre priorité est d'amasser toute l'eau douce possible, à la suite de la demande du Premier ministre. Si l'eau douce venait à s'épuiser...

**R :** De toute manière, comme je vous l'ai dit au début, ma position n'avait pas fondamentalement changé : il ne nous restait que l'eau de mer. Seulement, comme on m'a dit de privilégier l'eau douce, je l'ai fait dans la mesure du possible. En plus, j'avais aussi dans l'idée que je voulais mettre de l'acide borique. Pour diluer l'acide borique, il est beaucoup plus facile de le faire dans de l'eau douce et dans un réservoir. C'est plus facile à contrôler. Mais, si l'eau douce venait à manquer, j'ai toujours pensé qu'il fallait passer à l'eau de mer. Tout en sachant ça, puisqu'il fallait privilégier l'eau douce, je l'ai fait dans la mesure du possible.

**Q :** Dans la conversation, à un moment donné, M. Mutô qui était au centre hors site, évoque la nécessité de penser à l'eau de mer. Il se demande même s'il ne faut pas prendre l'avis du

Premier ministre. Est-ce que M. Mutô était au courant de tout ce qui s'était passé depuis 6h00 ?

**R :** Je suppose que oui. Mutô a l'air de penser qu'on pouvait directement passer à l'eau de mer. On ne sait toujours pas qui a décidé de rester à l'eau douce. Toujours cette histoire du coup de fil qui vient de la résidence du Premier ministre. Comme Mutô était au centre hors site, il ne connaissait pas la volonté du Gouvernement. Du coup, ça donne lieu au commentaire « *est-ce qu'il faut en parler au Premier ministre ?* ». C'est typique d'une situation où on ne sait pas qui décide.

**Q :** Vous, vous vouliez utiliser de l'eau de mer d'emblée. Mais il y a eu l'ordre émanant de la résidence du Premier ministre, qu'on peut considérer comme l'ordre du Premier ministre. Mais l'homme qui vous a parlé au téléphone était présent, physiquement, à la résidence. Il n'y a pas de chance que vous ayez pu lui parler face à face.

**R :** Non, ce n'est pas possible.

**Q :** Il y a aussi dans ce passage l'histoire des hommes des forces d'autodéfense. Ils arrivaient sur le site, quand il y a eu l'explosion de la tranche 1. Ils ont assisté à l'explosion et sont repartis au centre hors site. Comme le dit M. XXXXX du centre hors site dans l'extrait, ils ont été irradiés et il semblait difficile d'envisager qu'ils reviennent à Fukushima Daiichi. En fait, ils étaient venus dans le cadre d'une opération de ravitaillement en eau. Et l'opération n'avait pas pu aboutir. Mais M. XXXXX du groupe « administration » du siège avait tout de même sollicité de nouveau les forces d'autodéfense en passant par le siège. Il vous demande de patienter et vous rappelle que le centre hors site vous servira de guichet. Ce qui veut dire que vous comptiez sur l'eau apportée par les forces d'autodéfense ?

**R :** Bien sûr.

**Q :** De fait, juste avant que la tranche 3 n'explose, vers 10h53, n'est-ce pas, il y aura sept camions de 5 t qui vont arriver. Ils transportaient de l'eau douce, c'est ça ?

**R :** Oui.

**Q :** Nous allons maintenant visionner l'extrait 9. Cette fois-ci, nous sommes à 10h08.

(Vidéo)

« Ici, le groupe « incendie ». Concernant l'injection dans le réacteur 3 par les camions incendie, nous en sommes à 750 l/min avec une pression de 0,75 MPa. »

« Excusez-moi. Je sais que vous êtes occupés avec le réacteur 3 et je suis navré de vous déranger, mais il faut qu'on commence à préparer les choses pour le réacteur 2. Il faudrait que vous prévoyiez de l'eau, et puis des véhicules, des véhicules avec des pompes. »

« Et puis, il faudrait que vous nous disiez ce qu'on va injecter. Selon que c'est de l'eau de mer ou de l'eau douce, ce ne sont pas du tout les mêmes lignes. »

« Je pense qu'il y aura des changements, mais puisque, en dernier lieu, il faudra envoyer de l'eau de mer [...]. Pour l'eau, ce serait mieux d'utiliser l'eau de mer. J'ai envoyé quelqu'un voir l'état du bassin. »

« Non, pour le moment, on n'utilise pas d'eau de mer. On est en train de rassembler toute l'eau douce qu'on peut. Il est question qu'il y ait des camions qui viennent de l'agence nationale de pompiers<sup>14</sup>, de l'agence de Sendai<sup>15</sup>, d'un peu partout. Mais, concrètement, à l'heure qu'il est, il n'y a qu'un camion de notre succursale de Chiba<sup>16</sup> qui se dirige vers la centrale. Je pense qu'il devrait arriver sous peu. Mais cela n'en fait qu'un. »

« On va donc commencer par rassembler toute l'eau dont on dispose sur la centrale, l'eau de [...], tout ça. Depuis le temps qu'on les réclame, les camions devraient arriver en masse aujourd'hui ou demain. On va donc commencer avec de l'eau douce. S'il n'y en a vraiment plus, quand on ne pourra plus faire autrement, on passera à l'eau de mer. Mais, tant qu'on pourra, on injectera de l'eau douce. Voilà comment je vois les choses. »

« Compris. »

« Permettez-moi d'intervenir. On recommence à voir les paramètres du réacteur 2. Pour le moment, on ne voit qu'un appareil pour le niveau d'eau et on dirait qu'il y a de l'eau jusqu'à [...]. La pression de la cuve est en nette baisse. Du fait que le RCIC a marché trop longtemps, il y a des risques qu'on arrive à un état critique pour trois [...]. »

« C'est pour ça qu'il faut réfléchir bien en amont au moyen de refroidissement qu'on va adopter pour la suite. Il faudrait, comme on l'a dit tout à l'heure, écrire sur une feuille ce que vous avez déjà fait, les prévisions pour le redémarrage, noter qui fait quoi, quels sont les problèmes, pour régler les problèmes un à un et pour que tout le monde soit au courant. »

« Et donc, pour en revenir à cette histoire d'eau douce, il va nous falloir beaucoup d'eau, en faire venir de différents endroits, il va falloir que vous vous en occupiez. »

« Je crois que cela fait bien une petite heure que le camion est parti. Je pensais qu'on pourrait mettre ce camion de pompiers de Chiba en attente au réacteur 2. »

**Q :** On va couper provisoirement ici. Il s'agit de ce qui se passait vers 10h08. Si on fait le parallèle avec la chronologie de TEPCO, le 13 mars à 10h30, on signale la « *décision du directeur de la centrale de commencer à préparer l'injection du réacteur 3 en vue d'utiliser l'eau de mer* ». La vidéo montre donc ce qui se passait juste avant cette décision. Vous aviez déjà commencé l'injection d'eau douce dans le réacteur 3. Vous aviez également effectué un éventage à 9h20. *A priori*, cet éventage avait dû être efficace, puisque, si on regarde les paramètres, la pression est descendue. Ce que suggère M. XXXXX, c'est de commencer à s'inquiéter des préparatifs pour le réacteur 2. Il se demande notamment si vous allez continuer à utiliser l'eau douce, comme pour le réacteur 3, ou si vous allez passer directement à l'eau de mer. S'agissant d'eau de mer, vous en aviez devant vous à perte de vue, mais s'il fallait continuer à utiliser l'eau douce et qu'il faille la partager entre le réacteur 2 et le 3, il y avait des risques que vous manquiez très vite d'eau. Dans cette hypothèse, il se demande s'il ne faudrait pas d'ores et déjà commencer à se préoccuper de commander de l'eau un peu partout, sans trop y croire. Et là, vous, vous dites que vous n'allez pas utiliser l'eau de mer, que votre objectif, à ce moment-là, est d'injecter de l'eau douce en priorité. Que si vous arriviez à manquer d'eau douce, vous vous résigneriez à injecter de l'eau de mer, mais que vous envisagez de donner la priorité à l'eau douce. Quelle est la raison qui vous a poussé à faire ce genre de déclaration ?

**R : La réaction du Gouvernement.**

**Q :** C'était la grande raison de cette déclaration ?

**R :** Oui. Comme je vous l'ai dit, j'avais toujours pensé au fond de moi que, si cela s'avérait nécessaire, on allait injecter de l'eau de mer. J'avais donc commencé par dire qu'on allait injecter de l'eau de mer dès le début. C'est par après, que j'ai reçu ce coup de fil de la résidence du Premier ministre qui me demandait d'essayer d'en rester à l'eau douce. J'ai donc décidé d'essayer de tenir le plus longtemps possible avec l'eau douce. Seulement, nous n'étions pas capables, seuls, de rassembler autant d'eau. C'est pour ça que nous avons sollicité toutes sortes d'organismes, y compris les forces d'autodéfense. Je pensais encore à ce moment-là que si les forces d'autodéfense travaillaient efficacement, on arriverait à alimenter suffisamment en eau douce. J'étais encore plein d'espoir. Il me semble que je ne pensais pas encore à passer à l'eau de mer. C'était un moment assez délicat.

**Q :** Du point de vue de M. XXXXX, on a l'impression qu'il est déjà totalement pour l'injection d'eau de mer. Son argument est que toutes sortes d'organismes, que ce soit l'agence nationale des pompiers ou des agences locales, vous promettent de vous envoyer des camions, mais que dans les faits, seul un camion en provenance de votre succursale de Chiba est effectivement en route et qu'il n'y en a pas d'autres. Dans ces conditions, il pense qu'il est illusoire de vouloir alimenter à la fois les réacteurs 2 et 3 et il penche sans hésiter pour l'eau de mer. Mais vous, vous lui répondez que vous envisagez d'approvisionner le réacteur 2 avec l'eau du camion de Chiba. Malgré tout, au fond de vous-même, pensiez-

vous qu'en cas de nécessité, si vous ne disposiez plus d'eau douce, vous injecteriez de l'eau de mer ?

**R : Oui.**

**Q :** Mais, rappelez-vous, il y avait eu précédemment l'histoire de l'injection d'eau de mer dans le réacteur 1. On vous avait donné l'ordre d'arrêter l'injection d'eau de mer, mais vous aviez continué.

**R : Oui, l'injection continue d'eau de mer.**

**Q :** C'était vers 19h04. Est-ce que vous avez été tenté de feindre, au moment de cet enregistrement ? De dire que vous injectiez de l'eau douce, alors qu'en fait vous injectiez de l'eau de mer, un peu comme vous l'aviez fait pour le réacteur 1 ?

**R :** Je sais que tout le monde voit les choses de cette manière-là. Mais, franchement, à ce moment-là, j'étais persuadé qu'on arriverait encore à approvisionner en eau douce à un rythme suffisant. Je pensais qu'on arriverait encore à assurer une injection continue en eau douce, que je n'utiliserais l'eau de mer qu'en dernier ressort, quand on n'aurait plus aucun moyen d'approvisionnement en eau douce. Ça a été ma première position. Quoi que dise le Gouvernement, d'ailleurs. Précédemment, on avait recensé toute l'eau douce qui était encore disponible sur le site de la centrale. En discutant sur les possibilités, on était tombé sur l'eau de cette piscine d'entraînement qui représentait quelques centaines de tonnes. Je m'étais dit qu'il était sans doute possible de transférer cette eau pour l'injection. Ensuite, il y avait également la possibilité de se faire approvisionner de l'extérieur, y compris par les forces d'autodéfense. Cela faisait tellement longtemps qu'on réclamait de l'eau que je m'étais dit que si celle-ci finissait par arriver, on pourrait continuer à injecter de l'eau douce. Je comptais donc sur deux sources d'approvisionnement possibles. Et je pense en avoir parlé au Gouvernement. Je ne me souviens plus des détails de ce que j'ai raconté, mais *grosso modo* j'ai dit que si l'approvisionnement en eau douce était suffisant, on pouvait aussi envisager une injection d'eau douce. Sur le site, on n'avait guère que l'eau de cette piscine, mais je pensais que, si on arrivait à nous approvisionner de l'extérieur, avec les forces d'autodéfense, on pouvait tenter le coup.

Par contre, la veille, pour le réacteur 1, il n'y avait pas alors la possibilité de réapprovisionner en eau douce, c'est pour ça que j'avais décidé de commencer à injecter l'eau de mer. Pour moi, il n'y avait pas à tergiverser, réutilisation du réacteur ou pas. De toute façon, ce réacteur n'était plus réutilisable. Nous étions effectivement en train d'injecter de l'eau. Il n'y avait aucune raison d'arrêter cette injection, alors qu'elle venait juste de commencer. Si on l'avait arrêtée, la situation se serait dégradée rapidement.

En plus, il y avait une autre chose qui me tracassait. Il n'y avait pas eu d'indication de durée concernant l'arrêt de l'injection. On nous donnait l'ordre d'arrêter l'injection. Mais on ne savait pas au moment où on a reçu l'ordre pendant combien de temps on allait l'arrêter. Or, laisser le réacteur sans injecter l'eau était extrêmement dangereux. Alors, naturellement, j'ai réagi violemment. « *Qu'ils me foutent la paix* ». J'ai décidé d'ignorer l'ordre et j'ai continué l'injection. Dans la vidéo qu'on vient de voir, on est encore dans un moment où il y a des possibilités éventuelles d'approvisionnement. Du coup, ma position est de continuer à injecter de l'eau douce, tant qu'on arrivera à alimenter la source. On n'est pas encore au point où il faut

**envoyer, envoyer, envoyer de l'eau de mer. On n'est pas du tout dans la même situation que la veille.**

**Q :** Pour résumer, si je restitue tout ça de manière simple, pour réapprovisionner les bassins, il faut des véhicules de pompiers et ils vont arriver. Après la scène de la vidéo, le nombre des voitures de pompiers disponibles va aller croissant. Au 13 mars, par exemple, des camions vont arriver de Kashiwazaki en soutien. Ce qui est très différent de la situation que vous aviez connue pour l'injection du réacteur 1. Pour le réacteur 1, les moyens étaient extrêmement réduits. Vous n'aviez guère qu'un seul camion à votre disposition. Par exemple, même si vous aviez voulu aller chercher l'eau des bassins des bâtiments réacteurs 2 ou 3 pour injecter dans le 1, cela aurait posé des problèmes et, surtout, cela n'aurait pas permis d'assurer une injection en continu. Au moment où vous vous occupez de l'injection dans le réacteur 3, vous disposez déjà de plus de matériel. Vous vous dites qu'en utilisant tous les moyens dont vous disposez, vous pourriez éventuellement rassembler tout ce qui reste d'eau douce sur le site de la centrale pour une injection à l'eau douce. En contrepartie, ces opérations vont obliger les hommes du groupe « incendie » ou de Nanmei Corporation à travailler dans un environnement hautement radioactif. Malgré tout, si besoin il y avait, vous vous sentiez capable de construire des réseaux permettant ce genre d'injection. Sur ces entrefaites, le Gouvernement vous sollicite pour assurer, si possible, une injection à l'eau douce. Du coup, vous décidez de continuer une injection à l'eau douce le plus longtemps possible.

**R : C'est ça.**

**Q :** Eh bien, nous allons regarder l'extrait suivant. Ça se passe vers 10h30.

(Vidéo)

« Centrale 1F, vous m'entendez ? C'est XXXXX du siège. Centrale 1F, vous m'entendez ? »

« Oui, je vous entends. »

« Je ne sais pas si tu as aussi eu le coup de fil, Yoshida, mais je voudrais faire un point de la situation avec toi. D'abord, concernant cette histoire avec M. Takekuro et la résidence du Premier ministre. On pense que vous devez agir en gardant naturellement à l'esprit l'idée que vous finirez par utiliser l'eau de mer. D'ailleurs, on pensait que vous aviez déjà envoyé de l'eau de mer. Mais si vous pouvez, même pour un temps, envoyer de l'eau douce, on pense que ce n'est pas une mauvaise solution. En tout cas, vous avez d'ores et déjà l'autorisation d'utiliser de l'eau de mer. Premier point.

Ensuite, M. Takekuro a besoin de savoir de manière urgente le volume d'eau que vous injectez par le réseau DD, l'eau dont vous disposez actuellement, et puis ce que vous injectez par le réseau FP. Là, c'est de l'eau filtrée, c'est bien ça ? Combien en avez-vous ? »

« Concernant la DD, pour le moment, nous avons deux fois 40 t, ce qui fait 80 t. »

« 80 t, donc. Ça va tenir combien de temps, *grosso modo* ? »

« En gros, c'est un débit de 800 l/min, 0,8 t/min. Puisqu'on a 80 t, cela fait... Oh, je n'y arrive plus. »

« Demande à quelqu'un de faire le calcul et tiens-moi au courant. »

« Je vous donne juste un ordre d'idée. Le gros camion chimique a deux réservoirs de 40 t chacun, ce qui fait 80 t. Ensuite, la pompe diesel est alimentée en eau filtrée. On me dit qu'il y en a environ 800 t. »

« 800 t d'eau filtrée, donc. »

« Comme la pression de la pompe diesel est plus faible, pour le moment, c'est le camion chimique qui travaille. Le débit est de 800 l/min et puisqu'on dispose de 800 t,  $800 \div 0,8$ , cela va faire cent minutes<sup>17</sup>, en gros. Pour le moment, on est parti chercher l'eau. »

« Si on tient compte de l'eau qu'il y a dans la piscine d'entraînement, on peut considérer qu'on a encore 800 t, c'est ça ? »

« Oui. »

« Et, en ce qui concerne les préparatifs pour l'injection d'eau salée, où en êtes-vous ? »

« On continue. »

« Quand est-ce que vous allez passer à l'eau de mer ? »

« Dans deux heures, environ. De toute façon, il suffit de réutiliser le tuyau qui est raccordé du camion de pompiers au bassin [...], il suffira d'une dizaine de minutes pour faire le raccord. »

« On peut donc considérer que vous pouvez faire la manœuvre à tout moment, alors. Continuez pour le moment à envoyer l'eau douce. Je vais faire mon rapport à M. Takekuro. »

« Excusez-moi, M. Yoshida. Je viens de faire le calcul. Ce n'est pas « deux heures », mais « vingt heures ». Avant qu'on ait épuisé notre réserve d'eau. »

« Non, non. Là, tu tiens compte de la réserve d'eau filtrée. »

« Oui. »

« Ce que je veux savoir c'est juste avec ce qu'il y a dans les réservoirs du camion. »

« Ah, d'accord. »

« Oui, je voudrais que tu calcules exclusivement avec ce qu'il y a dans le camion. »

« D'accord. Je voudrais vérifier de nouveau, alors. Les deux fois 40 t, qui font les 80 t qu'on envoie en ce moment. Plus, les deux réserves de 40 t. »

« C'est tout à fait ça. C'est ce qu'on va envoyer en premier. »

« Ensuite, vous avez les 800 t d'eau filtrée. De ce côté, la pression est plus faible, mais, si ça se trouve, vous pourrez tenir vingt heures. »

« Oui, c'est ça. »

« Pour l'eau de mer, si tout va bien, vous pourrez raccorder le tuyau à la mer en dix à quinze minutes et injecter *via* le camion de pompiers. »

« C'est bien ça. »

« Bon. Je crois que nous sommes d'accord. Je vais donc transmettre ça. Excusez-moi de vous avoir interrompu dans vos travaux. »

**Q :** *(Au technicien)* On peut arrêter ici.

*(À Yoshida)* Nous venons de voir M. Komori vous poser toutes sortes de questions en passant par la visioconférence. Au début, il dit qu'il veut faire un point de la situation avec vous, concernant l'histoire de M. Takekuro et la résidence du Premier ministre. Il dit en l'occurrence, « *on pense que vous devez agir en gardant naturellement à l'esprit l'idée que vous finirez par utiliser l'eau de mer. D'ailleurs, on pensait que vous aviez déjà envoyé de l'eau de mer* ». Cette dernière remarque, sur le fait qu'il pensait que vous aviez déjà envoyé de l'eau de mer, c'est M. Komori, personnellement, qui pensait ça ?

**R :** Je n'en sais trop rien.

**Q :** Parce que si c'était M. Takekuro, on pourrait lui retourner que c'était lui qui en avait donné l'ordre initialement. Est-ce que, plus tard, vous avez eu des échanges téléphoniques à ce sujet avec la résidence du Premier ministre ?

**R :** Non, il n'y en a pas eu.

**Q :** Vous souvenez-vous d'avoir repris contact de vous-même avec M. Takekuro vers 9h30 ou 10h00, pour mettre le Gouvernement au courant de vos opérations ?

**R :** Non. Mais je vous avouerais que c'est un moment qui s'est complètement effacé de ma mémoire.

**Q :** D'après ce que raconte M. Komori, c'est lui qui envoyait les informations à M. Takekuro à la résidence du Premier ministre ?

**R :** Ce que je veux dire, c'est qu'il y avait deux filières. Il y avait d'abord la filière qui reliait la cellule de crise du siège à la résidence du Premier ministre. C'est celle qui

était officielle. Mais en plus de celle-là, je ne sais pas pourquoi, il s'est formé une autre filière directe entre la résidence et le terrain. C'est comme ça que je me suis retrouvé à recevoir des ordres directement. Des histoires qui auraient dû passer par la cellule de crise du siège et la NISA passaient par l'autre filière. En fait, ça dépendait des moments. Il y avait des moments où ça passait par la ligne officielle, et d'autres où ça arrivait directement. Je suppose qu'il devait y avoir aussi de multiples discussions au sein du Gouvernement. Mais, vu d'ici, on n'y comprenait rien.

**Q :** Quand il y avait des directives à faire passer, les ordres passaient soit par le siège, soit par la voie directe. Est-ce qu'il n'y avait pas une catégorie d'ordres qui passait systématiquement par une route ou une autre ?

**R :** Non. Pour l'histoire de l'injection d'eau de mer à remplacer par l'eau douce, par exemple, au lieu de me téléphoner directement, il aurait fallu, officiellement, poser la question au siège, à qui j'aurais expliqué la situation. Mais au lieu de ça, on a reçu directement le coup de fil. Du coup, je crois qu'on a eu tendance à donner plus d'importance aux directives qu'on recevait. Puisqu'on n'en était pas encore au point de ne plus avoir une goutte d'eau douce, j'ai répondu qu'on allait faire notre possible pour nous y conformer. Mais, après, il fallait que, moi-même, j'informe à mon tour le siège que la résidence du Premier ministre m'avait contacté pour que je donne la priorité à l'injection d'eau douce et que j'allais me conformer à cette directive. C'était le monde à l'envers.

**Q :** J'ai remarqué que, concernant l'injection du réacteur 3, tout n'est pas non plus passé en direct entre le terrain et la résidence du Premier ministre. Au tout début, comme on l'a vu, les choses se passaient en direct, mais, par la suite, il y a eu des moments où c'était le siège qui fournissait les informations. De toute façon, les politiques ne savaient pas quelle était la situation, ils avaient besoin de poser des questions pour décider. Seulement, la manière officielle de procéder aurait été de passer par le siège.

**R :** Exactement. Ça n'est pas concevable. Avouez que le fait même que la résidence du Premier ministre et le terrain soient directement reliés n'est absolument pas concevable.

**Q :** Ce qui signifie que la résidence du Premier ministre doit aussi revoir sa manière de répondre au terrain.

Passons, maintenant à la suite. Il est 10h43.

(Vidéo)

« Je voudrais vérifier quelque chose. »

« Oui. »

« Centrale 1F, je peux intervenir ? Nous venons de recevoir une directive de la NISA. La NISA pense qu'étant donné que la radioactivité était en hausse une heure avant l'éventage de l'enceinte de confinement, il y a eu des fuites. Ce qui veut dire qu'il y a possibilité d'une explosion comme pour le 1F-1. La NISA voudrait qu'on étudie des solutions, comme d'ouvrir le *Blow Out Panel*. »

« D'accord. »

« Oui, réfléchissez-y. Nous aussi, de notre côté, on va y penser. »

« On va y réfléchir tous ensemble, comme on avait dit tout à l'heure. »

« C'est XXXXX, du siège, qui doit faire les évaluations, alors je lui ai dit tout à l'heure de discuter avec XXXXX. Mais ça, c'est sur le papier. Dans le concret, il va falloir qu'on y réfléchisse tous ensemble. »

« Oui. »

« Alors, vous avez réussi à lui parler ? Dis donc, Yoshida, il faudrait que tu te fasses présenter XXXXX qui va discuter avec lui. Je n'arrive pas à joindre XXXXX par téléphone. À qui pourrais-je téléphoner ? »

« Le mieux serait que XXXXX décide et qu'il prenne contact avec XXXXX. »

« OK. »

**Q :** Là, dans ce passage, la NISA vous demande de réfléchir à des solutions, comme d'ouvrir le *Blow Out Panel*, parce que la radioactivité autour du réacteur 3 est en train de monter. La NISA a peur qu'il y ait encore une explosion. Je suppose que, sur le terrain, vous aviez déjà le même genre d'inquiétude et ce, depuis longtemps. On vous demande donc d'étudier la question et, à vous entendre, on voit que le siège et le terrain sont d'accord pour que M. XXXXX décide d'un correspondant et que celui-ci serve de guichet, avec XXXXX, pour faire avancer les choses. Y avait-il, à ce moment précis, quelqu'un qui réfléchissait concrètement à la manière d'ouvrir ce panneau ?

**R :** Oui, effectivement. J'en ai déjà parlé la dernière fois, quand les professeurs sont venus<sup>18</sup>. Depuis l'explosion de la tranche 1, on ne pouvait pas écarter la possibilité d'une autre explosion d'hydrogène. Il y avait de l'hydrogène qui s'était accumulé, il fallait l'évacuer. Il fallait ouvrir ce panneau de décompression. Seulement, ce panneau avait été rendu plus difficile à ouvrir, à la suite de ce qui s'était passé lors du séisme au large de Chûetsu, où le panneau était tombé et s'était ouvert tout seul. On était donc intervenu pour le rendre plus difficile à ouvrir. Et ça s'est complètement retourné contre nous. Le panneau, tel qu'il était, était quasi impossible à ouvrir avec la force de l'homme. Ouvrir ce panneau, il fallait y réfléchir en adoptant le point de vue d'un constructeur. C'est pour ça qu'on avait sollicité le département « construction » du siège pour réfléchir avec nous. Mais il était difficile de trouver une solution praticable. À la fin, on envisageait même de faire venir un camion échelle et de découper le panneau de l'extérieur. Mais si on avait opté pour cette solution, les préparatifs auraient pris énormément de temps. On en était là de nos réflexions, quand Takahashi nous a appelés. Bien sûr qu'on y réfléchissait, mais on n'avait pas de solution. Pour être tout à fait franc, j'avais envie de dire à ces imbéciles de la NISA, « vous n'avez qu'à venir faire le boulot vous-mêmes, bande de crétins ! ». Ils ne donnaient que des ordres pourris. Quand j'y repense, j'en ai encore des bouffées de colère. C'était toujours la même chose. Ils se contentaient de dire de faire ci ou ça. Comme si c'était facile !

**Q :** Comme de rompre volontairement le disque...

**R :** Oui, comme si c'était possible ! Honnêtement, à chaque fois que la NISA nous contactait, c'était toujours pour nous dire des choses qui nous hérissaient.

**Q :** Dans cet épisode, l'ordre de la NISA vous arrive *via* le siège. Était-ce toujours le cas ?

**R :** Oui.

**Q :** Vous n'avez jamais reçu d'ordre de la NISA en direct ?

**R :** Non.

**Q :** Et le bureau de la NISA qui se trouve sur la centrale ?

**R :** À ce moment-là, il n'y avait plus personne.

**Q :** Plus personne ?

**R :** Non, il n'y avait physiquement plus personne de la NISA présent sur le site. Peut-être que les personnes normalement affectées ici ont fait des rapports, mais on n'a jamais reçu d'ordre par leur intermédiaire.

**Q :** Pour en revenir à ce *Blow Out Panel*, vous m'avez dit que, à la suite du séisme au large de Chûetsu, dans le cadre des mesures antisismiques, il avait été rendu plus difficile à ouvrir. Avant cet « aménagement », on pouvait l'ouvrir à la main ?

**R :** Ça n'a jamais été quelque chose de léger. Avant « aménagement », ça n'était déjà pas aisé, mais on pouvait l'ouvrir tant bien que mal avec des outils. Je ne sais pas concrètement à quel point l'opération était devenue difficile après aménagement. Je ne l'ai pas testé moi-même. Mais le département « construction » affirmait que l'opération n'était vraiment pas facile. Je leur ai demandé pourquoi c'était devenu si difficile. Et c'est là qu'ils m'ont dit qu'ils avaient eu pour consigne de renforcer ce panneau après le séisme de Chûetsu. Mais nous, nous devions l'ouvrir coûte que coûte. Alors nous étions en discussion avec le siège pour trouver une solution.

**Q :** Ce n'est pas, par exemple, le genre de panneau qu'on ouvre en tirant sur un levier qui donnerait du mou, j'imagine ?

**R :** Non, malheureusement.

**Q :** Alors, si on veut l'ouvrir, il faut chauffer le tour, ou quelque chose de ce genre ?

**R :** Oui. En fait, il y a deux histoires qui se mélangent ici. D'un côté, il y a la discussion autour de l'ouverture du panneau. Ça, c'est l'histoire de la NISA. Mais il y a aussi l'histoire autour de XXXXX et XXXXX. Ce que fait XXXXX, ce n'est pas trouver une solution pour l'ouverture du panneau. Il calcule le volume d'hydrogène qui s'échappe. En fait, il essaie de prévoir la limite où l'hydrogène risque de s'enflammer. Et ce que veut savoir XXXXX du siège, c'est ça. Il fallait que cette question soit aussi suivie par quelqu'un sur le terrain. C'est pour ça qu'il dit à XXXXX, qui est sur le site, de prendre contact avec XXXXX pour qu'il le mette bien au courant de ses conclusions. Ce n'est pas tout à fait l'histoire de l'ouverture du panneau de décompression.

**Q :** Ah, oui ! C'était une autre histoire ! Il s'agissait du calcul de l'hydrogène qui s'échappe.

**R :** Oui, savoir le volume qui est produit et le volume qui fuit.

**Q :** Oui, savoir combien d'hydrogène est en train de s'accumuler dans le bâtiment. Ce genre de calcul, c'est le groupe « technique » qui l'effectue ?

**R :** Oui, le groupe « technique ».

**Q :** Et ils doivent communiquer avec le siège, échanger les informations.

**R :** Là, les calculs étant assez pointus, c'était XXXXX, du siège, qui était en train de les faire. Le groupe « technique » de la centrale avait du mal à suivre tout. Du coup, dans cet extrait, on est en train de donner l'ordre au chef d'unité de désigner XXXXX, sur le site, pour suivre plus spécialement ces calculs.

**Q :** À la suite de ça, avez-vous eu des retours du siège vous informant, par exemple, d'un danger dans « x » heures ?

**R :** Je n'en ai pas le souvenir.

**Q :** Parce que ça a explosé avant ?

**R :** On a encore une journée, après ça. Ce film date du 13 mars. On a encore une journée avant l'explosion<sup>19</sup>. On a eu divers échanges. On avait encore le temps.

**Q :** Vous aviez encore le temps.

**R :** C'est pour ça que même pour l'histoire de ce panneau, on en était encore à se dire que c'était dur à ouvrir, j'avais donné l'ordre de réfléchir aux solutions, mais je

**n'avais pas encore eu de retour. C'est dans la nuit qui a suivi qu'on a beaucoup discuté au sujet de ce qu'on allait faire.**

**Q :** Ce qui veut dire qu'après cet épisode, pendant un certain temps, ce sont MM. XXXXX et XXXXX qui vont travailler de concert tout en continuant à communiquer avec le siège.

**R : Oui.**

**Q :** Passons maintenant à l'extrait 20.

*(Vidéo)*

« Oui, on utilise le réseau [...]. »

« À propos de l'injection d'eau de mer dans le réacteur 2 qui nous avait donné du souci cet après-midi, où en êtes-vous ? »

« Nous allons commencer dans trente ou quarante minutes. »

« Attendez une seconde. Concernant le réacteur 2, je voudrais commencer assez vite. Mais, pour le moment, les données sont stables. De plus, je voudrais qu'on assure d'abord l'alimentation du réacteur 3 et du réacteur 1. Je préférerais qu'on prenne les décisions pour le réacteur 2, une fois qu'on aura bien assuré tout ça. Si vous permettez, je vous recontacterai pour donner l'heure. »

« Ce qui veut dire que, contrairement à hier où les données te donnaient des inquiétudes pour le réacteur 2, tu estimes que les données que tu as actuellement sont fiables et qu'il y a moins d'urgence ? »

« On n'avait que le niveau d'eau de la cuve, ce matin. Mais à l'heure actuelle, nous avons des données un peu plus fines concernant la pression de la cuve, la pression de la chambre sèche et, à voir les tendances, les deux indicateurs de niveau d'eau donnent à peu près les mêmes chiffres. Ce matin, on n'avait qu'un indicateur opérationnel sur les deux. En tenant compte de l'ensemble de ces données, je dirais que nous sommes dans une situation qui laisse encore un peu de marge. »

« D'accord. »

« Je voudrais donc que vous nous laissiez juger globalement de la situation à la centrale. »

« Tu veux dire que tu veux continuer à donner la priorité au réacteur 3 et au réacteur 4, c'est ça ? »

« Oui. »

« D'accord. »

« À ce propos, ici, le siège. Nous avons bien conscience qu'il n'y a pas suffisamment d'eau pour le réacteur 2, mais j'ai cru comprendre que vous alliez commencer d'emblée l'injection avec de l'eau de mer, est-ce exact ? »

« C'est bien ce que nous allons faire. Nous allons injecter directement de l'eau de mer. Je crois qu'il y a quelques confusions. Pour le réacteur 1, comme on n'avait pas du tout d'eau douce, on a injecté de l'eau de mer. Pour le réacteur 3, on disposait d'une assez grande quantité d'eau douce, on a donc commencé avec de l'eau douce. Une fois qu'elle a été épuisée, on est passé à l'eau de mer. Ça, c'est pour le réacteur 3. Pour le réacteur 2 aussi, on voulait initialement injecter de l'eau douce et on avait passé commande pour qu'on nous en apporte. Mais, aujourd'hui à midi, il y a eu un moment où on s'est dit qu'on pouvait être confronté à une situation où on aurait besoin d'injecter l'eau de manière urgente dans le réacteur 2 et, du coup, on a commencé à lui prévoir une ligne d'injection avec l'eau de mer. C'est à ce moment précis que le réacteur 3 a commencé à donner de réelles inquiétudes. On a pensé qu'il fallait donner la priorité au réacteur 3 par rapport au 2. Et nous en sommes toujours là, à l'heure où je vous parle. Pendant qu'on s'occupait du réacteur 3, on n'a pas pu transporter l'eau douce pour le réacteur 2. C'est pour ça qu'on continue à préparer la ligne d'injection d'eau de mer. Voilà le résumé. »

« D'accord, j'ai compris. Mais si je puis me permettre, si on envoie directement de l'eau de mer, ça veut dire que le matériel va « pourrir ». Ce ne serait pas du gâchis ? Est-ce qu'il n'y aurait pas une possibilité d'attendre autant que possible l'arrivée de l'eau douce ? »

« Non, ce choix n'existe pas. De toute façon, la ligne que nous avons construite a pour source d'alimentation l'eau de mer. Il n'y aura pas d'injection d'eau douce. Il est trop tard. »

« On avait bien décidé de la sorte dans la journée. Mais ce serait peut-être bien que XXXXX t'explique ce qu'il veut dire. »

« Ce qu'il veut dire, c'est que ce serait mieux d'utiliser l'eau douce, parce qu'il n'y aurait pas le problème du sel et qu'on pourrait réutiliser le réacteur, c'est ça ? »

« Oui, c'est ça. »

« Moi aussi, j'ai longtemps réfléchi à la question. Mais quand on a un besoin énorme d'eau, comme nous en ce moment, on ne peut pas faire une fixation sur l'eau douce. Si la situation continue à évoluer comme ça, je pense qu'on ne pourra pas faire autrement que de recourir à l'eau de mer. »

« J'ai bien compris les arguments du terrain. »

« Si nous en avons fini avec les histoires d'alimentation en eau, on va passer à la suite. »

**Q :** On va s'arrêter ici pour le moment. La scène se situe le 13 mars vers 20h20, c'est-à-dire en soirée. C'est un moment où vous êtes très pris par le réacteur 3. Concernant le réacteur 2, on voit, à la page 20 de la chronologie que vous aviez donné l'ordre à 12h05 de commencer à préparer l'injection d'eau de mer. Il s'agit du 13 mars à 12h05.

**R :** Vous dites la page 20 ?

**Q :** Oui, ici. Le 13.

**R :** Ça concerne le réacteur 2.

**Q :** Oui, le réacteur 2. Quelle était la situation au réacteur 3, à ce moment-là ?

**R :** Juste avant qu'on ne passe à l'eau de mer ?

**Q :** C'est ça. L'injection d'eau douce s'était terminée le 13 mars à 12h20. Vous vous apprêtiez à passer à la ligne d'eau de mer. C'était juste avant. Comme vous le disiez dans la vidéo, le réacteur 1 ne disposant pas d'eau douce, vous avez tout de suite utilisé l'eau de mer. Le réacteur 3 avait de l'eau douce. Cette eau douce, c'est celle que vous aviez rassemblée de toute la centrale et celle que vous espériez voir arriver de l'extérieur, n'est-ce pas ? Vous aviez donc commencé avec de l'eau douce, mais, finalement, vous avez manqué d'eau et vous êtes passé à l'eau de mer. L'eau douce était épuisée à 12h20 et vous avez commencé l'injection à l'eau de mer à 13h12. Pour le réacteur 2, également, vous auriez aimé faire de même, avec de l'eau douce, et vous aviez effectivement passé commande. Mais vers midi, vous vous êtes dit que les circonstances pourraient vous forcer à commencer l'injection en urgence et vous avez pensé qu'il était temps de prévoir une injection avec de l'eau de mer. Ce qui va se traduire par cet « *ordre du directeur de la centrale de commencer la préparation de l'injection à l'eau de mer* », émis à 12h05.

Par la suite, la situation va se dégrader du côté du réacteur 3 et l'eau qui était dans les camions de pompiers et que vous aviez prévue pour le réacteur 2 va se retrouver mobilisée pour le réacteur 3, qui aura priorité. Du coup, vous n'avez plus de provision pour le réacteur 2. Ce qui va vous obliger à effectuer directement l'injection à l'eau de mer. On ne voit rien dans cette séquence, mais y a-t-il eu des réactions de la résidence du Premier ministre à ce propos ?

**R :** Non, rien. Je ne m'en souviens pas.

**Q :** Ensuite, ce M. XXXXX, qui est-il ?

**R :** XXXXX est le chef du groupe « *réhabilitation* » du siège. Le siège a aussi sa cellule de crise, qui est présidée par le Directeur général. Cette cellule compte aussi différents groupes et XXXXX était le chef du groupe « *réhabilitation* ».

**Q :** M. XXXXX a l'air réticent à l'idée d'envoyer de l'eau de mer. Il dit que ça va faire « pourrir » le matériel, que ce serait du gâchis, il demande si vous ne pourriez pas attendre l'arrivée de l'eau douce. J'imagine que vous l'auriez évidemment fait, si vous aviez eu un espoir raisonnable de la voir arriver. Mais je suppose que vous n'en étiez plus au stade de rêver à l'impossible.

**R :** Tout à fait.

**Q :** Vous donnez cet ordre et vous faites en sorte que tout soit prêt au moment où le RCIC va s'arrêter.

**R :** Oui.

*(Pause)*

**Q :** Vous n'avez jamais reçu de coup de fil en direct de M. Ikeda ?

**R :** Non, je n'en ai pas le souvenir. C'était au moment où on préparait l'éventage, le terrain était débordé. Là-dessus, on nous a dit que le Premier ministre allait venir<sup>20</sup>. On s'est dit qu'on ne pouvait pas faire autrement que de le recevoir. Le siège nous a dit de préparer sa réception. J'ai un trou de mémoire, peut-être y a-t-il eu une histoire de ce genre avec l'éventage. De toute façon, malgré tous les efforts déployés sur le terrain, on n'y arrivait pas. Alors, nous demander de retarder l'éventage parce que le Premier ministre venait, n'avait pas vraiment de sens pour nous. Imaginez, sur place, on n'arrivait pas à faire bouger les vannes d'un pouce. On faisait tentative sur tentative et on pensait bien qu'on en avait encore pour un certain temps. Non, décidément, je n'en ai pas gardé souvenir.

**Q :** Par exemple, n'avez-vous pas reçu un coup de fil de M. Mutô vous faisant part de la demande du vice-ministre Ikeda et vous demandant l'heure approximative de l'éventage ?

**R :** Peut-être y en a-t-il eu...

**Q :** Mais vous ne vous en souvenez pas.

**R :** Non, presque pas.

**Q :** Est-ce que ça signifie que, comme vous le dites vous-même, ça ne s'est pas imprimé dans votre mémoire parce que cette demande n'a eu aucune influence sur la décision que vous deviez prendre concernant le moment de l'éventage ?

**R :** Oui. De toute façon, je n'ai jamais pensé que l'éventage serait possible à l'heure où M. Kan s'était annoncé.

**Q :** Comme le ministre Kaieda, ministre de l'Économie et de l'Industrie, avait donné l'ordre d'exécution de l'éventage vers les 6h00, le Gouvernement pensait sans doute qu'il pouvait être imminent, étant donné qu'ils ne connaissaient pas la situation sur le terrain. Dans ce cas-là, ils ont dû croire qu'il pouvait être possible que l'éventage se fasse juste au moment où M. Kan allait arriver. En tant que vice-ministre, il s'est sûrement cru obligé de gérer la chose, d'où sa demande pour retarder l'heure de l'éventage.

**R :** Oui.

**Q :** Mais, concrètement, sur le terrain, vous n'étiez pas en mesure d'éventer à ce moment-là. Cette demande n'a donc eu aucune incidence.

**R :** Et elle ne m'est même pas restée en mémoire.

**Q :** D'accord.

Alors, après M. XXXXX, on va passer à l'extrait 26. On vient de changer de date, nous sommes le 14 mars, vers 1h00. Pour vous situer, c'est un peu avant qu'on ne constate à

2h20 que la radioactivité était montée vers l'entrée principale et que vous ne fassiez une déclaration suivant l'article 15.

(Vidéo)

« Centrale 1F, m'entendez-vous ? »

« Oui, je vous entends. »

« J'ai une affaire urgente. C'est quelque chose dont on a déjà parlé, mais la NISA me demande que vous preniez une décision concernant le moment de passer au réseau FP pour le réacteur 2. Étant donné les problèmes qu'on a eu sur le réacteur 3, le HPCI qui était en marche mais qui s'est arrêté tout à coup et la dégradation du combustible qu'on y a connu, la NISA me fait remarquer que, bien que le RCIC soit en fonctionnement pour le moment, elle ne comprend pas pourquoi nous ne passons pas à la pompe FP. Elle nous presse de prendre une décision au plus vite. Et donc, je voudrais que nous prenions une décision maintenant. Quel est votre point de vue à la centrale, concernant ce problème ? Pour nous, au siège, si on arrive à vérifier le bon fonctionnement de la vanne SR et si le réseau FP est prêt, nous pensons que la proposition de la NISA présente des avantages. Nous voudrions votre avis, y compris sur les prérequis de cette proposition, et prendre une décision maintenant. Qu'en pensez-vous ? »

« Comme je vous l'ai expliqué cette nuit, les préparatifs pour basculer sur le réseau FP sont achevés pour le réacteur 2. Seulement, le bassin d'eau de mer est vide pour l'instant. Cela veut dire que l'injection dans les réseaux FP du réacteur 1 et du réacteur 2 est aussi suspendue pour le moment. Nous faisons ce qu'il faut. C'est-à-dire que nous sommes en train de renouveler l'eau de mer du bassin. Nous y travaillons, mais l'injection dans les réacteurs 1 et 3 est arrêtée. Quand on aura fini de remplir le bassin avec de l'eau de mer, on pourra de nouveau poursuivre l'injection dans les réacteurs 1 et 3, et on pourra considérer que les préparatifs seront achevés pour l'injection du réacteur 2 aussi. Toutefois il y a un bémol pour le réacteur 2. Ça aussi, je vous en ai parlé hier soir, il faut qu'on installe encore un compresseur, un compresseur avec un moteur puissant, sur la ligne d'éventage de l'enceinte. Et ça, ça n'est pas encore fait. »

« Excusez-moi. L'engin vient d'arriver de Fukushima Daini. Nous allons le réceptionner, l'emporter sur le terrain et l'installer. »

« Dans ce cas, pour basculer vers le réseau FP, il nous reste le problème de la pression de la cuve. C'est le seul des paramètres essentiels qu'on n'arrive pas à voir. On travaille actuellement à y remédier. On est en train de relier une batterie pour pouvoir lire les chiffres. Dès qu'on aura ces chiffres, on pourra considérer que les conditions sont remplies pour une injection par le réseau « eau de mer ». »

« Bon. On va répondre à la NISA qu'à la base, nous allons dans la même direction qu'elle, mais qu'actuellement les conditions ne sont pas encore remplies, que nous travaillons activement à les remplir et que, dès que tout sera prêt, nous basculerons. Vous êtes d'accord ? »

« Oui, d'accord. »

« M. Komori, vous êtes d'accord pour qu'on lui réponde ça ? »

« Oui. »

**Q :** On va s'arrêter ici. Au début de la séquence, la NISA se manifeste en demandant s'il ne serait pas judicieux d'envoyer de l'eau de mer avec la pompe à incendie à un stade précoce, pendant que le RCIC du réacteur 2 continue à fonctionner. Le siège est d'accord, si toutes les conditions sont remplies pour la manœuvre, et demande l'avis du terrain. Là, on évoque votre nom, mais en fait c'était M. XXXXX. L'autre personne qui parle, qui est-ce ?

**R :** Lui ? C'est XXXXX. Celui qui fournissait les explications à partir de la centrale, c'était XXXXX.

**Q :** D'après ce que raconte M. XXXXX, de 1h10 à 3h20, le 14 mars, c'est ce qui est rapporté dans la chronologie concernant le réacteur 3, à la page 31, le niveau d'eau du bassin qui se trouve devant le réacteur 3 baisse et vous n'arrivez plus à y puiser l'eau. Le renouvellement

de l'eau devient indispensable. Et ça n'est qu'à 3h20 qu'on note le redémarrage de l'injection d'eau de mer par les voitures de pompiers. Ce qui veut dire que durant ce temps, l'eau n'était plus injectée.

3h20. On a des dessins de TEPCO qui permettent de voir comment était organisée cette injection par les voitures de pompiers. Ce sont des schémas qui ont été faits à partir du témoignage de différentes personnes présentes. Bien qu'on y ait déjà détecté des erreurs, je pense que le schéma concernant ce moment est à peu près exact. À la page 11, il est noté que la réserve du bassin est épuisée et ce depuis 1h10. La situation, à ce moment précis, est la suivante. Aussi bien pour les réacteurs 1, 2 que 3, un ou plusieurs véhicules de pompiers sont reliés du bassin du réacteur 3 à la bouche de chaque bâtiment turbine, pour envoyer l'eau de ce bassin. L'injection est effective pour les réacteurs 1 et 3. Et la NISA se demande s'il ne serait pas le moment de faire de même pour le réacteur 2. Cette suggestion arrive après 1h10. Mais, en fait, à ce moment-là, l'injection dans les réacteurs 1 et 3 est aussi arrêtée, faute d'eau. Vous vous démenez pour réapprovisionner le bassin et, effectivement, vers 3h20, vous redémarrez d'abord par l'injection du réacteur 3. Ici, il est noté que l'eau était « épuisée ». Mais cela ne voulait pas dire qu'il n'y avait plus du tout d'eau, n'est-ce pas ?

**R : Non, ce n'était pas tout à fait ça.**

**Q :** En fait, il y avait des endroits, dans le bassin, où il y avait plus d'eau. En changeant les points d'aspiration, vous aviez réussi à pomper l'eau restante et vous aviez décidé de l'injecter dans le réacteur 3. Dans les faits, peu après, dans la nuit et jusqu'à l'aube, de nombreux camions de pompiers sont arrivés sur le site. En reliant les camions les uns aux autres, vous aviez là encore réussi à monter l'eau du quai jusqu'au bassin du réacteur 3. Tout au début du 14 mars, au moment où la date venait de changer, quel était justement pour vous l'ordre des priorités ? Était-ce le réacteur 3 qui vous donnait le plus de soucis ? Si on regarde les situations respectives, le réacteur 2 a son RCIC qui continue à fonctionner. Le réacteur 1 avait déjà reçu de l'eau de mer, mais l'injection, à ce moment-là, est arrêtée à cause de l'épuisement de l'eau dans le fameux bassin. Pour vous, qu'est-ce qui était le plus préoccupant ? Le réacteur 1 ou le réacteur 3 ?

**R :** Concernant le réacteur 1, il avait déjà reçu pas mal d'eau. Bien sûr, on ne savait pas quelle était l'ampleur des fuites, mais si on considérait le volume d'eau injectée, le réacteur 1 en avait reçu une quantité nettement plus importante que le réacteur 3. La durée d'injection avait été longue. Il était légitime de penser qu'il y avait pas mal d'eau dans le réacteur, eau qui aurait contribué au refroidissement. Par contre, pour le réacteur 3, cela ne faisait pas très longtemps qu'on avait commencé à injecter l'eau. Alors j'ai donné la priorité au réacteur 3. De toute manière, les deux avaient besoin d'eau. Mais si on réfléchissait au volume d'eau déjà injectée, la situation du réacteur 3 était plus critique.

**Q :** Et donc, pour vous, l'ordre d'intervention était : d'abord le réacteur 3, avant les autres.

**R :** Oui.

**Q :** En fait, vous vous dites que si le bassin d'eau de mer pouvait à nouveau être rempli, vous pourriez ressusciter l'injection aussi bien du réacteur 1 que du réacteur 3, injection qui pouvait être continue. Vous avez toujours eu le souci de l'alimentation de ce bassin. La mer s'étend en face de vous de manière illimitée, mais le bassin, lui, est limité. Il fallait le remplir d'une manière ou d'une autre. En définitive, des camions de pompiers commencent à arriver par vagues et, puisque vous disposiez à présent d'un moyen pour faire monter l'eau directement de la mer, vous vous dirigez naturellement vers cette solution. Je voudrais savoir si, lorsque vos troupes ont commencé à aligner les camions et les relier les uns aux autres, vous étiez concrètement averti à chaque étape de ce montage ?

**R :** Oui, j'en étais averti.

**Q :** Ah, vous étiez au courant de chaque étape !

**R :** Vous savez, toutes ces informations, nous les partageons avec le siège. On leur disait, « tant de camions de pompiers sont arrivés, nous les alignons de telle manière ».

**Q :** Vous receviez donc des rapports vous disant « on va pomper l'eau au niveau du quai et l'envoyer dans le bassin du réacteur 3 ».

**R :** Bien sûr.

**Q :** Non seulement vous receviez ces rapports, mais est-ce qu'autour de la table ronde, vous discutiez de savoir si tel endroit était plus favorable que tel autre ?

**R :** Vous ne voulez pas dire si on envoyait dans le réacteur 3 ou le réacteur 1 ?

**Q :** Non, pas ça. Mais par exemple, si tel endroit du quai était plus favorable pour pomper l'eau.

**R :** La question de savoir d'où on allait pomper l'eau était une question qui avait déjà été longuement débattue, dès le début. On s'était demandé, par exemple, si on ne pouvait pas pomper l'eau par ici, du côté du réacteur 4. Pour être tout à fait précis, dans le sous-sol du bâtiment turbine du réacteur 4, il y avait deux personnes qui étaient décédées<sup>21</sup>. Les deux corps étaient encore là et il y avait de l'eau. On avait essayé de récupérer cette eau, car cela nous aurait aussi permis de sortir les corps de ces deux personnes. On avait fait plusieurs tentatives. Il y a ici une entrée pour les encombrants. On avait pulvérisé la porte d'entrée avec un tractopelle, on y avait fait entrer un camion de pompiers pour essayer de pomper l'eau. On a réussi à pomper un peu, mais le niveau d'eau était trop bas pour que ça fonctionne de manière efficace. Comme vous voyez, on avait déjà essayé toutes sortes de choses.

**Q :** Vous voulez dire que vous aviez déjà effectué ces essais avant ce moment.

**R :** Oui, on l'avait déjà fait. Tout ça n'apparaît pas dans les différents documents, mais, par exemple, à côté du réacteur 4, il y a un endroit d'où on peut atteindre directement la mer, dix mètres plus bas, sans passer par le palier des quatre mètres. On s'est demandé si on ne pouvait pas pomper l'eau directement de là. Mais l'endroit était couvert de gravats, il y avait très peu de place. Nous avons tout de même descendu un tuyau de là, mais on a pu vérifier qu'il n'était pas possible de pomper l'eau à partir de là. Les hommes sur le terrain avaient déjà procédé à ces vérifications, ce qui a fait que, lorsque les camions de pompiers sont enfin arrivés, nous savions déjà d'où on pouvait pomper l'eau de la manière la plus efficace. Ce sont des informations que nous partageons avec tout le monde.

**Q :** Vous venez d'évoquer le cas de ces deux personnes qui ont perdu la vie. Quand avez-vous pu procéder à la récupération des corps ?

**R :** Leur cas me préoccupait tellement que, dès le premier jour, je voulais que des plongeurs aillent à leur recherche. De fait, on a fait venir des personnes compétentes de Kashiwazaki, mais la radioactivité était trop forte. Elles n'ont pas pu plonger. Pendant tout ce temps où on recherchait l'eau, je ne pouvais me défaire de leur image. C'est pour ça que je tenais tellement à ce qu'on fasse des tentatives pour récupérer l'eau du réacteur 4. J'espérais qu'au cours de l'opération, on puisse les retrouver. Mais mes vœux n'ont pas été exaucés.

**Q :** Finalement, quand avez-vous réussi à sortir les corps ?

**R :** Peut-être deux à trois semaines plus tard. Ça n'est qu'une fois que l'état des réacteurs s'était stabilisé, qu'on avait pu procéder à l'évacuation de l'eau du

réacteur 4 et que le niveau était suffisamment descendu. Je pense qu'il doit y avoir des notes quelque part. Je crois qu'il s'était bien passé deux semaines. On était peut-être déjà en avril. Quelque part par là<sup>22</sup>.

**Q :** Pour ça, il fallait enlever toute l'eau du réacteur 4 ?

**R :** Oui, il fallait la retirer entièrement. Pour en revenir à la vidéo, je n'ai pas grand souvenir de cette séquence. D'ailleurs, je n'apparais pas sur la vidéo. Celui qu'on voit là, c'est Takahashi, du siège. Et pour lui répondre, c'est XXXXX qui parle. Moi, je devais certainement être au téléphone.

**Q :** Oui, il dit ce que vous auriez dû expliquer.

**R :** Oui, XXXXX raconte ce que j'aurais dû expliquer. Je devais attendre un coup de fil du bureau du Premier ministre ou quelque chose de la sorte. Je ne me rappelle pas précisément si c'était à ce moment-là, mais pour les rapports de situation, tout ça, on utilisait le fixe en parallèle. Je pense que ce devait être le bureau du Premier ministre.

**Q :** Ça se passe le 14 mars, n'est-ce pas ?

**R :** Oui, à l'aube.

**Q :** Une fois que M. Hosono avait établi une ligne directe avec vous, il vous téléphonait tous les jours ?

**R :** Il téléphonait assez souvent. Il me demandait comment ça allait, par exemple.

**Q :** Et avec le siège, aviez-vous des conversations téléphoniques, avec M. Mutô, par exemple ?

**R :** Avec Mutô ? Mutô était plutôt au centre hors site, pas au siège. J'ai eu quelques coups de fil du centre hors site.

**Q :** M. Mutô vous téléphonait quand il voulait vous parler en privé plutôt qu'en passant par la visioconférence ?

**R :** Oui.

**Q :** Bon, on va passer un dernier extrait pour la matinée. C'est le numéro 31, ça se passe à l'aube du 14 mars. Il fait tout juste jour. Ça doit se passer vers 6h00.

*(Vidéo)*

« Là, il faut vraiment faire attention. Entre 6h00 et 6h20... »

« Pour le moment, la possibilité que [...] est faible. »

« La pression est montée de 50 kPa. On va dépasser [...] avant 7h00. »

« Concernant [...], nous avons les prévisions. Pour les zones concernées, entre 6h00 et 6h20 [...]. »

« M. Komori, le niveau d'eau est coincé tout en bas. »

« C'est dangereux, ça. »

« Tu dis que le niveau d'eau est coincé en bas ? Il faut prévenir la NISA et le bureau du Premier ministre que la pression de la chambre sèche a augmenté... »

« Oui, que la pression de la chambre sèche est montée en flèche... »

« Et que le niveau d'eau... Quoi ? Appelle-les vite. »

« L'indicateur est coincé tout en bas depuis 6h10. Ça a baissé. »

« C'est bon pour le groupe 1. »

« Ça a baissé et ça s'est coincé à 6h10 [...]. »

« Ça va un peu se superposer. »

« Tu peux nous trouver un téléphone qui nous relierait en continu avec la NISA et le Premier ministre ? »

« Pour les zones où ça va se superposer, on va arrêter (l'électricité) à partir de [...]. On fait comme on avait prévu. »

« Vous voulez dire la NISA et le Premier ministre en simultané ? On a donné des ordres dans ce sens. »

« Je pense qu'il faudrait ouvrir la vanne d'éventage du haut assez vite. Est-ce que la batterie est en place ?

**Q :** On va arrêter ici. Nous sommes entre 6h00 et 6h20 et c'est assez confus, avec les histoires de délestage qui viennent empiéter.

**R : Il s'agit du réacteur 3.**

**Q :** Oui, le réacteur 3. C'est au moment où la pression de la chambre sèche augmente d'environ 50 kPa. C'est vers 6h00, le 14. Ce qui était à 425 kPa à 6h00 est monté à 470. Une hausse d'environ 50 kPa. D'autre part, le niveau d'eau continuait à descendre. Vous étiez déjà dans des zones en-dessous du TAF. En fait, le 14 mars vers 6h20, vous n'aviez pas pu lire les chiffres. Que ce soit sur le système A ou le système B. Ensuite, vers 6h30, vous avez – 100 en A et – 3 500 en B. Vous alertez personnellement le siège du danger. Quand nous nous sommes vus la dernière fois et que nous avons parlé du réacteur 3, vous m'aviez dit que cette situation où la pression de la chambre sèche se baladait autour de 500 kPa ne vous plaisait pas du tout, que c'était dû à l'expérience que vous aviez faite de la tranche 1 où l'explosion d'hydrogène s'était produite vers cette pression-là et que, physiquement, cela vous mettait mal à l'aise. En fait, dans cette séquence, nous sommes en plein dans cette situation. La personne à qui vous parlez au siège, c'est bien M. Komori ? Dans la vidéo, vous réclamez une ligne téléphonique qui vous mette simultanément et continuellement en relation avec la NISA et le bureau du Premier ministre. Vous, à la centrale, vous ne saviez pas à ce moment-là comment étaient organisées les liaisons entre le siège et le bureau du Premier ministre ou la NISA ?

**R : Non, pas du tout. Je ne savais pas du tout qui était où et comment la cellule de crise du siège communiquait avec les autres.**

**Q :** Ils devaient communiquer par téléphone. À ce moment-là, il n'y avait pas de système de téléconférence, il me semble.

**R : Non.**

**Q :** En dehors de ça, il n'y avait pas de système de téléconférence qui permette de voir ce qui se passait dans la centrale, à ce moment-là ?

**R : Je pense que le système ne couvrait pas le bureau du Premier ministre. En fait, je n'avais aucune idée de la manière dont le siège communiquait avec les autres instances.**

**Q :** Donc, vous n'en saviez rien. En tout cas, face à cette situation d'urgence, vous aviez directement prévenu M. Komori en passant par la téléconférence.

**R : Je me rappelle. Ces histoires de délestage venaient nous perturber. Ça m'a terriblement énervé. J'avais demandé qu'ils arrêtent, mais ils revenaient toujours à la charge.**

**Q :** Le délestage, c'était une histoire d'économie d'énergie ?

**R : Oui. On ne produisait plus d'électricité à Fukushima Daiichi et Daini, alors que Daini tournait à plein régime et que nous, à Daiichi, nous avions trois réacteurs en service. En plus, la centrale thermique de Hirono<sup>23</sup> ne produisait plus non plus. On n'avait plus d'électricité et on prévoyait qu'on aurait des difficultés à fournir l'électricité pour le lendemain. Alors on avait décidé d'adopter des arrêts programmés de distribution. En fait, il y avait deux problèmes. Avant même que la**

presse et le public ne se focalisent sur le problème des réacteurs nucléaires, ils avaient fait tout un foin autour des délestages de TEPCO. C'est pour ça que les deux s'entremêlent dans cette séquence.

**Q :** Oui, on voit que tout se mélange.

Nous allons en rester là pour ce matin. Nous reprendrons cet après-midi. Nous allons faire une pause maintenant et reprendre à partir de 13 h00.

(Pause)

**Q :** Nous allons reprendre maintenant.

Nous allons attaquer l'après-midi avec cet extrait du 14 mars. Le jour vient de se lever, ça se passe entre 6h00 et 7h00. On revient à l'histoire du réacteur 3. La pression de la chambre sèche monte anormalement. La dernière fois, je crois que c'était la dernière fois que nous nous sommes vus, vous m'avez fait remarquer que vous aviez ordonné un retrait des hommes du terrain parce que ces chiffres vous mettaient mal à l'aise et que cet ordre n'apparaissait pas dans les différentes chronologies. On retrouve effectivement des échanges qui correspondent à cet ordre de retrait dans cet extrait. Nous allons le vérifier ensemble.

(Vidéo)

« Yoshida, tu m'entends ? Yoshida ! »

« Oui. »

« Il me semble que d'après le protocole on n'exécute l'éventage de la chambre sèche que lorsqu'on atteint à peu près le double de la pression de conception. C'est ce que vous allez faire ? »

« Ce qui veut dire 800 kPa. »

« Oui, oui. »

« Oui, théoriquement c'est bon. Mais la montée de la pression est tellement brutale... »

« Ah, oui ? »

« Cela me préoccupe beaucoup. Et puis le niveau d'eau dans la zone du combustible est au plus bas depuis 6h20. Là aussi, la descente a été rapide. Ce qui veut dire que ce doit être bien découvert. En forçant un peu, on pourrait dire qu'on a déjà atteint le pire des scénarios. »

« D'accord. »

« Vu la situation, je me demande s'il ne faudrait pas réfléchir en priorité au sort du personnel, parce qu'ils sont assez nombreux à travailler devant la tranche. Ici aussi, dans le bâtiment antisismique, il y a beaucoup de monde. »

« D'accord. De toute façon, il faudra éventer du côté de la chambre sèche quand la pression atteindra le double. Je prévois que ça puisse arriver assez vite. On va demander qu'on nous calcule la quantité de particules qui va être relâchée. »

« La pression de la chambre sèche est de 520 kPa à 6h35. »

« Quoi ? Je n'ai pas entendu. »

« 500 ? Ah, la chambre sèche à 520 ! »

« La situation est vraiment préoccupante. Dis, tu peux nous sortir au plus vite les chiffres pour qu'on ait une idée des particules qu'on va lâcher ? Tu comprends, ça va nous mener à des histoires d'évacuation de la population. Savoir s'il faut étendre la zone d'évacuation ou pas. Il faut qu'on puisse évaluer tout ça. Demande à ce qu'on se dépêche de nous donner les chiffres, tu veux bien ? »

« On est en train de faire les calculs. Donnez-nous encore cinq minutes. »

« Ensuite, du point de vue de la protection des ouvriers, il y a le problème de l'orientation du vent. Pour le moment, il souffle un peu vers Ôkuma. S'il y a des gens dehors, ça va être un peu dangereux devant le réacteur 3. »

« M. Mutô, M. Mutô, je suis conscient que les travaux vont s'arrêter si on fait ça, mais est-ce que vous me permettez de rappeler le personnel qui est sur le terrain pour les mettre à l'abri ici ? »

« D'accord. »

« Ordre de retrait. « Toutes les personnes, personnel de TEPCO et personnel des entreprises partenaires, qui sont sur le terrain, veuillez quitter le terrain et venir vous réfugier dans le bâtiment antisismique. » Il y a aussi du personnel dans les salles de contrôle. Qu'est-ce qu'on va en faire ? Il vaut mieux qu'ils viennent aussi se mettre à l'abri ici. »

« Décidez en fonction de la radioactivité dans les salles de contrôle. Tu peux connaître la radioactivité dans les salles de contrôle ? »

« Oui, la radioactivité dans les salles de contrôle. Où en êtes-vous de la radioactivité dans les salles de contrôle ? On va vérifier ça. »

« Écoutez tout le monde. Nous sommes tous reliés par téléphone. La NISA et le bureau du Premier ministre sont aussi reliés avec nous. Ne coupez pas, laissez le volume à ce niveau qu'ils entendent aussi ce que nous disons. Nous devons maintenant discuter de ce que nous allons faire, car si on retire le personnel de la salle de contrôle, on ne pourra pas procéder à l'éventage. »

« Je vous l'ai dit, ce sera en fonction de la radioactivité dans la salle de contrôle. »

« Yoshida, mesure bien la radioactivité, y compris là où tu es. »

« Oui. »

« XXXXX, mesurez avec soin tout alentour. »

« Nous en sommes à 28 µSv/h au maximum ici, dans cette pièce. Pour les postes de *monitoring*, la radioactivité augmente sur une grande zone. On va mesurer ça soigneusement. »

« Si vous en êtes à 28 dans la cellule de crise, je pense qu'il n'y a pas de problème pour vous. »

« Voici les données les plus récentes des postes de *monitoring*. Près du poste 2, vers 6h00, on en était à 400 µSv/h. Près de l'entrée principale, 6,65 µSv/h à 5h00. »

« Ce qui veut dire, Yoshida, que les chiffres n'ont pas beaucoup bougé aux alentours. »

**Q :** On va couper ici. La pression de la chambre sèche du réacteur 3 est très élevée. Au milieu de l'extrait, vous avez un échange avec M. Mutô. Bien que conscient que les travaux ne pourront plus avancer, vous demandez la permission de retirer le personnel du terrain. Il accepte. L'ordre de retrait est donné. Vous dites textuellement : « *personnel de TEPCO, personnel des entreprises partenaires, veuillez quitter le terrain et venir vous réfugier dans le bâtiment antisismique* ». Aviez-vous un moyen de joindre les hommes sur le terrain pour leur transmettre l'ordre ?

**R :** Oui. À ce moment-là, nous disposions de talkies-walkies pour communiquer avec le personnel sur le terrain. C'est d'ailleurs le moyen que nous avons utilisé pour prévenir les gens qui étaient à l'injection avec les véhicules de pompiers ou les gens qui réapprovisionnaient en eau. Ils n'étaient pas très dispersés. On a pu les joindre par talkies-walkies.

**Q :** Ce qui fait que les hommes qui étaient à la préparation de l'éventage ou à l'injection, vont se retirer un temps pour se mettre à l'abri. Ce retrait, il va durer combien de temps ?

**R :** L'extrait était de quelle heure ?

**Q :** Assez tôt dans la journée, il y avait des échanges de manière continue à partir de 6h30. Ça doit se passer vers 6h30, 6h40, je pense. Vous faites revenir tout le monde et vous vous demandez ce que vous allez faire du personnel qui est dans les salles de contrôle. On vous

conseille de mesurer la radioactivité des salles. Une fois que le personnel sur le terrain s'est mis à l'abri, je suppose qu'à un moment ou un autre, vous donnez l'ordre de retourner vers le terrain. D'après les documents, l'explosion se produit ce jour à 11h01. Par rapport à cet événement, ça se situe quand ?

**R : Environ deux heures.**

**Q :** Le retrait va durer environ deux heures ? Au bout de ce temps, vous autorisez les troupes à retourner travailler sur le terrain, quand l'explosion se produit. C'est bien ça ? L'ordre de retrait, il n'y en a eu qu'un ce jour-là ?

**R : Oui, un seul, ce jour-là.**

**Q :** Il n'y a pas eu d'autres retraits ?

**R : Non. J'ai donné une seule fois l'ordre de retrait, pour voir comment allait se comporter l'enceinte de confinement.**

**Q :** Justement, l'enceinte tournait autour de 500 de pression. Elle ne donnait pas signe d'une augmentation brutale. Il fallait avancer les préparatifs pour l'éventage. Il fallait aussi travailler à l'injection. Vous étiez tiraillé entre l'impératif d'avancer ces travaux et la sécurité de vos hommes, mais il fallait se décider à un moment ou un autre. Vous avez surveillé l'évolution de la pression de l'enceinte de confinement et décidé de recommencer les travaux.

Quand on regarde l'extrait, on entend : « *nous sommes tous reliés par téléphone. La NISA et le bureau du Premier ministre sont aussi reliés avec nous. Ne coupez pas, laissez le volume à ce niveau qu'ils entendent aussi ce que nous disons. Nous devons maintenant discuter de ce que nous allons faire, car si on retire le personnel de la salle de contrôle, on ne pourra pas procéder à l'éventage* ». Vous êtes donc tous reliés par téléphone, y compris la NISA et le bureau du Premier ministre. Du coup, il y a de fortes chances qu'ils aient partagé avec vous ces informations. La NISA ou le bureau du Premier ministre ont-ils pris contact avec vous à cette occasion ?

**R : Pas à ce moment-là.**

**Q :** Pas spécialement à ce moment-là.

**R : Non, on n'a pas eu de contact.**

**Q :** Bon. Pour résumer grossièrement, entre 6h30 et 40, vous donnez l'ordre de retrait. Le retrait dure environ deux heures. Pendant ce temps, vous surveillez le comportement de l'enceinte de confinement, qui ne bouge pas. Vers 8h30, 9h00, vous renvoyez les hommes sur le terrain pour faire avancer les travaux, quand, vers 11h00, vous subissez l'explosion. C'est à peu près ça ?

**R : Oui.**

**Q :** Alors, passons à la suite.

(Vidéo)

« La radioactivité au niveau du siège du chef d'équipe dans la salle de contrôle des réacteurs 3 et 4 est de 3,5 mSv. Elle est plus faible qu'hier. Nous en sommes à 15. Si on fait la moyenne dans la salle de contrôle des réacteurs 3 et 4, près de [...] nous en sommes à 15. »

« 15 mSv ? »

« Oui, 15 mSv. »

« Ces données datent de quand ? De maintenant ? Ce sont les chiffres actuels ? »

« Concernant les 3,5, ce sont les chiffres actuels. 3,5 mSv/h, au siège du chef d'équipe, ce sont les chiffres de maintenant. »

« À peu près 6h45, donc. »

- « Là non plus, il n'y a pas grande différence par rapport à hier. »
- « Non, pas grande différence. Continuez à relever la radioactivité avec soin. »
- « Pour en revenir à la pression de la chambre sèche, à 6h35, 6h40, 6h45, on est toujours à 520 kPa. »
- « La situation a l'air d'être assez stable. Est-ce qu'on ne réfléchirait pas de nouveau à ce que nous allons faire, y compris la reprise des travaux sur place ? »
- « Oui. Bien sûr, l'enceinte de confinement a l'air stable, mais il y a encore beaucoup de risque qu'on subisse la même chose que pour le réacteur 1. Avec cette pression dans l'enceinte, il y a de l'hydrogène. Et dans ce sens-là, il me semble très difficile d'envoyer des gens sur le terrain. »
- « Où en est-on finalement pour la préparation de l'éventage ? »
- « Comme il s'agit du même panneau de la salle de contrôle, il suffit de déconnecter le soutien de la chambre de dépressurisation et de relier du côté de la chambre sèche. C'est une opération qu'on peut faire sans temps mort. »
- « OK. Et pour l'injection ? Il n'y a pas d'eau en ce moment. »
- « Si, on continue à envoyer de l'eau. On envoie 900 l/min d'eau de mer. »
- « Ah, vous continuez à envoyer de l'eau. »
- « Oui. »
- « Vous arrivez à réapprovisionner ? »
- « D'après ce que j'ai entendu tout à l'heure, pour le moment, il y a tout juste de quoi alimenter le réacteur 3. Évidemment, on ne peut plus réapprovisionner à nouveau, puisqu'on n'a plus personne sur le terrain. C'est le point le plus préoccupant. »
- « Effectivement, c'est préoccupant. Je suis d'accord pour qu'on procède en donnant la priorité à la sécurité des hommes, mais est-ce qu'on ne pourrait pas réfléchir à un moyen d'assurer l'alimentation en eau ? »
- « Ça va être difficile. Pour le moment, nous comptons uniquement sur les hommes pour la transporter. »
- « Comme moyen de faire baisser la pression de la cuve, est-ce qu'on ne pourrait pas envisager de tirer de l'électricité jusqu'aux vannes L 005 et L 006 sur la ligne d'évacuation de la ligne MS (*Main Steam*)<sup>24</sup> et laisser la pression s'échapper vers le condenseur ? Excusez-moi, je me suis trompé dans le numéro des vannes MO. »
- « Oui, mais l'alimentation électrique des vannes MO est totalement morte. En plus, pour le moment, on ne peut pas approcher de la chambre sèche, ni pénétrer dans le bâtiment réacteur. C'est totalement impossible. »
- « D'accord. »
- « Nous venons de recevoir les prévisions d'irradiation. Des chiffres encore très grossiers. Je vous les communique. En supposant que la quantité relâchée dans le scénario du pire soit 100 %, nous avons fait des calculs avec 25 %, ce qui nous fait à peu près le quart [...] des résultats que nous obtenons avec le pire des cas. De toute manière, il y aura en majorité de l'iode. On a calculé les chiffres, au bout de trois heures, avec un vent de 2 m soufflant au SSE. Le point le plus irradié se situerait à 2,2 km, juste à la limite du terrain de la centrale, il y aurait 5 700 mSv. Si on prend le quart, cela ferait 1 600 mSv. Ce serait de l'iode. Ensuite, puisque cette ligne matérialise la zone des 1 000 mSv, la zone des 250 mSv s'étendrait vers la commune de Sôma<sup>25</sup> en moins de trois heures. »
- « 250 mSv vers le nord, c'est bien ça ? »
- « Oui. Nous surveillons les vents, mais il est difficile de dire si c'est le vent d'est qui l'emporte ou le vent d'ouest. Selon qu'on privilégie l'un ou l'autre, les résultats sont bien sûr très différents. Mais pour le moment, nous n'arrivons pas à déterminer quel est le vent dominant. Désolé. »

« Continuez à nous décrire la situation au fur et à mesure et à discuter avec le bureau du Premier ministre. »

« Les 20 km, ça se situe où ? »

« Là, c'est la zone des 5 km. À peu près 5 km. Ensuite, on progresse, 10 km, 20 km. Là, c'est à peu près la zone des 20 km. »

« Et quelle est la dose à 20 km ? »

« À 20 km, il y aurait 250 mSv. »

« 250 mSv/h ? »

« Non, pas par heure. Ce serait 250 mSv en dose cumulée. Là, ce sont les prévisions trois heures après le lâcher, donc, avec les heures qui passent, la radioactivité va encore un peu augmenter. »

« Y a-t-il un organisme pour s'occuper de ce genre de chose au centre hors site ? Une commission d'évaluation ou quelque chose de la sorte. Normalement, il devrait y avoir ça, non ? »

« Ici, le groupe « énergie ». Comme on ne peut pas utiliser les postes fixes de *monitoring* depuis le séisme, nous avons positionné une des voitures de *monitoring* près du poste 4, juste à l'ouest de la centrale. [...] On vient de retirer celle qui était à proximité du poste 2, elle est en train de se déplacer. Quand on commencera à lâcher la vapeur, on mesurera la radioactivité à partir de la voiture et on se déplacera vers le sud. On va déjà positionner la voiture de façon à attendre l'arrivée du nuage et, ensuite, on se déplacera avec lui. »

« Je vous communique la radioactivité de la cellule de crise. Concernant cette pièce, les chiffres du moniteur et des rayons gamma sont de 0,014 µSv/h. Il n'y a pas de changement. Nous n'avons pas non plus détecté de neutron. »

« M. Komori, la NISA et le bureau du Premier ministre sont au courant de la situation ? »

« Il y a notre correspondant là-bas et ils entendent tout ce qu'on raconte par téléphone. »

« Très bien. »

**Q :** On va s'arrêter ici. Là, les hommes ont été mis à l'abri et vous avez un échange avec M. Mutô. La pression de la chambre sèche est d'environ 520 kPa. Elle n'a pas l'air d'augmenter et paraît relativement stable. M. Mutô propose de réfléchir avec vous à une éventuelle reprise des travaux, qui paraît indispensable. Vous, vous êtes préoccupé par, non seulement, la pression de l'enceinte, mais encore plus par la fuite d'hydrogène. Avant même la discussion de savoir si l'enceinte de confinement tient le coup ou pas, la fuite et l'accumulation d'hydrogène est un phénomène qui ne se mesure pas à la pression de l'enceinte. Je pense que vous serez d'accord pour dire que, même aujourd'hui, vous ne pouvez pas prévoir la production d'hydrogène en vous basant sur la pression. Raison de plus à ce moment-là : vous n'avez aucun moyen de mesurer ça. En comparant cette situation à celle du réacteur 1, vous estimez que le réacteur 3 s'est installé durablement dans un état dangereux et vous exprimez votre très grande réticence à envoyer du monde travailler sur le terrain.

**R :** C'est ça.

**Q :** Par rapport à votre position, M. Mutô n'a pas opposé d'arguments contraires, il me semble. Après cette discussion, vous continuez à effectuer des mesures de radioactivité, etc. Il me semble que nous l'avons eu à un moment donné à l'écran, il a été question d'un éventage au niveau de la chambre humide. N'avez-vous pas envisagé un éventage du côté de la chambre sèche ?

**R :** Si, bien sûr, nous l'avons envisagé.

**Q :** Vous l'avez donc envisagé. Mais, dans les faits, vous ne l'avez pas exécuté pour le réacteur 3, n'est-ce pas ?

**R :** C'est parce que l'éventage de la chambre humide a été exécuté avant. Pendant qu'on procédait à cet éventage, l'explosion s'est produite et, on ne sait pas bien pourquoi, la pression était descendue. Comme la baisse de la pression a été

**importante, à la limite, on a perdu l'occasion d'exécuter l'éventage de la chambre sèche. En fait, on l'avait envisagé, mais on n'a pas eu le temps de l'exécuter.**

**Q :** Vous voulez dire que vous avez exécuté le seul éventage de la chambre humide sur le réacteur 1 et que, pour le réacteur 2, vous aviez envisagé, en plus de l'éventage de la chambre humide, l'éventage de la chambre sèche. La possibilité d'un éventage de la chambre sèche avait bien été évoquée.

**R :** Pour le réacteur 3.

**Q :** Oui, pour le réacteur 3. Seulement, vous n'avez pas eu l'occasion d'en arriver concrètement à l'ouverture de la vanne ou ce type d'opération. C'est bien ça ?

**R :** Tout à fait. On a vu dans l'extrait que le siège se préoccupe de l'évaluation de la radioactivité. Je pense que c'était en vue d'un éventage de la chambre sèche.

**Q :** Vous avez raison. De la manière dont ils en parlent, ce doit être ça.

**R :** Donc, je pense bien qu'à ce moment-là, XXXXX du siège était en train de faire des calculs dans l'hypothèse d'un éventage de la chambre sèche.

**Q :** D'accord. Alors, lorsque l'explosion de la tranche 3 s'est produite, vous étiez déjà en plein milieu des préparatifs pour cet éventage.

**R :** Oui.

**Q :** On va regarder l'extrait 33, maintenant. C'est juste pour vérification. Les travaux se poursuivent autour du réacteur 3, mais la situation étant devenue dangereuse, vous donnez l'ordre de retrait. Naturellement, la NISA et le bureau du Premier ministre sont au courant, puisqu'ils sont reliés par téléphone et entendent tous les échanges que vous avez. L'extrait que je voudrais vous montrer maintenant évoque les relations avec la presse. Savoir si on va communiquer à la presse ou pas.

**R :** Les communications à la presse ?

**Q :** Oui. Je voudrais que vous regardiez cet extrait et que vous me disiez si vous vous souvenez de cette scène. On entend des déclarations du genre « on a arrêté les communications à la presse » et ça a l'air de concerner les informations concernant l'état de la tranche 3.

**R :** C'est la première fois que j'entends parler de ça. Vous dites l'extrait 33 ?

**Q :** Oui. À la page 9. On va vous passer une séquence où le problème est évoqué. Si vous vous souvenez des circonstances, je voudrais vous poser quelques questions. (Au technicien) Allez-y.

(Vidéo)

« Centrale Daiichi, m'entendez-vous ? Centrale Daiichi. »

« Oui, c'est Yoshida. »

« La NISA nous fait savoir qu'elle est en train de régler deux, trois choses en concertation avec le bureau du Premier ministre. Elle nous informe qu'elle a arrêté de communiquer avec la presse, pour le moment. Elle dit qu'elle ne donne plus d'information. Elle veut attendre que la réalimentation en eau reprenne. Concernant [...] de l'eau, elle partage toujours les informations avec le bureau du Premier ministre. »

« D'accord. »

« Je n'ai pas écouté. Pardon. Vous avez dit qu'on faisait quoi avec le bureau du Premier ministre ? »

« Le bureau du Premier ministre et la NISA ont arrêté provisoirement de communiquer avec la presse. »

« Qu'est-ce qu'ils ont arrêté ? »

« De communiquer avec la presse. »

« Communiquer quoi ? »

« Les informations. Les informations concernant l'état actuel. »

« L'état de la tranche 3 ? »

« Oui. Ils ont décidé d'attendre, de se donner un temps d'observation et ils voudraient que vous les teniez au courant de l'évolution de la situation. »

« D'accord. »

« Excusez-moi de vous interrompre. Je vous informe que le camion-citerne que nous fournissent les forces d'autodéfense est plein. »

« Écoutez-moi tous, ce qui va être le plus important maintenant, c'est de surveiller soigneusement les paramètres de chaque réacteur. Ça, ça va être le point le plus important. Ensuite, surveiller minute à minute la radioactivité, bien suivre l'évolution des chiffres. Ces deux choses doivent être assurées en priorité. Après, encore une chose très importante actuellement, l'eau. Je voudrais qu'on nous informe de l'état d'avancement des travaux de réalimentation en eau. Je remarque que les membres de l'équipe « eau » sont amenés à s'absenter assez souvent. Lorsque vous partez pour une opération extérieure, désignez quelqu'un comme agent de liaison, qu'il puisse répondre tout de suite aux questions. D'ailleurs, je vais le faire tout de suite. Dites-moi combien de temps il va falloir pour organiser une ligne en utilisant le réseau d'eau filtrée et combien de temps il va falloir prévoir pour le réapprovisionnement. Quelqu'un peut répondre ? À qui dois-je m'adresser ? »

**Q :** *(Au technicien)* Vous pouvez arrêter momentanément ici. *(À Yoshida)* Ce n'est peut-être pas très parlant si on ne voit que ce bout d'extrait. Mais si on regarde à la page 6 du numéro 36, c'est un peu la même chose.

**R :** **L'extrait qui commence à 9h52 ?**

**Q :** Oui, celui-là.

**R :** **Je vois.**

**T :** Je crois que c'est une autre version.

**Q :** C'est une version différente ? C'est intitulé 1, 1/3, c'est l'extrait où on voit le Directeur général Shimizu. Le groupe « communication » du siège parle de l'information donnée par la NHK.

**T :** Ah, oui. Il faut le Directeur général Shimizu. C'est ici ? Non, ça n'a pas l'air.

**Q :** On le voit déjà dans un extrait précédent. L'extrait qu'on cherche se situe un peu après. Vous voyez ? Tout en bas le groupe « communication » du siège est cité. C'est cette fameuse histoire de l'arrêt de la communication avec la presse. « *Tout à l'heure la NISA nous a demandé de ne plus communiquer avec la presse.* » « *Concernant le réacteur 3 de la centrale de Fukushima Daiichi et la hausse anormale de la pression dans l'enceinte de confinement, tout à l'heure la NHK a rendu publique l'information du retrait provisoire des ouvriers du terrain à la suite de cette hausse de la pression de l'enceinte de confinement. Il est à prévoir que la presse nous questionne. Pour le moment, si on peut, on fera un point presse. Même si celui-ci n'est pas possible, nous répondrons oralement aux questions* », peut-on lire. Quand on regarde ça, on ne sait pas trop si c'est la volonté de la NISA ou celle du bureau du Premier ministre, mais on sent que l'État a une attitude très hésitante quant à cette situation de l'enceinte de confinement du réacteur 3.

**R :** **Oui, visiblement, ils n'arrivent pas à se décider.**

**Q :** On a l'impression qu'ils ont peur que, s'ils révèlent la situation dangereuse de l'enceinte sans que l'injection d'eau ne soit rétablie, cela ne crée la confusion, que cela ne fasse monter inutilement l'inquiétude dans la population et que, du coup, ils ont voulu retenir

l'information pendant un certain temps, au lieu de la livrer tout de suite. Tous ces problèmes de communication, pour vous, ça passait toujours par le siège, n'est-ce pas ?

**R :** Oui. Je n'ai presque pas de souvenir de ces discussions. Pour moi, qu'ils communiquent, qu'ils ne communiquent pas, qu'ils fassent un point presse ou pas, je ne me sentais pas concerné. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! Nous, sur le terrain, on avait d'autres chats à fouetter. Ça a toujours été ma position. Donc, de tout ce qu'ils se disaient, je n'entendais rien.

**Q :** Ah, c'est pour ça qu'au début de l'extrait, vous aviez l'air si étonné ?

**R :** Je suppose que oui.

**Q :** À la base, donc, c'est le groupe « communication » du siège qui s'occupait des relations avec la presse, etc.

**R :** C'était leur boulot. Après, il y avait aussi XXXXX. C'est celui à qui on a interdit de communiquer. Celui qui lui dit que la NISA ne communique plus, c'est XXXXX, du siège. Lui, c'était le chef du groupe « liaison avec les ministères ». En fait, il y a le groupe « communication », qui parle de faire un point presse ou non, et puis celui qui maintient la liaison avec les ministères. De toute manière, que ce soit l'un ou l'autre, c'étaient des problèmes qui dépendaient du siège. Alors la centrale n'avait rien à voir avec ça. Ils n'avaient qu'à se débrouiller tout seuls.

**Q :** Je suppose que c'est parce que l'État voulait être avisé dès que l'injection aurait repris, qu'il demandait à être tenu informé de l'évolution de la situation heure par heure. En fait il attendait le moment propice pour communiquer avec la presse. Et pendant que le groupe « communication » du siège et l'homme de liaison avec le Gouvernement se coordonnaient, l'information du retrait provisoire avait filtré par la chaîne NHK. Ensuite, il a bien fallu gérer la situation face à la presse en tenant compte de la fuite. Mais tout ça, pour vous à la centrale, c'était l'affaire du siège.

**R :** Tout à fait. Tout ce qui concernait les relations avec l'extérieur, c'était leur domaine. Nous, nous étions suffisamment absorbés par nos soucis. La pression qui augmentait, l'eau qu'il fallait aller réapprovisionner pour pouvoir injecter. Une fois que j'avais donné l'ordre de retrait, c'est tout ce qui occupait mon esprit. Alors la communication... C'était le dernier de mes soucis.

**Q :** Tout ce dont nous venons de parler se passe dans la matinée du 14 mars. Nous allons sauter la fin de l'extrait et passer directement au numéro 36. Il y est question de la priorité à donner dans les injections. La séquence se situe vers 10h30, le 14 mars.

(Vidéo)

« Si vous êtes d'accord [...]. Je vous en charge. »

« Yoshida, je viens d'avoir un coup de fil de M. Takekuro. Le bureau du Premier ministre [...]. Il est au téléphone. »

« Le bureau du Premier ministre [...]. »

« J'ai bien reçu un ordre émanant du bureau du Premier ministre, par l'intermédiaire de M. Takekuro. Il s'agit de continuer le refroidissement du réacteur 3 avec 10 t (d'eau) et d'utiliser prioritairement le restant pour refroidir le réacteur 1. »

« Bien compris. »

« Très bien. »

« XXXXX, XXXXX, concernant ce dont on vient de parler, étudie vite comment on peut faire ça. Tu baisses le refroidissement du réacteur 3 à 160 l/min. Tu mets le reste dans le réacteur 1. Étudie ça d'urgence. Qui peut faire ça ? XXXXX et XXXXX ? Étudiez bien la question et tenez-moi au courant du moment où vous allez commencer. »

**Q :** Stop. Ici, il est question d'un ordre émanant du bureau du Premier ministre. Vous êtes en train de parler avec M. XXXXX ?

**R :** Non. Je parle avec Takahashi.

**Q :** Ah, c'est quelqu'un d'autre ?

**R :** Oui, c'est Takahashi, le « *fellow*<sup>26</sup> ». Quand Komori n'était pas là, il le remplaçait. Vous vous souvenez, le directeur du centre de gestion était au centre hors site. Je veux dire, le directeur du centre de gestion de crise du Siège était Mutô<sup>27</sup>. Celui qui le remplaçait au siège, lorsqu'il s'absentait, était le directeur adjoint Komori. Quand Komori, lui aussi, s'absentait pour un point presse ou autre chose, c'était Takahashi qui le remplaçait. Celui dont on a parlé tout à l'heure, XXXXX, a toujours été affecté à la liaison avec les ministères. Il échangeait des informations avec les ministères. Celui avec qui je parle du coup de fil de Takekuro, qui était au bureau du Premier ministre, c'est Takahashi.

**Q :** Et concrètement, M. Takahashi et M. Takekuro se sont parlés.

**R :** Oui, je suppose que d'une manière ou d'une autre ils ont été en contact.

**Q :** L'ordre consistait à continuer le refroidissement du réacteur 3 avec 10 t d'eau.

**R :** Oui, 10 t à l'heure.

**Q :** 10 t par heure dans le réacteur 3 et le reste, prioritairement, dans le réacteur 1.

**R :** En fait, à ce moment-là, on n'injectait que dans le réacteur 3. Et donc, on me donnait l'ordre d'injecter aussi dans le réacteur 1. Et l'eau dont on disposait à ce moment-là devait être répartie de la manière suivante : tout d'abord, 10 t pour le réacteur 3, le reste, ensuite, pour le réacteur 1. L'ordre était de refroidir le réacteur 1 en parallèle.

**Q :** Est-ce qu'il vous est arrivé de recevoir des directives assez précises, comme celle-ci, de la part du bureau du Premier ministre, concernant le débit de l'injection ou la priorité à donner aux réacteurs sur le terrain ?

**R :** Oui, il y en a eu quelques-unes. Je pense qu'il devait y avoir des analystes ou d'autres personnes au bureau du Premier ministre, qui devaient faire des calculs. Il faudrait demander confirmation à quelqu'un qui y était. Je ne sais pas si c'étaient des hommes de la NISA ou de la NSC. Je ne leur ai jamais posé la question, mais je suppose que c'étaient des gens comme ça. Ils ont dû faire des calculs pour savoir quel serait le danger si on arrêtait l'injection dans le réacteur 1 pendant « x heures ». Et ces résultats ont dû atterrir quelque part au bureau du Premier ministre, et, je ne sais trop par quel chemin, arriver à Takekuro qui nous les a fait suivre. Tout ça est assez opaque pour nous.

**Q :** Ils vous demandaient donc de refroidir le réacteur 1 en priorité avec le reste d'eau. Et, de fait, vous étiez déjà en train de vous orienter dans cette direction, n'est-ce pas ?

**R :** Oui.

**Q :** La scène se situe bien avant l'explosion. La situation, à ce moment-là, était la suivante. Des camions de pompiers étaient arrivés. Vous les aviez reliés les uns aux autres pour monter l'eau à partir du quai et remplir le *Reversing Valve Pit*<sup>28</sup> du réacteur 3. Vous aviez construit des lignes qui permettaient, à partir de ce bassin, d'injecter de l'eau dans les réacteurs 1, 2 et 3, en utilisant, un, deux ou trois camions. Au moment de l'explosion de la tranche 3, il n'y avait que la ligne d'injection du réacteur 1 qui était en fonctionnement, les autres étaient encore en attente. C'est bien ça ?

**R :** Oui.

**Q :** C'est vers 9h20, une fois que vous aviez renvoyé les hommes travailler sur le terrain, que le réseau d'approvisionnement en eau à partir du quai est achevé, bien avant l'explosion de la tranche 3. Un amateur comme moi pourrait penser qu'à partir de ce moment, vous disposiez d'autant d'eau de mer que vous vouliez et que, même si une injection aurait été un peu prématurée pour le réacteur 2, vous auriez très bien pu injecter à la fois dans le réacteur 1 et le réacteur 3. Ou bien, le volume d'eau était-il encore insuffisant ?

**R :** Rappelez-moi quel avait été le moment du retrait provisoire.

**Q :** Probablement, vers 6h40, le 14 mars. C'est à ce moment-là que vous aviez ordonné le retrait.

**R :** C'est ça. Je donne l'ordre de retrait. Ensuite quand est-ce que les hommes sont retournés sur le terrain ?

**Q :** La situation est un peu floue. Quand je regarde les documents, on n'a pas noté le moment précis où vous retirez cet ordre. Tout à coup, il est question d'hommes qui retournent sur le terrain.

**R :** Oui, il me semble avoir dit que j'allais renvoyer les hommes travailler. Je pense que j'avais envoyé des hommes en petit nombre, juste pour faire avancer le ravitaillement en eau. C'est d'ailleurs comme ça que le réseau jusqu'au bassin a pu être terminé. Mais là, j'ai un gros trou de mémoire. C'était, bien sûr, avant l'explosion...

**Q :** Concernant les différents réacteurs, qu'en pensiez-vous à ce moment-là ? Vous pensiez qu'il n'y avait pas encore urgence pour le réacteur 2 ?

**R :** Non, pas encore pour le 2.

**Q :** Vous étiez tout à fait conscient qu'il fallait aussi injecter de l'eau dans le réacteur 1.

**R :** Oui, bien sûr, j'en suis conscient. Mais à ce moment-là le bassin est en train de se vider. On n'a plus assez d'eau. La priorité a été d'aller chercher l'eau. On commence par envoyer l'eau dans le réacteur 3, car il y a déjà un certain temps que l'injection a été arrêtée pour lui. Il fallait continuer à envoyer l'eau dans le réacteur 3. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, pour moi, le réacteur 1 avait encore de la marge, parce qu'on lui avait déjà injecté un volume important d'eau.

**Q :** Si vous avez jugé de la sorte, ça veut aussi dire que plus le temps passait, deux heures, trois heures, peut-être six heures, plus il devenait impératif de reprendre aussi l'injection du réacteur 1.

**R :** Bien sûr, c'est ce que je pensais.

**Q :** En fait, qu'il y ait eu ordre du bureau du Premier ministre ou pas, de toute manière, si le réacteur 2 se maintenait dans sa situation actuelle, vous aviez déjà tout naturellement dans l'esprit de commencer par le réacteur 3, puis, à un certain moment, de reprendre l'injection du réacteur 1, n'est-ce pas ?

**R :** Oui, c'est ça.

**Q :** L'extrait suivant se situe après l'explosion, vers la fin de l'après-midi.

**R :** C'est l'extrait 42 ?

**Q :** Oui, le 42. Cette fois, c'est encore le 14 mars, après l'explosion. Le RCIC du réacteur 2 s'est arrêté. La température et la pression sont très élevées dans la chambre de dépressurisation du réacteur 2. Vous prenez la décision d'établir une ligne d'éventage pour une manœuvre de dépressurisation. Mais avant, vous dites, je vous cite : « *Écoutez-moi tous à la centrale, c'est Yoshida qui vous parle. Avant d'aller plus avant, je voudrais qu'on fasse un point de la situation. Actuellement, le groupe « instruments » finit de constituer une ligne d'éventage pour permettre une dépressurisation et une injection du réacteur 2. Les dernières*

prévisions donnent 17h30, comme heure où on atteindra le TAF. L'objectif, maintenant, est de dépressuriser à 17h00 en manœuvrant la vanne SR et de passer à l'opération d'injection ». Au moment où vous parlez, il est question de finaliser la ligne d'éventage pour permettre de dépressuriser et d'injecter l'eau. Puisque le TAF devrait être atteint à 17h30, il s'agit de manœuvrer la vanne SR, trente minutes avant, c'est-à-dire à 17h00, et de commencer à injecter l'eau. L'idée est d'injecter le plus d'eau possible pour noyer le combustible avant que le niveau d'eau n'arrive à zéro. La séquence que nous allons voir se situe juste après ces explications.

(Vidéo)

« M. Akio Takahashi, du siège, aimerait parler au directeur Yoshida [...] »

« M. Yoshida est actuellement au téléphone. »

« Le bureau du Premier ministre [...] voudrait qu'on active le réacteur 2. Il ordonne de commencer l'injection. Je suis sûr que vous avez dû recevoir aussi des instructions dans ce sens. Je voulais juste vous prévenir. Je me demande si Yoshida n'est pas en train de parler de ça avec M. Takekuro. »

« Compris. »

« M. Takahashi, le directeur est encore au téléphone. »

« Excusez-moi d'interrompre. Je viens d'en référer au siège. On m'a dit tout à l'heure de réceptionner le camion de pompiers à Fukushima Daini et de le convoier jusqu'à Fukushima Daiichi. J'ai bien quatre pompiers qui sont arrivés, mais je n'ai pas de camion de pompiers. Je peux y aller comme ça ? »

« Oui, allez-y comme ça. »

« Il suffit que j'emmène les pompiers, c'est ça ? »

« Tout à fait. Si vous voulez bien emmener les pompiers qui sont arrivés avec la Toyota Estima... »

« D'accord. Nous y allons, alors. »

« Merci beaucoup. »

« Directeur Masuda<sup>29</sup> ? »

« Oui, c'est moi, Masuda. »

« Écoutez, tout le monde. Au siège aussi, écoutez, s'il vous plaît. Je viens de recevoir à l'instant un coup de fil du directeur de la NSC, le professeur Madarame. Il se demande s'il ne faudrait pas injecter d'abord, sans attendre l'éventage de l'enceinte de confinement. Le directeur de la NSC suggère que, puisque si on dépressurise, l'eau va entrer, on envoie l'eau sans perdre une minute. Le groupe « sûreté », que pensez-vous de cette suggestion, en tenant compte de la situation ? »

« La température de l'eau de la chambre de dépressurisation est à plus de 130 °C. Même si la vapeur arrivait dans la chambre, elle risque de ne pas condenser. À ce moment-là, on ne pourra pas espérer une baisse de la pression. Même si l'eau [...], j'ai vraiment peur qu'on ne puisse pas dépressuriser. »

« Vous avez entendu ? La température de l'eau dans la chambre de dépressurisation est à plus de 100 °C. »

« Cette histoire, le professeur Madarame [...]. »

« Excusez-moi. Je suis XXXXX du siège. Directeur Yoshida. »

« Le bureau du Premier ministre dit qu'il y a des risques que l'eau n'entre pas [...]. »

« Directeur Yoshida. M. XXXXX. »

« Oui. »

« Je suis XXXXX du siège. Je sais que l'eau est à 138 °C. Mais la vapeur est à plus de 200 °C. Si elle arrive dans une ambiance à 138 °C, elle va tomber. Si elle condense, elle va tomber et cela aura pour conséquence d'élever légèrement la pression à l'intérieur de la cuve. Mais si elle condense, cela signifie qu'il n'y aura pas de perte (d'eau). »

« Alors, vous êtes d'accord ? »

« Avec ce que vient de raconter XXXXX ? »

« Je veux dire qu'on peut (injecter) avant de procéder à l'éventage, qu'il faut penser d'abord à refroidir. »

« Mais non, ça ne concerne pas le refroidissement. Je veux dire qu'il n'y a pas de problème à éventer. »

« Mais non, ce n'est pas ça. Il s'agit de refroidir. »

« Ce que dit le professeur Madarame, c'est qu'il faut dépressuriser et envoyer de l'eau sans attendre que la ligne d'éventage soit prête. »

« Si on fait ça, le niveau d'eau de la chambre de dépressurisation va continuer à monter, bien que le niveau exact actuel ne soit pas précisément connu, et cette eau risque d'envahir la ligne d'éventage de la chambre humide. Même maintenant, le risque qu'elle soit déjà noyée n'est pas à exclure. Si on ne procède pas au plus vite à l'éventage, il y a des craintes qu'on n'ait plus l'occasion d'utiliser cette ligne de la chambre humide. »

« Si je comprends bien, le terrain est d'accord avec ce que propose le professeur Madarame ? »

« Non, non. Ce n'est pas du tout ça. »

« Nous voulons essayer l'éventage par la chambre de dépressurisation. »

« C'est ce que nous essayons de faire en ce moment même. »

« Ce que je voudrais dire, c'est que, plutôt que de continuer à injecter dans le réacteur, il faudrait le faire après avoir baissé la pression en procédant à un éventage. »

« Je ne sais pas trop ce qui se passe sur le terrain, mais qu'est-ce qui diffère entre le professeur Madarame et toi, Yoshida ? Il me semblait bien que nous étions dans l'éventage, non ? »

« Bien sûr. »

« Nous, on voudrait d'abord refroidir la vapeur pour faire baisser la pression avant d'injecter. Mais le professeur Madarame pense qu'il n'est pas nécessaire d'utiliser la ligne d'éventage pour faire baisser la pression dans la chambre de dépressurisation. Il voudrait qu'on injecte d'abord. »

« Il n'a peut-être pas totalement tort, mais, nous, nous pensons qu'il vaut mieux commencer par l'éventage de la chambre de dépressurisation. Parce que, finalement, si on réfléchit à ce qui se passera quand le cœur sera dégradé, il risque de ne plus y avoir que la solution de l'éventage de la chambre sèche. »

« C'est gentil de « penser ». Mais on n'a plus le temps. »

« Heu, excusez-moi. »

« J'ai ordre du directeur de la NSC, du directeur de la NISA et du bureau du Premier ministre de procéder très bientôt à l'opération. Ce que je voudrais savoir, c'est si vous êtes d'accord pour ça. »

« Si je vous dis qu'actuellement il reste, allez, 100 mm [...] plus 1 000 mm, 1 100 mm, je peux penser que je vous ai convaincus ? »

« Oui. »

« Donc, vous êtes d'accord avec notre manière de procéder ? »

« Oui, c'est ça. »

« À propos, Yoshida, d'après ce qu'on avait dit tout à l'heure, la vanne d'éventage devrait être ouverte maintenant, non ? »

« Oui. C'est pour ça que j'ai fait vérifier ça. On avait parlé de 17h00. Mais si on pouvait ouvrir la vanne avant [...]. Dites, où en êtes-vous avec ça ? »

« On est en train de faire les raccordements. »

« Quoi ? »

« Ce n'est pas encore fini. Vous pouvez attendre un peu ? »

« Arrête de parler d'« attendre un peu ». Sois plus précis. »

« Nous allons procéder au plus vite, avec en tête l'idée qu'on puisse démarrer l'opération sans attendre 17h00. Est-ce que cela vous convient ? »

« Oui. Faites ça. »

« Compris. »

« Une demande de la part du groupe « sûreté » de Fukushima Daiichi. Il y a des membres de Kashiwazaki qui sont venus nous aider à Daiichi. Ils sont actuellement devant la salle des visiteurs de Fukushima Daini. On leur refuse l'entrée du fait qu'ils viennent de Daiichi. »

**R : Cette histoire n'a rien à voir.**

**Q :** *(Au technicien)* Vous pouvez arrêter là ? Un petit peu plus loin, on voit le Directeur général Shimizu, au siège. Vous pourriez reprendre par là ?

*(Vidéo)*

« [...] S'agissant des 17h00, si la ligne d'éventage est prête, êtes-vous d'accord pour que nous procédions à l'éventage sans attendre 17h00 ? »

« Oui, allez-y. »

« D'accord. »

« Je voudrais une autorisation. »

« C'est bon. »

« Excusez-moi. Je vous explique l'état actuel de la ligne d'éventage [...] »

« Nous venons d'envoyer l'électricité, mais il n'y a pas eu de mouvement. Du point de vue de l'air, le compresseur fonctionne, mais il y a possibilité que la pression ne soit pas uniforme. Nous allons vérifier ça. »

« Et ça, à quelle vitesse ? »

« On ne voit pas la pression. On est donc obligé d'attendre que ça bouge. »

« Directeur Yoshida, c'est Shimizu. Je voudrais que vous procédiez en suivant la méthode du professeur Madarame. »

« Oui. D'accord. »

« Suivez sa consigne. »

« XXXXX, XXXXX, tu as entendu ce qu'on vient de dire ? La préparation de la ligne d'éventage prend du temps. Mais continue à y travailler, de ton côté. [...] C'est absolument vital. Toi, tu continues de ton côté. Seulement, si on attend l'achèvement de cette ligne, il y a des risques que le combustible se retrouve dans une situation de plus en plus dangereuse, alors nous allons procéder à l'opération qui nous est demandée. »

« D'accord. Procédez comme ça. »

« Il y a eu ordre du Directeur général, mais, directeur Mutô, est-ce que ça va aller du point de vue technique ? »

« Oui, ça va aller. »

« Écoutez. Je résume encore une fois. »

**R : Ça, ce n'est pas moi. Ce n'est pas la centrale Daiichi. C'est Takahashi. Il n'y a personne de Daiichi. Ça, c'est Takahashi. C'est le siège.**

Vous voyez qu'il demande plusieurs fois à Mutô si ça va aller, une fois qu'on a reçu l'ordre du Directeur général. Ça, c'est parce qu'il n'a pas confiance. Il n'a pas confiance dans le DG, parce que ce n'est pas un technicien. Alors, quand il demande à Mutô si ça va aller, c'est qu'il a besoin d'être conforté techniquement. En fait, on n'a pas eu de réponse de Mutô, parce qu'il n'était pas au centre hors site, il me semble. Je ne sais plus s'il n'était pas là, s'il était parti quelque part.

**Q** : Il était bien quelque part dans le département de Fukushima, non ?

**R** : Bien sûr. Je ne pense pas qu'il ait été en déplacement. Il était sans doute dans le centre hors site, mais là où il n'y avait pas la téléconférence.

(Vidéo)

« Vous êtes sûr qu'on va procéder selon la méthode du professeur Madarame ? »

« OK. Écoutez-moi tous. Vous allez continuer à travailler à la préparation de la ligne d'éventage en parallèle. En plus de ça, vous sentez-vous capables de préparer le terrain pour une opération de dépressurisation que nous commencerions à partir de 16h30 ? Vous en sentez-vous capables ? Si ça ne va pas, dites-le-moi simplement. Nous allons entamer les préparatifs en gardant en tête que le début de la manœuvre est pour 16h30. Décidez [...]. »

« [...] Je demanderai l'accord final à M. Mutô, mais je voudrais simplement vérifier l'ordre suivant lequel nous allons procéder. C'est écrit sur le tableau à l'extrême droite. Tout d'abord, vérifier que l'eau de mer monte bien jusqu'au bassin *Reversing Valve Pit*. Je pense que cette partie fonctionne déjà. Ensuite, une fois que la ligne allant du bassin au cœur du réacteur 2 sera achevée, commencer la manœuvre d'ouverture de la vanne SR du 4. »

« Le professeur Madarame dit qu'on n'a plus le temps pour tout ça. [...] Il faut envoyer. »

« [...] On envoie alors. »

« Je vais [...] et procéder à l'opération de dépressurisation. »

« Quelle heure, la dépressurisation ? »

« Pardon, Yoshida. Il n'y a pas de danger pour les hommes qui travaillent à la ligne d'éventage ? À l'endroit où ils travaillent ? »

« Non, il n'y a pas de danger pour ceux qui travaillent à la ligne d'éventage. »

« Non ? Tant mieux. »

« [...] vers le bassin. »

« On n'a pas le temps. Ne viens pas perturber. »

« Celui qui guide l'opération, donnez les ordres en criant fort. 16h28, exécution de l'ordre de dépressurisation. »

« Manœuvre de dépressurisation, première tentative, 16h28. Il faut peut-être informer les autorités ? Vous pouvez vous en charger ? »

« S'il vous plaît, veuillez entamer les procédures pour informer les autorités. »

« C'est déjà fait. »

**Q** : Dans cette séquence, il y a les recommandations du professeur Madarame, avec quelques échanges téléphoniques, il me semble. Tout d'abord, lorsque vous êtes au téléphone, à l'extrait 42, la personne qui parle à la téléconférence, c'est M. Akio Takahashi, du siège. Quel est son statut ? Il est « *fellow* » ?

**R** : Oui.

**Q :** Quand le  *fellow* Takahashi demande à vous parler, on lui répond que vous êtes au téléphone. Vous étiez déjà en train de parler avec M. Madarame ?

**R :** Oui.

**Q :** Quand il vous téléphonait, M. Madarame vous téléphonait directement ?

**R :** Ah, là, j'ai été surpris. Tout à coup, il était au téléphone. En plus, il ne s'est même pas présenté, le vieux. Il vociférait dans le combiné, une vraie tornade. J'ai compris, à la voix, que c'était lui.

**Q :** Vous parlez de M. Madarame, là ?

**R :** Oui, de Madarame.

**Q :** Ah, bon ? Il est comme ça ?

**R :** Il était complètement paniqué. Il déversait toute son histoire sans même reprendre son souffle. Je me suis d'abord demandé qui était ce mec. Et puis, au bout d'un moment, je me suis rendu compte que ça avait l'air d'être le professeur Madarame. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Alors, il m'a dit d'envoyer l'eau le plus vite possible, qu'on n'avait plus le temps. Il ne faisait que répéter ça. Je lui ai expliqué qu'on était en train de préparer l'éventage, mais il m'a dit qu'on n'avait plus le temps pour un éventage et qu'il fallait envoyer l'eau tout de suite. À partir de là, il y a eu des échanges entre le professeur Madarame et le directeur de la NISA, qui devait probablement être à côté de lui.

**Q :** Est-ce que d'autres personnes, comme le directeur de la NISA, ont voulu vous parler ?

**R :** Avant que le professeur Madarame ne monopolise la parole, parce que c'est surtout avec lui que j'ai parlé, il me semble qu'il y avait eu quelqu'un d'autre au bout du fil, au tout début. Je ne me rappelle plus si c'était le directeur de la NISA ou quelqu'un d'autre. En tout cas, j'étais en train de parler avec cette personne quand le professeur Madarame lui a arraché le combiné des mains pour me donner l'ordre de faire ci et ça, sans même se présenter et que je me suis demandé qui pouvait être cet excité. C'est au son de sa voix que je me suis dit que ça ne pouvait être que le directeur de la NSC qui avait perdu les pédales.

**Q :** Ce qui veut dire que toutes les personnes qui étaient de l'autre côté du téléphone pensaient que la situation du réacteur 2 était extrêmement dangereuse.

**R :** C'est ce que je pense.

**Q :** Pour eux, si vous n'envoyiez pas l'eau tout de suite, il y avait danger.

**R :** Comprenez-moi. Depuis le début, on avait donné la priorité aux réacteurs 1 et 3. Comme on manquait d'eau dans le bassin, on avait dit qu'on l'utilisait d'abord pour les réacteurs 3 et 1. Mais, déjà, à ce moment-là, le bureau du Premier ministre voulait qu'on envoie l'eau dans le réacteur 2. J'imagine qu'ils devaient être plusieurs à la résidence du Premier ministre. Ils avaient vu les données et avaient dû se dire que ça devenait dangereux. Ils n'arrêtaient pas d'insister<sup>30</sup>. J'avais envie de leur dire de nous foutre la paix. Bien sûr que, nous aussi, naturellement, on voulait injecter au plus tôt. Mais les conditions n'étaient pas réunies. C'était évident. Il y avait l'histoire de l'éventage. Même pour la condensation, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, on n'était pas véritablement sûr que la vapeur allait se condenser dans une chambre de dépressurisation à plus de 100 °C. Est-ce que la pression de la cuve allait descendre ? Est-ce que la baisse de la pression de l'enceinte de confinement n'allait pas naturellement entraîner une hausse de la pression dans la cuve ? Tout ça, on ne

pouvait pas le savoir à l'avance, on avançait sans trop savoir quelles allaient être les conséquences, parce que c'était une première. Personne n'était passé par là avant nous.

**Q :** Si je me rappelle la séquence, M. Madarame est très pressé. Il voudrait presque que vous commenciez l'injection tout de suite. Ce dont parle M. XXXXX, c'est ce que vous faisiez effectivement sur le terrain.

**R :** Oui. Nous, on voulait éventer au plus vite. Alors quand on entendait le directeur Madarame, on avait envie de lui dire, « *mais qu'est-ce que tu racontes ?* », « *on ne parle pas de la même chose* », « *ce que je veux savoir, c'est si l'éventage va marcher ou pas* », enfin, là, c'était la confusion totale. Il était complètement hors de lui.

**Q :** En fin de compte, bien que le professeur Madarame ait été très insistant, le siège et le terrain pensaient toujours, au départ, que l'établissement de la ligne d'éventage était prioritaire et, dans un premier temps, vous bougiez même dans ce sens.

**R :** Oui, nous avons essayé de continuer dans ce sens-là. Mais on avait des soucis avec l'éventage. C'est là où on retrouve XXXXX. Quand je lui ai demandé où il en était, il m'a dit qu'il rencontrait des difficultés. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. C'est là qu'on commence à se dire que le scénario qu'on avait prévu ne se déroule pas comme on aurait voulu. On commence, nous aussi, à se demander s'il n'y a plus que la dépressurisation en dernier recours, quand le directeur général Shimizu, je ne sais pas jusqu'à quel point il avait compris la portée technique de la manœuvre, nous commande de l'exécuter.

**Q :** Est-ce que le directeur général est intervenu plusieurs fois pour vous ordonner de faire ci ou ça sur le terrain ?

**R :** Non. C'était la première fois qu'il intervenait.

**Q :** Et il vous a dit d'agir en suivant la méthode du professeur Madarame. Vous vous y attellez avec l'objectif de commencer la manœuvre de dépressurisation vers 16h30. Dans les faits, il vous a fallu bien plus de temps pour cette manœuvre.

**R :** Oui, la vanne ne s'ouvrait pas.

**Q :** Par exemple pour le réacteur 3, vous aviez réussi à dépressuriser entre 9h08 et 9h20. Mais ce coup-ci, avec le réacteur 2, quand on regarde la chronologie, vers 18h00, vous êtes encore à 5,4 MPa, puis il y a une chute assez brusque jusqu'à 0,63 MPa à 19h03. Ce qui signifie qu'entre 16h30 et 19h00, pendant environ deux heures et demie, vous avez dû vous esmermer à effectuer cette manœuvre de dépressurisation. Pendant ce temps, vous n'avez pas eu de coup de fil de l'extérieur ? Des réclamations du genre, « *qu'est-ce que vous fouttez ?* » ?

**R :** Non, on n'a pas eu ça. Enfin. Un tout petit peu. Vous n'avez pas vu ça sur la vidéo ?

**Q :** Oh, je suppose que ça a dû être enregistré aussi.

**R :** Je n'en ai pas le souvenir, parce que, moi-même, j'étais dans un état d'énerverment incroyable. Vite, il fallait dépressuriser. Là-dessus, la vanne S3 qui ne s'ouvre pas ! Je vous dis, moi aussi, j'étais en proie à la panique.

**Q :** Quand je regarde les archives, on voit pas mal d'annotations concernant cette vanne SR. Vous avez eu quelques petits soucis au début. Par exemple, vous aviez manqué de puissance...

**R :** Ah, oui. La batterie.

**Q :** Oui. Il y a des soucis de ce type tout du long.

**R :** On avait besoin d'une nouvelle batterie, mais il fallait savoir où trouver une batterie de réserve, etc. D'après mes souvenirs, tout le monde était là à harceler le terrain, à les presser sans arrêt. C'était surtout le chef de quart qui était leur cible. Oui, parce que, là-dessus, ils ont commencé à discuter pour savoir si c'était l'équipe de quart ou le groupe « réhabilitation » qui devait opérer la manœuvre. Je me rappelle les avoir houspillés en disant que ce n'était pas le moment pour des discussions inutiles, que ce qui devait être fait, devait être fait. Ce n'était vraiment pas le moment pour des discussions de répartition des rôles.

**Q :** Finalement, l'équipe de quart et le groupe « réhabilitation » ne travaillaient pas de concert ?

**R :** Si. C'était nécessaire, parce qu'un pilote est capable de faire les manœuvres quand toute l'installation est dans un état normal de fonctionnement, mais s'il faut brancher une batterie, c'est plutôt le travail du groupe « réhabilitation ». Il faut qu'il y ait un spécialiste des instruments qui suive le travail. Ce qui veut dire qu'ils doivent impérativement travailler ensemble. J'étais littéralement hors de moi quand j'ai compris qu'ils étaient en train de discuter sur une question aussi futile que de savoir qui devait faire la manœuvre.

**Q :** Juste après cet extrait, quand vous vous êtes rendu compte que vous aviez de réelles difficultés à ouvrir la vanne SR, vers la fin de la journée, bien que je ne sache pas si le siège se sentait aussi concerné, avez-vous eu des discussions pour savoir s'il ne faudrait pas organiser un retrait ? Je sais que, dans les faits, il y a eu une évacuation vers Fukushima Daini<sup>31</sup>. Avez-vous commencé à y réfléchir ?

**R :** Oui. C'était une préoccupation importante. Mais je ne voulais pas que cela fasse trop de bruit. Ce n'est pas que le siège m'en ait parlé, mais j'y pensais. Le problème, c'est qu'il y avait des gens des entreprises partenaires, même dans les couloirs du bâtiment antisismique. Si j'en parlais à la table de la cellule de crise, ils risquaient d'entendre. Or, nous savions que le combustible était complètement découvert, que nous n'arrivions pas à dépressuriser, que l'eau n'entrait pas. C'est vraiment un moment que je n'ai pas envie de me remémorer. Il y a eu plusieurs occasions, durant ces journées, où j'ai cru que j'allais mourir, mais cette fois-là j'ai vraiment cru que j'y passerais.

Je pensais que, sans injection d'eau, le combustible du réacteur 2 allait fondre, que la pression de l'enceinte de confinement allait la faire exploser et que tout le combustible allait fuir. Si ce scénario se produisait, cela signifiait que toute la radioactivité allait être dispersée à l'extérieur. C'était le pire accident imaginable. Ce n'était pas encore Tchernobyl<sup>32</sup>, ni le syndrome chinois<sup>33</sup>, mais on n'en était pas loin. Cela nous aurait obligé à arrêter aussi l'injection d'eau dans les réacteurs 1 et 3. Tôt ou tard, on allait vers la catastrophe.

Si on supposait que cela allait arriver, il fallait quitter les lieux. Il y aurait eu beaucoup de victimes. Bien sûr, cela allait disperser des éléments radioactifs sur une plus grande surface et en plus forte concentration. Mais ce qui me préoccupait le plus, c'était la survie de tous ceux qui étaient là, tous ceux qui étaient dans le bâtiment antisismique et à proximité. Si j'avais parlé de mes préoccupations ouvertement, à la table de la cellule de crise, j'aurais semé la panique parmi eux. J'en ai parlé à Mutô, au téléphone, je crois. Je me rappelle lui avoir expliqué que la situation était extrêmement dangereuse, que je me demandais si, hormis le personnel

minimum nécessaire à la conduite et à la réhabilitation, il ne convenait pas de penser sérieusement à mettre toutes ces personnes à l'abri.

J'ai également référé de la situation à M. Hosono. Je ne lui ai pas parlé tout de suite de retrait, mais je lui ai expliqué que l'état du réacteur 2 était extrêmement préoccupant, que, si on ne réussissait pas à injecter d'eau, nous allions vers la catastrophe. Je crois que je lui ai dit, à ce moment-là seulement, que dans ce cas il faudrait évacuer le personnel, hormis le minimum nécessaire sur le terrain. Je le lui ai dit au téléphone. Je me rappelle m'être isolé pour passer ce coup de fil. Il y avait des oreilles partout et je ne voulais surtout pas semer la panique. C'est vraiment l'épisode dont j'ai le moins envie de me souvenir, franchement.

**Q :** MM. Mutô et Hosono n'étaient pas ensemble au même endroit, n'est-ce pas ?

**R :** Non, ils étaient dans des endroits tout à fait différents. Je pense que j'ai téléphoné au siège. Je crois bien que c'était Mutô. Vous savez, il n'y avait guère qu'à Mutô que je pouvais parler de ce genre de choses, dans ces moments-là.

**Q :** Et quelles ont été leurs réactions, quand vous avez téléphoné, que ce soit M. Mutô, M. Hosono ou quelqu'un du siège ?

**R :** Pas vraiment de réaction notoire. Je faisais le point de la situation. Ils ne me disaient ni « OK », ni rien. Je leur disais, « *il y a ce risque* », ils répondaient « *d'accord* ». C'étaient des échanges tout simples. Ce que j'ai fait ensuite, c'est que je suis allé voir le personnel des entreprises partenaires qui était dans le couloir. Ils étaient tous là, le regard un peu dans le vague. Je crois qu'ils ne comprenaient pas très bien ce qui leur arrivait. J'ai pensé très fort que je ne pouvais pas entraîner ces gens-là dans ce qui pouvait suivre. Je leur ai dit : « *nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, mais la situation devient très dangereuse. S'il vous plaît, rentrez chez vous* ». Je ne leur ai pas dit que c'était un retrait, une évacuation. Je leur ai juste dit de rentrer chez eux. [...] Après ça, je suis revenu dans la salle. Je ne pouvais plus articuler un mot. Il ne restait plus qu'à attendre. Soit l'eau entrait, soit elle n'entrait pas. C'était comme un pari. Une fois que j'avais parlé aux gens dans le couloir, je n'ai presque plus rien dit. J'ai dormi. Enfin, disons que j'étais dans un état second.

**Q :** Tout ça parce que la vanne SR avait du mal à s'ouvrir ?

**R :** Non. Elle était ouverte. Elle était ouverte, mais la pression n'arrivait pas à descendre. Encore, quand il y a une vanne à ouvrir, ça va, parce qu'on est dans l'action, on fait quelque chose, on peut se demander que faire pour faire avancer les choses. Mais quand la vanne est ouverte et que, malgré ça, la pression ne tombe pas, on se dit, ce qui devait arriver est arrivé. On se demande si, finalement, la pression ne descend pas parce qu'elle est plus élevée dans la chambre de dépressurisation. On se dit que, la pression ne baissant pas, le niveau d'eau doit être de plus en plus bas dans la zone du combustible.

Il y avait aussi autre chose. Comme on avait manqué de temps, on s'est aperçu que le réservoir du camion de pompiers dont on devait utiliser la pompe pour l'injection n'avait pas été approvisionné. Au moment où la pression de la cuve avait baissé et où on aurait pu injecter l'eau, on était en panne sèche et on n'a pas pu exécuter l'opération. Là aussi, ça a été un coup très dur. Bien sûr, j'ai donné tout de suite l'ordre de ravitailler le camion. Mais j'avais l'impression que les choses étaient contre nous. J'ai bien cru que c'était la fin, que mon heure était venue.

**Q :** Si on étudie les paramètres, on voit que le 14 mars, vers la fin de l'après-midi, la pression tombe dans les environs de 0,8 ou 0,7, comme si l'opération de dépressurisation avait réussi. Ça descend même jusqu'à 0,5. Mais un peu plus tard, vers 21h00, à 20h54, par exemple, elle remonte au-delà de 1, puis elle redescend à 0,4, pour remonter encore à 1, 2 ou 3. Bref, la pression est totalement instable. Mais, du coup, avec cette remontée, l'injection devient de nouveau impossible. Dans un cas comme ça, vous devez recommencer l'opération de dépressurisation avec la vanne SR ?

**R :** Là, on s'est demandé pourquoi la pression remontait. J'ai fait vérifier que la vanne était bien ouverte. Je pense que c'est ce que j'ai fait faire. Vous savez, c'est une période que j'ai tellement envie d'effacer de ma mémoire. C'est traumatisant de se remémorer ces moments.

**Q :** Ce que vous me racontez là se situe dans la nuit du 14 mars, n'est-ce pas ?

**R :** À partir de 19h00, environ, dans les faits.

**Q :** Si on regarde les paramètres, à 20h54, la pression remonte à 1,170, puis 1,3, puis encore 1,4. À 21h20, elle redescend pour un temps à 0,8, 0,6, 0,5. Ça reste stable pendant un petit moment, mais à 22h50, elle est à 1,8, puis à 2,07 à 23h00 et ensuite à 2,65, puis 3,15. Ensuite, elle semble redescendre à partir de 23h30. Provisoirement, elle descend. Mais si on regarde un peu plus tard, elle est encore repartie pour dépasser 1 et atteindre 2. Ça, c'est ce qui se passe entre minuit et 1h00. Tout ça se répète indéfiniment.

**R :** Juste avant ça, il y a eu un moment où la pression était descendue. Ce qui était bien. Ce qui aurait été encore mieux, c'est si, à ce moment-là, vers 21h00, je suppose, on avait pu injecter de l'eau dans le réacteur. Mais là, on n'avait plus d'essence, la pompe ne marchait pas et on n'a pas pu injecter. C'est là que j'ai méchamment accusé le coup. « *Quoi ? L'eau n'est pas entrée ?* » « *Ça n'entre pas, on n'a plus d'essence.* » Là, j'ai pétié les plombs. J'ai injurié XXXXX et je lui ai envoyé un coup de poing dans la figure<sup>34</sup>.

**Q :** La pression était donc enfin descendue à moins de 1, vers 21h00, 21h20, mais vous vous êtes retrouvés malencontreusement en panne sèche à ce moment-là. Comme vous n'injectez pas d'eau, la pression recommence à monter. C'est bien ça ?

**R :** C'est ça. Là encore, je ne me souviens pas exactement du moment où on a fini de ravitailler la pompe et où l'eau est entrée. Mais, étant donné que la pression a baissé à certains moments, j'aurais tendance à penser que l'eau était bien entrée. Seulement, quand l'eau pénètre et entre en contact avec le combustible, qui est très chaud, cela provoque un phénomène de flash et la pression remonte brutalement. Du coup, l'eau ne peut plus entrer. Je crois que c'est ce phénomène que nous avons connu. Bien sûr, on n'aura confirmation que quand on aura analysé tout ça. De toute façon, je pensais, personnellement, que les dégradations étaient importantes et que nous étions proches de la fusion.

**Q :** Ça, c'était dans la nuit du 14 au 15 mars, n'est-ce pas ?

**R :** Oui.

**Q :** Est-ce que les entreprises partenaires étaient réellement parties ?

**R :** Tout d'abord, les gens qui stationnaient dans le couloir sont presque tous partis.

**Q :** Si je me remets en situation, il y avait aussi des employés de TEPCO à la cellule de crise. Et ces gens-là ?

**R :** Plutôt que la cellule de crise, vous voulez dire les gens qui étaient sur le site, dans le bâtiment antisismique. En fait, j'ai commencé par appeler très discrètement XXXXX qui s'occupait de l'administration. Je lui ai donné l'ordre de vérifier le

nombre des employés présents. Le personnel des entreprises partenaires avait des moyens de locomotion, alors [...]. Je lui ai demandé de vérifier le nombre de nos employés à nous. Surtout le nombre de personnes qui n'avaient spécialement rien à voir avec la conduite ou la réhabilitation des installations. Ceux qui étaient affectés à la cellule de crise n'étaient évidemment pas concernés. Je voulais aussi qu'il vérifie le nombre de cars dont on disposait. Il me semblait bien qu'il y en avait deux ou trois. Il fallait voir si on avait des chauffeurs, s'il y avait de l'essence dans les véhicules. Je lui ai ordonné de les mettre en attente devant le bâtiment, prêts à démarrer s'il arrivait quoi que ce soit. Tout ça n'apparaît pas dans les documents, mais j'en avais donné l'ordre.

**Q :** Vous avez donné ces ordres à quel moment ? Le 15 mars vers 6h00, vous avez eu d'autres soucis, non seulement avec le réacteur 2, mais avec le réacteur 4. Était-ce bien avant, que vous aviez donné ces ordres ?

**R :** Oh, bien, bien avant. Honnêtement, il y a eu un moment où j'ai cru que le réacteur 2 était foutu.

**Q :** Le réacteur 2, plutôt que le réacteur 3 ?

**R :** Vous vous rappelez, on injectait de l'eau dans le réacteur 3. Même chose pour le réacteur 1. Alors que l'eau n'entre pas dans le réacteur 2. Si l'eau n'entre pas, ça signifie qu'au bout il n'y a que la fusion du combustible. Si le combustible fond et atteint 1 200 °C, et qu'on ne refroidit pas, il va percer le fond de la cuve, avant de percer, à leur tour, les parois de l'enceinte de confinement. Après, c'est le syndrome chinois. On avait beau dire, même si tout ce que nous avions entrepris n'était pas aussi efficace que nous l'aurions voulu, il y avait encore une enceinte de confinement, une cuve, qui représentaient des barrières de protection. Si tout ça devait disparaître complètement, tout le combustible se serait trouvé à l'extérieur. Que ce soit du plutonium ou autre chose, cela aurait été une situation autrement plus grave que le césium dont on parle aujourd'hui. Toute la matière radioactive se serait trouvée dehors, rejetée. Pour nous, c'était la destruction de tout l'est du Japon<sup>35</sup>.

**Q :** Pour l'évacuation, vous aviez prévu de ne garder que le minimum de personnel nécessaire. Vous aviez fait faire des préparatifs pour les autres. Mais, en fait, vous ne les avez pas évacués tout de suite. Pourquoi ?

**R :** Ça, c'est parce que nous sommes allés une nouvelle fois injecter l'eau et que, cette fois, elle est entrée. On a eu des indices nous permettant de penser qu'elle était entrée. On était contents. Je pensais qu'il ne restait plus qu'à continuer à injecter l'eau et j'ai oublié l'évacuation. Franchement, ce sont des heures que je voudrais oublier. Il y a plein de souvenirs qui manquent, mais, assurément, il y a eu un moment où je me suis dit que nous étions enfin sauvés.

**Q :** Et ensuite ?

**R :** Il fallait continuer à envoyer l'eau. C'était la seule solution. J'ai donc demandé à mes troupes de continuer à veiller à l'approvisionnement en essence, bien que j'avais conscience que c'était une opération qui les exposait.

**Q :** Les niveaux d'eau n'apparaissent pas ici, mais le 15 mars entre 1h10 et 1h20, puis après, la pression se balade durablement autour de 0,63 ou 0,65. Là, vous avez l'impression que l'eau est entrée ?

**R :** Oui, je pense, à ce moment-là, que l'eau entre, qu'elle entre de manière sûre.

**Q :** Et c'est pour ça qu'au lieu d'évacuer, vous êtes tous restés sur place pour continuer à œuvrer.

**R :** Oui.

**Q :** Après une nuit tendue, passée à vous demander si vous alliez mourir ou pas, il y a eu la visite du Premier ministre. J'ai eu accès à des notes assez détaillées qu'avait prises une personne qui se trouvait, non pas au siège, mais sur le site de la centrale, au moment où M. Kan arrive, vers les 5h00.

**R :** C'est quand il est allé au siège.

**Q :** Oui, au siège, à un endroit qu'on pouvait voir avec la caméra de la téléconférence.

**R :** Je ne sais pas si c'était la salle de téléconférence, elle-même, ou ailleurs. Mais, effectivement, on avait vu sur l'écran qu'à l'annonce de sa visite, on avait aménagé une salle avec un siège pour M. Kan et, de l'autre côté, des sièges pour les administrateurs. C'était sur la vidéo du siège. Non, plutôt l'écran de la téléconférence. Il me semble qu'on est resté longtemps sur cette image, en attendant 5h00. En fait, ce n'était pas 5h00. C'était un peu après que M. Kan est apparu sur l'écran. Il y avait aussi le Directeur général Shimizu, bien sûr, le Président Katsumata<sup>36</sup>, des administrateurs, peut-être aussi des directeurs. Je ne les ai pas vus moi-même. Il faudrait que vous demandiez à quelqu'un du siège, ce sera plus exact. Bref, il y avait du monde et M. Kan a commencé à demander pourquoi il y avait autant de monde<sup>37</sup>. J'ai oublié les détails, mais je me souviens qu'il avait une attitude extrêmement désagréable, qu'il était dans une colère noire et qu'il vociférait sur tout le monde<sup>38</sup>.

**Q :** Je suppose qu'il n'y a pas tout, mais cette personne a noté quelques expressions qui l'avaient marquée. Je voudrais savoir si vous les reconnaissez, vous aussi. Moi, ce qui m'a frappé, ce sont des expressions comme « *il n'y aura pas de retrait* », « *je vous demande de sacrifier vos vies* »<sup>39</sup>.

**R :** Oui, il l'a dit.

**Q :** Eh, oui. Il l'a dit. Mais avant qu'on ne parle de ça, je voudrais vérifier quelque chose. Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez contacté M. Hosono pour lui expliquer que la situation devenait dangereuse et qu'il pourrait éventuellement y avoir un retrait.

**R :** J'ai parlé de retrait, mais je n'ai pas parlé d'un retrait général de toutes les troupes. Moi-même, je serais resté. J'aurais maintenu les hommes nécessaires aux différentes manœuvres, naturellement. Ce que je lui ai dit, c'est qu'il fallait qu'il prenne les décisions à venir en sachant que le pire pouvait arriver et que j'allais mettre à l'abri les gens qui n'avaient rien à faire à la centrale. C'est tout.

**Q :** Je suppose qu'à partir de là, c'était un peu le jeu du téléphone arabe. M. Kan, qui était le dernier à recevoir le message, n'a pas perçu les nuances.

**R :** Je ne sais pas s'il y a eu des pertes de contenu concernant mon message, mais j'ai aussi entendu parler d'un épisode où le directeur général Shimizu avait demandé à M. Kan l'autorisation d'évacuer. Il semblerait que ce que j'avais dit à quelqu'un du siège s'était transmis jusqu'à Shimizu. Du coup, c'était comme s'il y avait eu deux sources, deux voies de transmission. Ce qui est arrivé à l'oreille de Shimizu et ce que j'ai raconté à M. Hosono. Je ne sais pas comment ces deux lignes se sont trouvées reliées, mais il y avait double ligne d'information, en quelque sorte<sup>40</sup>.

**Q :** Je crois comprendre que vous, votre position a toujours été d'évacuer, mais en maintenant sur place les membres de la cellule de crise et le minimum de personnel

nécessaire à la conduite et à d'autres opérations sur le terrain. On le voit dans les divers échanges que vous avez autour du réacteur 2, par exemple.

**R : Oui, c'est ça.**

**Q :** M. Kan était peut-être même opposé à cette évacuation partielle. Toujours est-il que votre collègue a noté des phrases comme « *il n'y aura pas de retrait* », « *je vous demande de sacrifier vos vies* », « *vous êtes lents* », « *pas assez rigoureux* », « *vous faites des erreurs* », ou bien des choses comme « *ce n'est pas juste le problème du Japon, c'est un problème qui concerne le monde. Il faut donner le maximum car c'est la survie du Japon qui est en jeu* », etc., etc. Est-ce que vous retrouvez la tonalité de ce que vous avez entendu ?

**R : Oui, il a dit des choses de ce genre.**

**Q :** Qui l'accompagnait parmi les ministres ? Est-ce que M. Kaieda était venu ?

**R : Est-ce que son chef de cabinet était avec lui ? Est-ce que M. Kaieda était venu ? Je ne m'en souviens pas bien. Je crois que la mémoire de quelqu'un qui était au siège à ce moment-là serait bien plus fiable que la mienne.**

**Q :** Évidemment, le mieux serait que quelqu'un du siège ait le courage de me raconter précisément ce qui s'est passé.

**R : Oh, ils ne diront rien.**

**Q :** J'aimerais qu'ils me fassent plus confiance.

**R : Concernant ces notes, vous pouvez considérer que les choses ont été dites *grosso modo* de cette manière. Mais c'est justement à ce moment que, nous, à la centrale, nous vivons l'épisode de la pression zéro de la chambre de dépressurisation du réacteur 2 et du grand bruit. Juste ce matin où M. Kan était au siège. Face à ces nouveaux événements, j'ordonne le retrait. Le retrait dans le sens de tout à l'heure, retrait de toute personne non indispensable sur le terrain.**

**Q :** Au moment où vous formulez vos décisions, face aux anomalies du réacteur 2, est-ce que M. Kan vous a demandé l'état de la situation en passant, par exemple, par la téléconférence ?

**R : Non. Il n'y a rien eu de plus. Mais, à M. Hosono, j'avais déjà fait part de la précarité de la situation. C'était même avant que l'eau ne réussisse à entrer dans le réacteur. Je lui avais dit que si l'eau n'entrait pas, le cœur du réacteur allait fondre et qu'on atteindrait le syndrome chinois. Je l'avais mis en garde notamment sur le fait que, si nous en arrivions à cette situation, on ne pourrait plus accéder au terrain et qu'on ne pourrait plus non plus s'occuper des réacteurs 1 et 3, qui risquaient eux aussi de se trouver sans eau, que nous nous retrouverions alors avec trois tranches incontrôlables et que ce serait une terrible catastrophe.**

**Q :** Ça, c'est ce que vous avez dit à M. Hosono. Le lui avez-vous dit par téléphone ?

**R : Oui, je l'avais appelé.**

**Q :** Et vous aviez utilisé le portable ou le PHS ?

**R : J'ai appelé son portable en passant par le siège. On appelle le numéro XXXXX au siège avec notre PHS et, ensuite, on fait le numéro du portable de la personne qu'on veut appeler. J'ai utilisé ce moyen, parce que c'était la manière la plus confortable d'appeler quelqu'un.**

**Q :** Donc, vous, vous aviez utilisé votre PHS.

**R : Oui, c'est ça.**

**Q** : Et, en passant par le siège, vous obteniez M. Hosono.

**R** : Là, on l'a en direct. On dit qu'on passe par le siège, mais en fait on se branche automatiquement sur les lignes du siège et on obtient directement le correspondant. J'ai directement eu M. Hosono sur son portable.

**Q** : Ah. Vous avez tout de suite eu M. Hosono.

**R** : Oui, je lui ai parlé directement.

**Q** : Ce que vous lui annonciez, c'était le scénario du pire. Comment a-t-il réagi ?

**R** : Il m'a dit, « *je comprends bien la gravité de la situation que vous me décrivez. Seulement, je vous demande de ne pas renoncer et de faire tout votre possible* ».

**Q** : Je pense que vous avez eu de nombreux échanges au téléphone avec M. Hosono. Dans ces occasions, comment l'avez-vous trouvé ? Comparé à M. Kan, par exemple.

**R** : J'ai trouvé que M. Hosono était très calme en toutes circonstances. Il n'a jamais élevé la voix. Il demandait toujours posément quelle était la situation. Une fois que je lui avais communiqué les informations, il vérifiait qu'il les avait bien comprises. Il nous encourageait en disant, « *je devine que la situation est très dure, mais faites votre possible* »<sup>41</sup>.

**Q** : D'accord. Ce qui fait que, même dans des situations qui demandaient des décisions ou dans des circonstances compliquées sur le terrain lors de manœuvres, il n'amenait pas de confusion.

Si on revient aux événements de ce 15 mars, vers 6h00, il y a eu cette chute spectaculaire de la pression au réacteur 2, suivie d'une déflagration. Vous recevez d'abord un rapport laissant penser que ce bruit provenait du réacteur 2. Ensuite, vous recevez un autre rapport liant, cette fois, ce bruit à la tranche 4. Et là, vous allez perdre du personnel.

**R** : Oui, je les ai fait mettre à l'abri en car. Ils sont partis du côté de Fukushima Daini.

**Q** : Quelles ont été vos réactions à ce moment-là ? Vous avez eu ce bruit d'explosion, mais vous ne savez pas ce qui s'est passé. Dans ces conditions, vous ne pouvez plus faire de manœuvre sur le terrain. Du moins, pour un temps. Et l'injection d'eau, par exemple ?

**R** : On l'a arrêtée. Ce que nous avons fait, c'était de nous préoccuper de la radioactivité alentour. Là, j'ai dit à mes hommes de commencer par mesurer ça, le plus sérieusement possible. J'ai dit aux autres de revenir au bâtiment antisismique, puisqu'il était évident qu'il s'était passé quelque chose. Mais le plus important était de savoir si la radioactivité grimpait anormalement. Si l'enceinte de confinement avait été détruite, la radioactivité serait montée en flèche. Il fallait donc surveiller de manière certaine l'évolution de la radioactivité. Ça n'est qu'une fois qu'on aurait eu ces données qu'on pouvait décider de la conduite à tenir. Il était donc vital de les avoir.

**Q** : Ensuite, vous vous êtes occupé des paramètres ? Avez-vous essayé de savoir ce qui s'était passé ?

**R** : Comme j'avais fait aussi évacuer les salles centrales de commande, pendant un certain temps, on n'a pas eu accès à ces paramètres. De toute manière, le plus important était de connaître l'évolution de la radioactivité. S'il y avait eu de grands changements, il aurait fallu réfléchir aux actions à mener. Le plus urgent était d'observer la radioactivité et de connaître son évolution de manière sûre.

**Q :** Je ne suis pas sûr que vous ayez eu l'information à ce moment-là, mais que signifient ces pressions négatives de la cuve du réacteur au 16 mars ?

**R :** Ce sont les données du 16 mars à 1h00. On n'arrive plus à comprendre les paramètres du réacteur 2. La pression de la chambre de dépressurisation, qui était à zéro, chute encore. D'une situation où la pression de la chambre sèche est élevée et celle de la chambre de dépressurisation basse, on passe à une situation où tout en gardant la même pression à la chambre sèche, la chambre de dépressurisation chute à zéro. Ensuite, la pression de la chambre sèche chute également. Pendant tout ce temps, le niveau d'eau est négatif. Comme la pression de la cuve évoluait bizarrement entre temps, on s'était dit, à la limite, que c'étaient les instruments de mesure qui avaient été abîmés par l'accident, et qu'ils se comportaient de manière anormale à cause de ça.

**Q :** Si on fait l'hypothèse que les instruments n'étaient pas en panne, une pression négative est une situation difficile à imaginer, je suppose. Vous avez donc pensé assez naturellement que c'étaient les instruments qui étaient en panne à cause de l'explosion.

Pour ce qui est du personnel qui était parti se mettre à l'abri, j'ai entendu dire que le 15 mars vers 10h00, en tout cas dans la matinée, la plupart des personnes de niveau GM avaient commencé à revenir sur le site de la centrale. Ce sont d'ailleurs eux qui m'en ont parlé. Vous, de votre côté, aviez-vous donné des consignes précises de retour ? Par exemple, « rappel en priorité des GM », etc. ?

**R :** En fait, je ne leur avais pas dit d'aller à Fukushima Daini. Encore une fois, c'était un peu le jeu du téléphone arabe. Effectivement, en discutant des endroits où on pouvait mettre les gens à l'abri, j'avais évoqué, entre autres, la possibilité de Fukushima Daini. À un moment donné, j'ai donc donné l'ordre de retrait et l'ordre de préparer les véhicules. La personne à qui j'ai donné ces ordres a transmis comme consigne aux chauffeurs d'aller à Fukushima Daini. Moi, j'avais eu l'intention de dire à cette personne d'aller mettre provisoirement les gens à l'abri à proximité de la centrale Daiichi, à un endroit où la radioactivité aurait été faible, que ce soit à l'intérieur du périmètre de la centrale ou pas, et d'attendre les consignes à venir. Mais on m'a annoncé qu'ils étaient tous partis à Fukushima Daini. Qu'est-ce que je pouvais y faire ? On a pris contact avec eux à leur arrivée à Fukushima Daini et j'ai demandé aux GM de revenir. C'est comme ça qu'ils ont été les premiers à revenir.

**Q :** Ah, bon ? Alors, dans votre tête, ils étaient censés attendre à un endroit proche de la centrale, où la radioactivité n'aurait pas été trop forte. Dans les cars, par exemple ?

**R :** Si on se remet dans le contexte, il y avait le réacteur 2 qui donnait des signes d'inquiétude. C'était certainement le plus exposé. Si on réfléchissait à la radioactivité, le bâtiment antisismique n'était pas la solution. Il est très près du réacteur 2. Il fallait impérativement s'en éloigner, que ce soit vers le sud ou le nord, il fallait s'en éloigner et se réfugier là où la radioactivité aurait été stable. C'est ce à quoi je pensais. C'est ce que j'avais pensé avoir dit. Mais à bien y réfléchir... Vous comprenez, ils portaient tous le masque intégral. Continuer à porter ça des heures, pendant qu'ils étaient réfugiés... Il y avait de quoi mourir. À bien y réfléchir, je me suis dit qu'ils étaient aussi bien à Fukushima Daini, que c'était la bonne solution. Ils sont allés à Fukushima Daini, ils ont pu enlever les masques et je pense que ça leur a été profitable.

**Q :** Vous avez rappelé les GM en premier. Ensuite, les gens vont se suivre les uns après les autres. Est-ce vous qui désigniez les personnes que vous souhaitiez voir revenir ?

**R :** La radioactivité était certes montée, mais pas dans des proportions alarmantes. Alors j'avais demandé à chaque chef de groupe de faire revenir les personnes qui étaient susceptibles d'exécuter des manœuvres ou pouvaient venir en soutien.

*(Pause)*

**R :** Vous m'aviez demandé, à un moment, si l'IC du réacteur 1 avait déjà fonctionné par le passé<sup>42</sup>. Je vous avais répondu qu'il y avait peut-être eu possibilité qu'il ait fonctionné en 1991, lorsqu'il y avait eu une fuite, mais que je n'en étais pas certain parce qu'à l'époque j'étais au siège. J'en ai reparlé, depuis, avec des gens qui étaient à la centrale à ce moment-là, comme XXXXX. Ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas mis l'IC en marche et que l'accident de mars était la première occasion où ils l'avaient fait fonctionner pour de vrai. Parce qu'ils l'avaient déjà fait fonctionner pour des tests<sup>43</sup>.

**Q :** Et si on regarde les autres centrales au Japon ?

**R :** Les seuls réacteurs qui sont équipés de l'IC, ce sont notre réacteur 1 et le réacteur 1 de la centrale de Tsuruga<sup>44</sup>. Je pense qu'à Tsuruga, non plus, ils ne l'ont jamais mis en marche.

**Q :** Vous n'en avez pas entendu parler. Et, évidemment, vous n'aviez pas entendu parler de la manière dont un réacteur peut réagir quand on met l'IC en marche.

**R :** Effectivement, nous n'avions pas eu de retour d'expérience.

**Q :** Depuis ce matin, nous avons visionné les vidéos, notamment les passages où on voit le directeur de la NSC et les dirigeants de TEPCO, et je vous ai posé des questions pour vérifications. Pour en revenir aux grandes lignes, tout d'abord, concernant les systèmes HPCI, RCIC et IC, vous pensez que l'IC pour le réacteur 1, le RCIC pour les réacteurs 2 et 3 sont en fonction, dès la survenue du séisme. Ensuite, il y a le tsunami. Pour vous, la situation ne change pas pour le fonctionnement de ces systèmes. Le RCIC est toujours en marche pour les réacteurs 2 et 3, l'IC également pour le réacteur 1. Concernant l'HPCI, vous constatez qu'il peut être utilisé sur le réacteur 3, mais pas sur les réacteurs 2 et 1. Votre but est de préparer la suite, c'est-à-dire l'injection d'eau, tant que l'IC, le HPCI et le RCIC pour le 3, et le RCIC pour le 2 sont encore opérationnels. Parallèlement, vous commencez à œuvrer pour l'établissement d'une ligne d'éventage pour protéger l'enceinte de confinement, et ce, à un stade précoce de l'accident.

Ensuite, nous avons parlé de ce qu'on trouve dans les manuels de gestion des accidents. Nous avons passé en revue, hier, un certain nombre de nouvelles fonctions qui avaient été ajoutées récemment. Mais, à la base, sans alimentation électrique, il y avait finalement peu de choses utiles. Il y avait la DDFP, qui ne demandait pas de source électrique, le SLC ou le CRD, qui s'étaient avérés disponibles lorsque vous aviez mené des recherches pour savoir ce que vous pourriez utiliser en restaurant l'électricité du 2C<sup>45</sup>. Vous avez travaillé à les rendre opérationnels.

Je voudrais maintenant que vous m'éclairiez sur le réacteur 1, parce que les réponses sont confuses et différentes selon les gens que j'interroge. Concernant le réacteur 1, vous n'avez pas fait d'opération de dépressurisation en ouvrant la vanne SR, n'est-ce pas ?

**R :** En tout cas, je n'en ai pas donné l'ordre.

**Q :** C'est une opération que vous avez uniquement exécutée sur le réacteur 2 et le réacteur 3.

**R :** C'est ça.

**Q :** Ensuite, on va revenir sur ce qui s'est dit aujourd'hui. Je pense que la première fois que vous avez été contacté directement par le bureau du Premier ministre, ça a été par

l'entremise de M. Takekuro. Mais en dehors de lui, je veux dire, en dehors des gens de TEPCO, le premier qui vous a contacté est M. Hosono ?

**R : Oui, c'était M. Hosono.**

**Q : C'était après l'explosion de la tranche 1 ?**

**R : Oui, je suis sûr que c'était après l'explosion de la tranche 1.**

**Q : Mais vous ne savez plus à quel moment précis ça se situe dans le laps de temps qui s'est écoulé jusqu'au 14 mars, avant l'explosion de la tranche 3. C'est ça ?**

**R : Malheureusement, ça reste flou.**

**Q : Vous rappelez-vous de ce dont vous avez parlé cette première fois ?**

**R : Ça, je m'en souviens assez bien. Une fois de plus, cela avait été compliqué. Une personne de chez nous avait servi d'intermédiaire et m'a passé le secrétaire de M. Hosono. Ensuite, le secrétaire a porté le téléphone à M. Hosono pour qu'il puisse me parler. Il s'est d'abord présenté : « Je suis Hosono. Je sers de conseiller au Premier ministre concernant l'accident de Fukushima ». Il m'a tout de suite dit qu'il aurait certainement besoin de me contacter de nombreuses fois pour connaître directement la situation sur le terrain. Il m'a expliqué que le bureau du Premier ministre avait été informé très tardivement de l'explosion de la tranche 1, que TEPCO, ainsi que la NISA avaient tardé à les informer. Il m'a même laissé entendre que, quelque part, il ne faisait pas confiance à cette voie de transmission des informations. En l'occurrence, il désirait établir une liaison directe avec moi pour pouvoir avoir les informations du terrain sans passer par des intermédiaires. Il m'a dit de le contacter s'il y avait quelque chose, que, lui-même, s'il avait quelque chose à vérifier, me contacterait pour m'en parler. Je ne sais pas si je dois vous le dire, mais il m'a demandé de garder la chose secrète. Je pense qu'il ne voulait pas que je l'ébruie trop. Ensuite, on m'a donné le numéro de son portable, ainsi que celui du secrétaire. Ils ont bien insisté pour que je les appelle si nécessaire. Ça, c'est ce que nous nous sommes dit lors de ce premier coup de fil.**

**Q : Justement, lors de ce coup de fil, avez-vous évoqué, pour chaque réacteur, ce que vous comptiez faire concrètement ?**

**R : Non, pas cette fois-là. On a juste établi le contact et on s'est promis de se téléphoner en cas de besoin.**

**Q : Par exemple, vers le 14 mars, au petit matin, la pression de la chambre sèche du réacteur 3 est à 500, vous donnez l'ordre de retrait et les gens qui travaillaient sur le terrain partent se mettre à l'abri. On en a parlé tout à l'heure. Dans une situation de cette sorte, où les informations qui n'étaient plus communiquées à la presse passent quand même par le canal de la NHK, vous n'en parlez pas avec le conseiller ?**

**R : Nous n'avons pas communiqué à ce moment précis. Mais je pense qu'il y avait eu contact avant. Au moment où j'ai donné l'ordre de retrait. Je ne me rappelle pas si c'était lui qui nous avait contactés ou si c'est moi qui l'avais appelé, mais j'ai le souvenir de l'avoir informé de la situation.**

**Q : L'informer de la situation sur le terrain ?**

**R : Oui, de la situation sur le terrain. Dans la vidéo de tout à l'heure, on m'a vu en train de dire que la situation était très inquiétante. Je pense qu'avant ou après, je l'ai contacté pour le prévenir que la situation était préoccupante, que le réacteur 3 donnait des signes d'inquiétude. À y réfléchir maintenant, il me semble bien l'avoir fait. Évidemment, je n'ai pas de preuves pour étayer ça.**

**Q :** Donc, si j'ai bien compris, au début de l'accident, quand les événements s'enchaînaient très vite, à chaque fois qu'il y avait une évolution notable dans la situation, soit M. Hosono vous appelait, soit vous l'appeliez.

**R :** Je ne me rappelle plus très bien quand ça a commencé, mais, effectivement, quand il y avait évolution dans la situation, après l'avoir évoquée en téléconférence, je l'appelais à part pour l'en informer.

**Q :** Si vous étiez passé par la ligne officielle, comment cela aurait dû se passer ?

**R :** Dans ce cas, évidemment, le centre de crise du siège, après avoir reçu les nouvelles du terrain, aurait dû en informer directement le correspondant au bureau du Premier ministre et celui de la NISA, par téléphone, comme on l'a vu tout à l'heure sur la vidéo, pour que tout le monde partage l'information. C'est ce qui aurait été la voie normale. Je pense que ce système n'était pas encore bien rôdé, au moment de l'explosion de la tranche 1, et que, pour une raison ou une autre, l'information qui était passée de la centrale au siège n'a pas été transmise tout de suite, qu'on a perdu du temps quelque part.

**Q :** Je viens de m'en souvenir à l'instant. Tout au début des vidéos de la téléconférence, le 12 mars à 22h59, oui, celui qui est catalogué 23h00, c'est tout au début, vous le trouvez ? Non ? (*Au technicien*) Vous voulez nous montrer le tout début ? (*À Yoshida*) On voit M. Takekuro parler longuement. Il commence par se plaindre, puis il se lance dans un grand discours. Ça vous dit quelque chose ?

**R :** Non, je ne m'en souviens presque pas.

**Q :** Vous ne vous en souvenez pas ? Alors vous ne vous souvenez pas pourquoi il s'est lancé tout à coup dans ce discours exalté.

**R :** Non, je ne sais pas. Vous dites le 12 à 22h00 ? C'est après l'explosion de la tranche 1, alors.

**Q :** Allons-y.

(Vidéo)

« En règle générale, il y a des conseillers du Premier ministre, le vice-chef de cabinet, des gens comme ça, qui arrangent les choses au préalable. Comme vous savez, au sein du Gouvernement démocrate, ce sont des personnalités extrêmement jeunes qui remplissent la plupart de ces rôles. Je pense que ce doit être des personnes brillantes, ayant, bien entendu, une certaine largeur de vue. Mais je dois admettre que j'émettrai quelques réserves quant à leur profondeur, leur capacité à encaisser. C'est peut-être ce qui explique cette ambiance très spéciale. Vous connaissez l'expression « *Ira Kan* », Kan l'irascible<sup>46</sup>. Je peux vous confirmer qu'il se met en colère à tout bout de champ. Moi-même, je me suis fait enguirlander six ou sept fois. À côté de ça, les colères de Yoshida sont gentillettes.

Pour vous expliquer comment se prennent les décisions, je vais vous relater l'exemple d'hier, quand on a déterminé les zones d'évacuation. Pour commencer, M. Kan arrive et nous presse pour savoir ce qu'on va faire. Avec M. Madarame, on essaie de lui expliquer. À ce moment-là, il fait une fixation sur deux points : « *Quel est le fondement de cette décision ?* » ; « *Peut-on être sûr que tout ira bien quoi qu'il arrive ?* ». Il revient infatigablement sur ces deux points en vociférant. Malgré quelques hésitations, il décide d'évacuer la zone des 3 km, en se disant que ce sera mieux que de ne rien faire. Pendant la nuit, le périmètre s'élargit à 10 km, puis à 20 km aujourd'hui. Comment vous dire ? Il ne raisonne pas tout à fait comme nous, son axe de raisonnement est légèrement décalé. Face à un raisonnement rationnel qui mène à une certaine conclusion, il est extrêmement sensible à ce qu'elle contient d'incertitude ou de risque, il est taraudé par la question de ce qu'il va faire s'il y a eu erreur. C'est à peu près comme ça [...], que les choses se décident.

C'est pourquoi je pense que si j'ai réussi jusqu'à maintenant à faire approuver les différentes orientations que vous avez prises concernant l'injection d'eau de mer, l'éventage

d'hier ou la détermination des zones d'évacuation, tout en tenant compte de l'état du bureau du Premier ministre, de la marge de manœuvre dont je dispose et de mes concertations avec M. Madarame, c'est que votre travail, en amont, était bien réfléchi, étayé et que vous êtes restés extrêmement souples et ouverts.

À mon avis, la décision audacieuse, *in fine*, d'injecter de l'eau de mer et la malheureuse explosion d'hydrogène, toutes deux advenues aujourd'hui, vont lourdement marquer les événements que nous vivons actuellement. Dans un petit moment, lorsque le temps viendra de revenir à moyen ou long terme sur ces événements, que ce soit dans le cadre d'une enquête officielle ou pas, il vous appartiendra de débattre à nouveau sur ces faits et d'en tirer les leçons pour une prévention bien pensée des accidents, une gestion des risques au quotidien ou un *engineering* plus efficace.

De manière inattendue, j'ai eu l'occasion de côtoyer, au sein du bureau du Premier ministre, différentes personnalités politiques dans un contexte sortant de l'ordinaire. Il a été très délicat de présenter les choses de manière à ce que ces messieurs du Gouvernement puissent comprendre, accepter, c'est-à-dire puissent se laisser convaincre, par le point de vue d'un exploitant. Il ne faut pas oublier que le bureau du Premier ministre est un lieu extrêmement fermé. Je crois avoir eu beaucoup de chance que ce que les politiques pensaient, dans ce lieu où les informations ne se transmettent pas suffisamment, et ce que vous pensiez, vous, ici, n'aient pas été trop éloignés. Je vous suis aussi reconnaissant d'avoir accepté différentes suggestions qui venaient de là-bas.

En même temps, ce lieu ne peut pas rester isolé de la sorte, sans presque recevoir d'information. Moi-même, j'ai appris l'explosion de 15h30 à 17h30 en regardant la télévision dans le cabinet de travail de M. Kan. Je ne vous dis pas ma surprise. Si on réfléchit un tant soit peu à l'avenir, il est indispensable d'améliorer la communication. On ne peut pas laisser les choses en l'état, c'en est gênant.

Je pense que c'est une chose que j'aurai encore l'occasion de demander à chacun de vous, mais il me semble [...] que, concernant les réponses aux séismes, il faudra se poser la question de savoir jusqu'à quel point cette préoccupation se reflète dans la conscience de chacun, car cela influencera la compréhension, le partage d'information et la réponse [...]. Excusez-moi d'avoir été long et confus. Cet énorme séisme représente, aussi bien pour vous que pour notre entreprise, un grand fardeau, dont il faudra tenir compte dorénavant. Je souhaite que vous ne vous laissiez pas écraser par le poids de ce fardeau et que vous agissiez toujours en réfléchissant à ce qui doit être. Je fonde beaucoup d'espoir en vous tous. Merci beaucoup. »

« Je pense que nous n'avons pas été à la hauteur dans notre communication avec le bureau du Premier ministre. Le directeur de la NISA m'a également fait savoir tout à l'heure qu'il ne recevait pas suffisamment d'informations. Nous allons améliorer tout ça à partir de demain. »

« Puis-je évoquer un autre problème ? »

« Bien sûr, directeur Yoshida. Je vous en prie. »

« C'est une chose que j'ai entendue dire ici, à la centrale. [...] Il semblerait qu'il y ait un très gros mouvement de colère parmi les personnes qui ont été évacuées de chez elles. Elles nous reprochent de ne pas venir nous expliquer en tant que TEPCO. Elles se demandent, par exemple, jusqu'à quand va durer cette évacuation. Je trouve qu'il y a beaucoup de questions et de sujets de mécontentement auxquels nous n'avons pas vraiment répondu. Il est sûr que les gens vont nous haïr à la suite de cet accident. Mais si on ne fait rien à ce stade, ça va être encore pire. Nous, notre gros souci à la centrale, c'est que, à l'heure actuelle, nous ne disposons pas de suffisamment de personnel pour nous occuper sérieusement de ce problème. »

« Nous y pensons. Je voudrais qu'on prenne l'avis du département « implantation » et puis du groupe « communication » de la centrale avant de prendre des décisions. »

« Tu sais, le groupe « communication » de la centrale est déjà débordé par ses relations avec le département, les municipalités, sans parler de la presse. Il va avoir du mal à trouver le temps de se déplacer auprès des habitants. »

« On peut envoyer des gens du siège. Mais il faut qu'on sache où aller. Là, on a besoin des conseils du terrain. »

« Bien sûr, c'est le moins qu'on puisse faire. Mais, s'il vous plaît, gardez tous à l'esprit qu'avec les membres dont nous disposons actuellement, il y a des choses qu'il nous est difficile de faire. »

« Je vais en discuter avec le département « implantation ». »

« Ce problème me rappelle ce dont nous avons parlé, à nos moments perdus, avec M. Madarame, ces deux derniers jours. Ce séisme, ce tsunami et, bien sûr, l'accident de la centrale de TEPCO ont obligé de très nombreuses personnes à mener une vie de réfugié, dans des conditions très difficiles. Pour nous, dorénavant, il est indispensable de ne pas perdre de vue le sort de ces personnes. Nous devons agir en réfléchissant à ce qui pourrait raccourcir autant que possible cette vie de réfugié que nous leur avons imposée. Nous devons, dans les meilleurs délais, reconstruire un environnement, remplir les conditions qui permettent un retour à la normale pour ces personnes. »

**Q :** On peut couper ici. Voici donc un extrait qui date des débuts de l'enregistrement vidéo, bien qu'il se situe déjà après l'explosion de la tranche 1. On y voit M. Takekuro raconter toutes sortes de choses qui lui passent par la tête.

**R :** Il est « long et confus ».

**Q :** Oui, il parle très longuement. Avez-vous une idée de ce qui a occasionné un discours aussi exalté ?

**R :** Je vais vous raconter ce qu'il m'a dit après. En fait, moi-même, je n'ai pas un très grand souvenir de ce discours. D'après ce qu'il m'a dit après coup, il avait été envoyé auprès du Premier ministre sur ordre du Président ou du Directeur général, je ne sais plus, parce qu'il fallait que quelqu'un de TEPCO y aille. Or, Mutô, qui aurait pu y aller, était parti au centre hors site. Du coup, c'est Takekuro qui y est allé. Il pensait n'y rester que quelques heures, histoire de savoir ce que voulait le Gouvernement. Mais quand il a voulu repartir, on l'a retenu et, en fin de compte, il est resté enfermé à la résidence du Premier ministre pendant deux jours, les 11 et 12 mars.

**Q :** Il n'était pas prévu, au départ, qu'il y reste si longtemps ?

**R :** Non. À un moment il a voulu partir, mais on l'a retenu. C'est ce que l'intéressé m'a dit en personne. Pendant tout ce temps, il a dû répondre aux questions du Premier ministre et, peut-être de M. Hosono, ça je ne sais pas trop. Toujours est-il que la séquence qu'on voit sur la vidéo est juste le moment où, les choses s'étant un peu tassées chez le Premier ministre, il a enfin réussi à revenir au bureau. Au siège, au centre de crise. C'est pour ça qu'il s'étend longuement sur les problèmes de communication avec le bureau du Premier ministre ou ses impressions personnelles.

**Q :** Je vous explique pourquoi j'ai choisi de vous faire passer cet extrait. M. Takekuro dit qu'il n'a appris l'explosion de 15h30 qu'à 17h30 en regardant la télévision. Ça m'a semblé une illustration parfaite de ce dont parlait tout à l'heure M. Hosono, la lenteur des informations. On y évoque aussi la réclamation de la NISA concernant le manque d'informations, encore une fois. Je pense que lors d'un accident, tout le monde est focalisé sur la réponse à apporter sur le terrain. « *Qu'allons-nous faire ?* ». C'est certainement d'autant plus vrai et naturel pour ceux qui sont sur le terrain. Mais, même pour ceux qui sont au siège, il s'agit d'une première, d'une expérience qu'ils n'ont jamais vécue. Alors, tous les regards sont tournés vers le terrain et on oublie. On oublie ci, on oublie ça, et on a toujours un temps de retard. Ce n'est qu'une fois qu'on a une réclamation, « *mais qu'est-ce qui se passe donc ici ?* », qu'on se rappelle qu'il faut en rendre compte et qu'on le fait. Je suis persuadé que tout n'a

pas pu être assumé de manière impeccable sur le plan de la communication et ça me semble naturel. Mais à force d'être victimes des retards, vos correspondants en ont eu assez, d'où ces réclamations. Mais, si je comprends bien, il revenait au siège d'entretenir les relations avec les différents ministères et le bureau du Premier ministre. Ils parlent d'ailleurs dans l'extrait d'améliorer leur communication. Il me semble que c'était leur problème à eux et que, vous, sur le terrain, n'étiez pas vraiment concernés par le problème. Si la relation est étroite entre le terrain et le siège, vous, vous avez rempli votre part du travail, n'est-ce pas ?

**R : C'est pour ça que nous sommes connectés par vidéoconférence.**

**Q :** Et cette vidéoconférence a toujours bien fonctionné durant l'accident.

L'autre problème, que vous évoquez là, concerne les habitants qui ont été évacués. Forcés de se mettre à l'abri, le mécontentement gronde parmi eux. Du fait que TEPCO ne se manifeste pas, leur colère a tendance à décupler. Si TEPCO ne fait rien, l'entreprise va se trouver de plus en plus isolée. N'est-il pas temps de répondre sérieusement aux attentes de la population afin d'obtenir un minimum d'adhésion de sa part ? Voilà ce que vous suggérez. Depuis quand pensiez-vous de cette façon ?

**R :** Les évacués étaient regroupés en différents endroits. Bien sûr, il y avait parmi eux des employés de chez nous aussi. Par hasard, un de ceux qui étaient partis donner un coup de main dans un de ces refuges est passé par le bâtiment antisismique.

**Q :** Un employé de chez TEPCO ?

**R :** Oui, un employé de chez TEPCO. Il m'a pris à part et m'a raconté que les réfugiés étaient très mécontents, surtout du fait qu'on ne leur donnait aucune information sur ce qui se passait. J'ai tout de suite pensé que c'était mauvais. J'ai demandé à la « communication » de la centrale ce qu'il en était, s'ils avaient communiqué de manière suffisamment dense. Mais même ceux de la « communication » avaient été embrigadés dans la décontamination, du fait de l'application des règles de prévention en cas d'accident. Il n'y avait personne de disponible. Les rares qui étaient là étaient occupés à contacter les organes officiels, les ministères. De fait, personne, ici, n'était disponible pour sortir de la centrale et aller au-devant de la population pour fournir des explications. Nous ne pouvions pas résoudre le problème à la centrale, il fallait demander de l'aide extérieure, c'est pour ça que j'ai sollicité le siège.

**Q :** Je pense, en effet, que c'est une question très importante. Que s'est-il passé ensuite ?

**R :** Finalement, on a créé un « service de soutien local ». Mais avant ça, le siège a recruté des gens auprès du département « communication » du siège, de la centrale de Fukushima Daini et d'autres services du siège, pour former des groupes qui devaient s'occuper des différents refuges. Ça nous a pris un peu de temps, mais on a réussi à élaborer un système d'information vis-à-vis de la population.

**Q :** Vous dites que ça a pris du temps. C'est après tous les événements qui sont survenus sur les tranches 1, 2 et 3 ?

**R :** Je crois qu'on n'avait pas encore eu le temps de s'en occuper, à ce moment-là.

**Q :** C'est donc un peu après.

**R :** Mettez-vous à la place des évacués. On commence par vous dire de partir à 3 km, ensuite, au fur et à mesure que le temps passe, on vous trimballe d'un refuge à l'autre. Je crois que la première semaine a été vraiment mouvementée pour eux. Et, pour nous aussi, les événements ont fait qu'on n'a pas pu répondre correctement à leur attente. Moi-même, je ne suis pas sorti du bâtiment antisismique, qui était notre refuge.

**Q :** Quand vous parlez des membres de la cellule de crise, est-ce que cela comprend aussi des femmes ?

**R :** En principe, oui. Mais quand il y a des risques de radioactivité, comme cette fois-ci, on peut difficilement garder des femmes. Dans les faits, il y a eu quelques volontaires. Malheureusement, elles ont été contaminées (contamination interne) et les journaux ne se sont pas gênés pour nous taper dessus. Les journaux, mais aussi le ministère de la Santé et du Travail. Pourtant elles avaient un rôle très important dans le bâtiment antisismique. Mais, une fois qu'on a su qu'elles avaient été contaminées, on a décidé d'évacuer toutes les femmes.

**Q :** En temps normal, il y a des femmes qui travaillent à la centrale. Que sont-elles devenues ? Ont-elles été toutes mutées ?

**R :** Cela dépend des personnes, mais la plupart ont été envoyées, sous forme de détachement, dans une nouvelle structure qui a été créée, le « service de soutien local ».

**Q :** C'est une structure qui a été créée au sein de TEPCO ?

**R :** Oui, au sein de TEPCO.

**Q :** Au siège ?

**R :** Structurellement, le service dépend du siège. Elles y sont d'abord allées en détachement, puis, en juillet, il y a eu les nominations officielles.

**Q :** Cela veut dire qu'elles ne reviendront pas sur le site pour occuper les fonctions qu'elles y exerçaient.

**R :** Non, pas les femmes.

**Q :** Prenons l'exemple d'une personne qui aurait travaillé au département « prévention ». Je pense que ce genre de personne est appelé à beaucoup travailler sur le terrain. Les femmes qui travaillaient dans le département « prévention » ont dû évacuer le site, à la suite du séisme et du tsunami. Est-ce qu'elles continuent à travailler dans le même secteur, là où elles ont été évacuées ?

**R :** Il y a plusieurs scénarios possibles. Il y en a quelques-unes qui ont été affectées au « centre de stabilisation », nouvellement créé à Fukushima Daini, et qui y fournissent un travail assez technique. D'autres sont plus dans l'infrastructure et s'occupent des repas et d'autres choses de ce genre. Cela dépend beaucoup des personnes. Certaines ont été distribuées au « service de soutien local » et s'occupent des réfugiés.

**Q :** Dans ce dernier cas, elles travaillent en coordination avec l'État ou les autorités locales, je suppose. TEPCO ne fait pas ça seul, n'est-ce pas ?

**R :** Non. Comme je suis bloqué ici, je ne sais pas au juste ce qu'elles font comme travail, mais TEPCO ne fait pas ça seul.

**Q :** Au moment de l'extrait qu'on vient de voir, vous ne savez évidemment pas ce qui va se passer par la suite. La tranche 1 vient d'exploser, peut-être les tranches 2 et 3 vont connaître le même sort. Vous ne savez pas non plus au bout de combien de jours les choses vont se stabiliser. L'expérience de la tranche 1 vous a appris, en tout cas, qu'il faut énormément de monde quand la radioactivité augmente. Je veux dire que, ne serait-ce que pour l'éventage, il a fallu former trois équipes de deux personnes pour tenter d'ouvrir les vannes : une équipe ne pouvant s'attarder longtemps sur place, était remplacée par la suivante, et ainsi de suite, pour un résultat décevant, puisque vous n'avez pas réussi à ouvrir les vannes. Je pense qu'au soir du 12 mars, vous accusez le coup de cette expérience malheureuse. Vous savez que si une autre situation d'urgence se présentait, vous allez manquer de personnel. De même, vous manquez cruellement de matériel. Aviez-vous une idée, au stade de la soirée du 12, de la manière dont vous alliez trouver le

personnel nécessaire ou la manière de vous procurer le matériel manquant ? En aviez-vous discuté autour de vous ?

**R :** Bien sûr. Et depuis longtemps, déjà.

**Q :** Déjà, au soir du 11, vous manquiez de personnel ?

**R :** Je savais qu'une situation d'extrême urgence allait continuer à nous accaparer. La centrale ne disposait que de moyens limités. La radioactivité avait déjà commencé à grimper la nuit du 11 mars. Effectivement, nous avons vécu l'expérience très pénible de la tranche 1. Il était déjà évident, pour commencer, que nous avions totalement explosé les effectifs des surveillants des doses radioactives. Puisqu'on n'arrêtait pas d'entrer et de sortir des zones contaminées, il nous fallait du personnel pour surveiller les doses reçues. Les surveillants constituaient un personnel de première nécessité. D'autre part, sur le terrain, ce sont les agents de conduite qui effectuaient les manœuvres. Tous n'avaient pas encore été rappelés à la centrale. Là, nous disposions encore d'une certaine réserve. Pour ce qui était du matériel, comme on l'a déjà évoqué, depuis le début, j'avais réclamé de l'eau et des carburants, de l'essence, de l'huile, en priorité et le plus rapidement possible. Il nous fallait aussi des véhicules de pompiers.

**Q :** L'alimentation électrique aussi ?

**R :** Bien sûr, des groupes électrogènes, des batteries.

**Q :** Du côté de ceux qui recevaient vos demandes, ils devaient sans doute passer eux-mêmes commande à d'autres qui, même en ayant la volonté de vous apporter ça au plus vite, se sont trouvés confrontés à encore d'autres sortes de difficultés, du genre problèmes de circulation. C'est une histoire que j'ai entendue de la bouche d'un collaborateur de Nanmei Corporation. Il devait faire le trajet Kashiwazaki – Fukushima Daiichi. À l'instant où il est parti, il s'est mis à neiger violemment. Quand il a rejoint la route, il y avait une file ininterrompue de voitures de pompiers. Les pompiers étaient sollicités partout. Il n'y avait pas que Fukushima Daiichi. Il y avait des zones sinistrées un peu partout et, de tout le pays, les voitures roulaient vers le Tôhoku, créant des embouteillages monstres. Vous, de votre côté, sur le terrain, vous rongiez votre frein. Peut-être aviez-vous eu vent de ces histoires, mais les mots n'ont pas l'impact de ce qu'on peut voir en vrai. Toujours est-il que je me suis posé la question des soins médicaux. Aviez-vous demandé l'assistance de médecins ?

**R :** Oui, je l'avais fait. Au départ nous nous sommes arrangés avec le système habituel. Il y a un médecin détaché à Fukushima Daini. Quand il arrivait quelque chose, nous faisons le déplacement jusque-là pour le consulter. C'est ce que nous avons continué à faire au début. À un stade relativement précoce, après l'accident, on a installé un médecin à demeure au J-Village, où il y avait déjà des locaux médicaux. En plus, comme cela constitue l'une des missions du centre hors site, il me semble qu'au tout début, un médecin s'y trouvait aussi.

**Q :** Ah, il y avait un médecin à Fukushima Daini. Il me semble qu'il y a eu des blessés lors de l'explosion de la tranche 3. Il y avait sans doute des problèmes d'irradiation, mais n'y avait-il pas aussi des soins chirurgicaux à prodiguer ?

**R :** Le médecin de Fukushima Daini n'était pas qualifié pour de la chirurgie. Il examinait les blessés et on les évacuait vers le J-Village ou vers les hôpitaux<sup>47</sup>. Aujourd'hui, le système est bien rôdé avec le J-Village qui fait le tri et envoie les blessés vers l'hôpital municipal d'Iwaki<sup>48</sup>, par exemple. Mais au début, c'était terrible. Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de vous entretenir avec un de nos agents de conduite, XXXXX. Il s'est cassé le bras gauche lors de l'explosion de la tranche 1. Il a éprouvé les pires difficultés pour rentrer sur Tôkyô<sup>49</sup>. Il lui a fallu près de 48 heures,

en faisant de l'auto-stop. Comme il avait été irradié, on lui avait arraché tous ses vêtements. Il a dû marcher en sous-vêtements dans le froid qui sévissait. C'était tellement rocambolesque que je lui ai dit de tout mettre par écrit.

**Q :** Ce que vous me racontez là, c'est ce qui s'est passé après l'hôpital ?

**R :** C'est que personne ne voulait de lui. On l'a d'abord transporté de la centrale vers le centre hors site, il me semble. Là, on lui dit d'aller à l'hôpital départemental Ôno<sup>50</sup>. Mais, à l'hôpital Ôno, les médecins ne sont pas là. En fait, il n'y a personne. L'hôpital est vide. On lui dit d'aller cette fois à Kôriyama<sup>51</sup>. (...) aurait dû l'accompagner, mais, je ne sais pour quelle raison, il a été abandonné à lui-même. Il arrive tout de même par ses propres moyens à atteindre Kôriyama, où on lui prodigue les premiers soins. Mais on lui dit qu'on ne peut pas l'admettre à l'hôpital, car il a été irradié, donc pollué. C'est à ce moment-là qu'on le dépouille de ses vêtements. La nuit tombe et il se balade en sous-vêtements, quand le patron du magasin Shimamura<sup>52</sup> le prend en pitié et lui donne un blouson. Il arrive enfin à entrer en contact avec sa famille qui lui dégotte un billet d'avion de Fukushima à Tôkyô. Il rentre enfin à Tôkyô et se présente à l'hôpital TEPCO<sup>53</sup>, où on lui dit d'aller à l'Institut national de sciences radiologiques (*National Institute of Radiological Sciences – NIRS*)<sup>54</sup>. J'ai vraiment trouvé qu'ils n'avaient pas de cœur à l'hôpital TEPCO. Voilà tout ce qu'il a subi, le tout toujours avec un bras cassé. Moi-même, je n'en savais rien à ce moment-là.

**Q :** Il a fini par être soigné ?

**R :** Comme il a attendu longtemps avant de recevoir les premiers soins, il a perdu du sang. Vous vous imaginez ? Le bras cassé, perdant du sang... Si vous l'interrogez, il vous racontera dans quel état pitoyable il se trouvait.

**Q :** Et qu'est-il devenu depuis ? Est-il revenu sur le terrain ?

**R :** Il a été soigné à Tôkyô. Pendant un temps, il a travaillé là-bas, mais maintenant il est revenu ici, au centre de « stabilisation ».

**Q :** Il a recouvré la santé ?

**R :** Oui, son bras a l'air d'être revenu à la normale. Il se comporte comme avant, mais je soupçonne que, mentalement, il a vécu quelque chose d'assez traumatisant.

**Q :** Évidemment, lorsque toute une zone est évacuée, les médecins aussi sont compris dans l'évacuation. Du coup, il n'y a plus un seul médecin sur la zone.

**R :** Eh, oui !

**Q :** Plus tard, quand la tranche 3 a explosé, vous aviez encore eu des blessés, il me semble. Qu'en avez-vous fait ?

**R :** Au bout de trois jours, c'est-à-dire vers le 14 mars, on avait enfin établi un circuit qui envoyait d'abord les blessés vers Fukushima Daini, ensuite au J-Village, qui faisait le tri vers l'hôpital. Mais il avait fallu trois jours pour en arriver là. Avant, *a fortiori* vers le 12, rien n'avait été établi de manière claire. Personne ne savait au juste ce qui relevait de sa responsabilité. Je pense que les premiers blessés ont été, dans un certain sens, de grandes victimes.

**Q :** Oui, comme ce chef de groupe « incendie ».

L'heure tourne. Cela fait donc la quatrième séance d'audition aujourd'hui. Cela représente environ vingt heures d'enregistrement, qui nous ont permis de faire un tour rapide des événements. Je vous remercie de vous être plié à cet exercice, en vous remémorant des scènes que vous aviez envie d'oublier et en vous confiant à moi. Maintenant, la Commission, il s'agit surtout de moi, va se tourner vers les personnes du siège ou des

personnalités représentant l'État. Dans ce contexte, il m'arrivera peut-être de vous solliciter de nouveau pour étayer tel ou tel fait, pour savoir si ces personnalités me racontent bien la vérité. Si l'occasion devait se présenter, je formulerai ma demande auprès du siège de TEPCO.

**R : Je vous en prie. Je suis à votre disposition.**

**Q :** Merci. Je compte encore sur votre coopération. Je dois également vous remercier d'avoir incité nombre de vos collègues et subordonnés à collaborer à cette enquête. Cela m'a été d'une grande aide. Cette partie de l'enquête va se poursuivre, mais soyez assuré que je ferai mon possible pour que ces séances ne viennent pas perturber les travaux dans lesquels vous êtes engagés.

**R : Je suis heureux de pouvoir coopérer.**

**Q :** Eh, bien. Nous allons terminer maintenant.

**R : D'accord.**

**Q :** Merci beaucoup.

**R : Merci beaucoup.**

(Fin de l'audition)

---

## NOTES

1. Deux auditions sont organisées le 9 août 2011. La première se déroule de 9h54 à 12h00 (pause de 11h24 à 11h35), puis de 12h58 à 15h53 (pause de 14h47 à 14h59). Les deux enquêteurs chargés d'interroger Yoshida sont Tsunemasa Katô et Tetsu Chiba – les mêmes que pour l'audition du 8 août 2011. La seconde audition du 9 août 2011, conduite cette fois par l'enquêteur Kôta Okada, a lieu de 16h00 à 17h00. Son contenu est présenté dans le compte rendu suivant.

2. Le technicien.

3. Les gaz nobles, ou gaz rares, sont des éléments chimiques qui appartiennent au groupe 18 du tableau périodique des éléments. Ce groupe de gaz comprend l'hélium, le néon, l'argon, le krypton, le xénon, le radon.

4. Élément chimique qui appartient au groupe 17 (famille des halogènes) du tableau périodique des éléments.

5. Pour rappel, l'explosion dans le bâtiment du réacteur 1 a lieu le 12 mars à 15h36.

6. Confusion de Yoshida : aucune personne du nom de Naitô ne fait partie du cabinet du Premier ministre.

7. Pour rappel, il s'agit du professeur Haruki Madarame.

8. Masaya Yasui, né en 1958, rejoint le METI en 1982 après des études en génie nucléaire à l'Université de Kyoto. Au moment de l'accident de Fukushima Daiichi, il est directeur de l'Agency for Natural Resources and Energy. Il est ensuite chargé de la réforme de la

sûreté nucléaire, avant de devenir le n°3 de la NRA (en charge de la supervision des mesures d'urgence).

9. Yukio Edano, né en 1964, est Secrétaire général du Cabinet de Naoto Kan entre janvier et septembre 2011. Ce poste correspond *grosso modo* à celui de « Secrétaire général du Gouvernement » en France, mais il a un statut de ministre d'État et assure le rôle aussi de directeur de Cabinet et de porte-parole du Gouvernement. La traduction officielle en anglais est « *Chief Cabinet Secretary* ». Il est assisté de trois Secrétaires généraux adjoints. Edano est député (Chambre des représentants) depuis 1993 et secrétaire général du Parti démocrate japonais de 2014 à sa disparition en 2016. Il préside le Parti démocrate constitutionnel, qu'il lance le 3 octobre 2017.

10. Ces échanges avec le professeur Madarame sont mentionnés dans les auditions du 22 et du 29 juillet 2011.

11. Yasushi Hibino est ingénieur en électricité et a été camarade de classe de Naoto Kan à l'Université de technologie de Tôkyô (Kan, 2017). Il travaille au Nippon Telegraph and Telephone Corporation (NTT) Research Laboratory, avant de devenir vice-président de la Japan Advanced Institute of Science and Technology (JAIST). Il est nommé conseiller spécial du Gouvernement durant la crise nucléaire.

12. Université nationale située dans la ville de Fukui (préfecture de Fukui, région de Chûbu). Elle est fondée en 1949.

13. Les centrales nucléaires disposent souvent de centres d'entraînement pour leurs employés. Certaines disposent même de piscines pour reproduire les piscines d'entreposage de combustible irradié. Nous ne pouvons néanmoins certifier que Fukushima Daiichi possédait bien une de ces piscines d'entraînement.

14. L'Agence nationale de pompiers (National Fire Agency) est sous la tutelle du ministère de l'Intérieur japonais. Elle est fondée le 1<sup>er</sup> mars 1995 afin d'améliorer la lutte contre les incendies, l'efficacité des secours et des services médicaux en cas de catastrophe.

15. Yoshida évoque ici la Tôhoku Electric Power Company (dont le siège est à Sendai) et qui fournit de l'électricité dans le nord du Japon.

16. TEPCO exploite la centrale thermique de Futtsu à Chiba (préfecture de Chiba, région du Kantô).

17.  $800 \div 0,8 = 1\ 000$ . Pourtant la transcription de l'audition note bien « cent minutes ».

18. Allusion aux auditions des 22 et 29 juillet 2011, auxquelles ont participé les professeurs Yôtarô Hatamura et Masao Fuchigami.

19. Yoshida fait référence à l'explosion survenue dans le bâtiment réacteur 3 le 14 mars à 11h01 (cf. audition du 29 juillet 2011).

20. Pour rappel, Yoshida évoque la visite de Naoto Kan, qui s'est rendu à Fukushima Daiichi le matin du 12 mars (cf. audition du 22 juillet 2011).

21. Après le séisme, deux travailleurs, qui étaient en train d'inspecter le matériel dans le sous-sol du bâtiment de la turbine de la tranche 4, ont été emportés par l'inondation causée par le tsunami. Ils s'appelaient Yoshiki Terashima et Kazuhito Kokubo (Kadota, 2014).

22. Les deux corps ont été retrouvés dans le sous-sol de la tranche 4 le 30 mars 2011.

23. La centrale de Hirono, exploitée par TEPCO, est une centrale thermique au fioul située à une trentaine de kilomètres de Fukushima Daiichi.

24. Référence au circuit principal de vapeur.

25. Ville située dans la préfecture de Fukushima à une cinquantaine de kilomètres de Fukushima Daiichi.

26. *Fellow* : conseiller technique de la direction de TEPCO.

27. Selon le règlement établi par TEPCO, le directeur de la cellule en charge des régions doit se rendre au centre hors site d'Ôkuma. Comme le précise Yoshida, Sakae Mutô (vice-Président de TEPCO) est le directeur de cette cellule et Akio Komori (directeur de la division nucléaire de TEPCO) en est le directeur adjoint.

28. Fosse du robinet inverseur.

29. Naohiro Masuda est né en 1958. Il étudie à l'Université nationale de Yokohama, où il est diplômé en ingénierie électrique. En 1982, il est engagé à TEPCO. Il occupe son premier poste à Fukushima Daini, alors que la centrale nucléaire est en construction. En 1989, il devient chef d'équipe à Kashiwazaki-Kariwa. Il est ensuite envoyé au siège de TEPCO, puis revient travailler à Daini en 2005 comme chef de l'exploitation et de la maintenance. Il est de nouveau appelé au siège, avant d'être nommé directeur de Daini en juillet 2011. En 2014, il devient Directeur général en charge de la décontamination et du démantèlement de Fukushima Daiichi. Le 14 mars 2018, l'ambassadeur de France au Japon lui remet les insignes de chevalier de l'Ordre national du Mérite.

30. La NAIIC considère que les interventions inopinées du Gouvernement dans la gestion de crise nucléaire relève d'une faillite de la gouvernance politique : « À tout moment, la priorité du Gouvernement doit être sa préoccupation en matière de santé et de bien-être publics. Mais parce que l'attention du Kantei était concentrée sur les problèmes en cours à la centrale – ce qui aurait dû être de la responsabilité de l'opérateur – le Gouvernement a échoué dans sa responsabilité envers le public » (NAIIC, 2012, p. 35 [notre traduction]).

31. Pour rappel, les travailleurs se réfugient à Fukushima Daini le matin du 15 mars et commencent à revenir à Daiichi à partir de midi (cf. audition du 8 août 2011).

32. Le réacteur n°4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl (Union soviétique, Ukraine) est détruit le 26 avril 1986, à 1h23, à la suite d'un essai technique durant lequel les opérateurs transgressent les procédures de sûreté. L'explosion du réacteur entraîne l'émission dans l'atmosphère d'une grande quantité de produits radioactifs qui contaminent de vastes territoires en Europe. L'accident de Tchernobyl est classé au niveau 7 sur l'échelle INES. Il s'agit du niveau le plus élevé, qui correspond à un accident entraînant des rejets majeurs dont les effets sont considérables sur la santé et l'environnement.

33. Expression utilisée pour la première fois en 1971 par Ralph Lapp (1971, p. 11). Elle renvoie à l'hypothèse selon laquelle les éléments en fusion d'un réacteur nucléaire situé en Amérique du Nord pourraient s'enfoncer dans la terre jusqu'en Chine. Elle est popularisée par *Le syndrome chinois* (*The China Syndrome*), réalisé en 1979 par James Bridges (Portelli, 2018). Il s'agit du film le plus célèbre sur l'industrie nucléaire. Une journaliste (Jane Fonda) et son cadreur (Michael Douglas) réalisent un reportage dans la centrale de Ventana aux États-Unis. Une secousse sismique cause un incident, filmé clandestinement par le cadreur. La fusion du cœur du réacteur est évitée, mais l'exploitant refuse de vérifier l'état de l'installation avant sa remise en service. Douze jours après la sortie du *Syndrome chinois*, un accident se produit dans la centrale nucléaire de Three Mile Island (États-Unis, Pennsylvanie). Cette coïncidence contribue largement au succès du film.

34. Inagaki revient sur la fureur de Yoshida lorsqu'il apprend, le 14 mars, que l'essence alimentant les autopompes est épuisée : « *Je n'oublierai jamais cet après-midi-là. J'avais mal à l'estomac comme si un bloc de plomb y était resté. Nous avons accepté plusieurs idées et tenté de toutes les essayer. Mais l'éventage de l'enceinte de confinement du réacteur 2 n'avait absolument pas avancé. Dans ce contexte, nous manquions d'essence pour l'autopompe afin d'injecter de l'eau dans le réacteur 2. Nous étions en train de lâcher devant l'évolution de la crise. Quand l'essence était épuisée, Yoshida était comme fou et il allait vraiment mal. Il a quitté la table ronde pendant un certain temps. C'est la situation extrême* » (Kobayashi, 2019, p. 129).

35. Les conséquences du « scénario du pire », prenant en compte la perte totale de contrôle de l'ensemble des réacteurs de Fukushima Daiichi et Daini, ont été imaginées par des experts consultés par Naoto Kan durant la crise nucléaire : « *Tchernobyl a été un accident très grave, mais il n'impliquait qu'un seul réacteur. À Fukushima, il y avait un, deux, trois réacteurs qui avaient fusionnés, et sur le site complet de Fukushima, il y avait en tout dix réacteurs, Daiichi et Daini compris. Que faire si on n'arrivait pas à contrôler ces dix réacteurs ? Si on en arrivait là, les rejets de substances radioactives s'élèveraient à plusieurs centaines de fois la quantité émise lors de Tchernobyl, et je me disais que le danger portait sur une zone extrêmement vaste, couvrant jusqu'à Tôkyô. J'ai demandé une simulation à des experts. Non pas à la NISA, ni à la NSC, mais à la Commission de l'Énergie Atomique (JAEC), et plus particulièrement à son Président M. Kondô. Dans le rapport qu'il m'a remis, il a imaginé le scénario du pire, qui préconisait une évacuation dans un rayon de 250 kilomètres autour de la centrale, ce qui inclut la métropole de Tôkyô. Cela signifiait évacuer 50 millions de personnes qui vivent dans cette zone !* » (Kan, 2015).

36. Né en 1940, Tsunehisa Katsumata est diplômé de l'Université de Tôkyô en économie. Il est embauché à TEPCO en 1963. Il est Directeur général de l'entreprise (et non Président comme la retranscription de l'audition l'indique) lorsque se produit l'accident nucléaire de Fukushima Daiichi. Il a également été le Président de la Federation of Electric Power Companies of Japan.

37. L'agacement de Naoto Kan est déjà mentionné dans l'audition du 29 juillet 2011.

38. Haruki Madarame se souvient du discours de Naoto Kan : « *Il est impossible de retirer les employés de Fukushima Daiichi. Gérez la crise au péril de vos vies. Les cadres qui ont plus de soixante ans peuvent mourir pour cela. Moi aussi j'irai. Si vous détruisez le Japon, il est impossible pour vous de continuer à diriger les affaires. TEPCO sera en faillite à 100 %* » (Kobayashi, 2019, p. 139). L'auditoire, selon le Président de la NSC, est consterné par de tels propos : « *Kan a haussé le ton en montrant ouvertement sa colère. Sa manière de parler a provoqué inmanquablement la répugnance des auditeurs. Notamment, les employés sur les sites étaient dans une colère noire* » (Kobayashi, 2019, p. 139). Inagaki le confirme également : « *ce discours nous a complètement choqués. Jusqu'à ce moment, je n'avais jamais entendu un discours aussi choquant* » (Kobayashi, 2019, p. 140). L'injonction de Naoto Kan semble renouer avec des rites sacrificiels appartenant au passé, comme le souligne Kenichi Shimomura (secrétaire assistant au Kantei pour la communication publique) dans *De Paris à Fukushima, les secrets d'une catastrophe*, un reportage diffusé sur France 2 le 12 février 2017 : « *Le Premier ministre a demandé à des Japonais de se sacrifier. Ce n'était jamais arrivé depuis les avions kamikazes de la Seconde Guerre mondiale* ». Kan considère toutefois que le contexte de situation d'urgence nucléaire justifie pleinement une telle requête : « *le Japon est un pays où, en bien ou en mal, on a ordonné à tellement de personnes de mourir pour la patrie durant la dernière guerre, que depuis, sur la base de cette expérience, on ne demande plus, ou plutôt on pense qu'il ne faut pas exiger ce genre de sacrifice. Dans le principe,*

*je suis une personne qui a une réflexion assez proche de celle-ci. Seulement, quand un tel accident survient, qu'un accident survient dans une centrale nucléaire qui se trouve au Japon et qui fabriquait de l'électricité pour les Japonais, je pense que vis-à-vis des habitants, et même vis-à-vis du monde, nous avons une responsabilité qui fait que cela peut représenter un cas où il faut agir, même au prix de la vie » (Kan, 2012).*

**39.** Naoto Kan donne sa version de l'épisode : *« Il y a eu moult discussions à ce propos depuis, mais ce que j'ai voulu dire c'est que je comprenais le mal qu'ils se donnaient. Que je comprenais l'énormité de la tâche à laquelle ils étaient attelés. Que je comprenais les difficultés qu'ils rencontraient. Mais qu'il fallait qu'ils résistent coûte que coûte. Que la survie du Japon en dépendait. Je ne sais plus si j'en ai vraiment parlé en ces termes, vous devriez retrouver les termes exacts quelque part, ça a été noté. À ce moment-là, c'était le réacteur 2 qui était dans une situation critique. Alors je leur ai dit 'si vous abandonnez le réacteur 2, que vont devenir les réacteurs 1, 3, 4, 6 et, au-delà, Fukushima Daini ?'. Si on les abandonnait là, dans quelques mois on allait se retrouver dans une situation où toutes les centrales nucléaires, tous les déchets allaient rejeter des éléments radioactifs. Que ce serait une addition de dix, vingt réacteurs, qui représenterait chacun le double ou le triple de Tchernobyl. Que le Japon, en tant qu'État, ne pourrait plus exister. Tant qu'on n'aurait pas maîtrisé cette situation au prix de nos vies, on ne pouvait pas se retirer et ignorer ça sans rien faire. Si on faisait une chose pareille, les pays étrangers risquaient de vouloir venir prendre les choses en main eux-mêmes. Je leur ai dit : 'Vous êtes les principaux concernés. S'il vous plaît, donnez votre vie. Vous ne pouvez pas échapper à votre destin. La transmission des informations est lente et imprécise. Elle est même erronée. S'il vous plaît, ne vous recroquevillez pas sur vous-mêmes. Faites monter les informations nécessaires. S'agissant même de ce que vous avez à l'instant sous vos yeux, il est important d'agir en prévoyant ce qui va se passer dans cinq heures, dix heures, une journée ou une semaine. L'argent n'a pas d'importance. TEPCO doit le faire, il n'y a pas d'autre choix. Il ne peut pas y avoir de retrait au moment où le Japon risque de disparaître'. J'ai aussi demandé que le Président du conseil, le PDG se résignent. Il suffisait que ceux de plus de soixante ans aillent sur le terrain. Que moi-même, j'étais décidé à agir en conséquence. Qu'un retrait était inenvisageable et que si TEPCO se retirait l'entreprise coulerait à coup sûr. La dernière phrase était peut-être un peu provocante, mais c'est ce genre de choses que j'ai dites. Ce n'est pas que je me rappelle de la totalité de ce que j'ai dit, mais il y avait quelqu'un qui avait pris des notes. Toujours est-il qu'après ça, je n'ai jamais plus entendu parler de retrait » (Kan, 2012).*

**40.** Le 14 mars à 19h28, après une discussion avec Ikeda (vice-ministre du METI) et Uchibori (vice-gouverneur de Fukushima), Komori (directeur de la division nucléaire de TEPCO) s'adresse depuis le centre hors site aux cadres supérieurs de l'exploitant situés au siège : *« Si la situation continue à se détériorer, nous devons envisager de retirer les employés de Fukushima Daiichi. Allons-nous discuter du cas où nous devons prendre cette décision ? » (Kobayashi, 2019, p. 130).* À 19h55, Takahashi (fellow TEPCO) demande à Mutô à quelle heure tous les employés quitteront la centrale nucléaire. À 20h16, il demande de nouveau si le personnel de Daiichi va s'abriter à Daini. À 20h20, Shimizu (Président de TEPCO) lui répond que la décision finale n'a pas encore été prise et qu'il doit auparavant consulter un interlocuteur. Ces échanges sont à l'origine des reproches formulés à l'égard de TEPCO, accusé de vouloir abandonner la centrale et de renoncer à gérer la crise nucléaire. Komori nie toutefois que les travailleurs de Fukushima Daiichi aient eu l'intention de s'enfuir : *« Avant Yoshida, j'étais le directeur de Fukushima Daiichi. Je sais donc que les employés, dont Yoshida, étaient courageux et avaient tendance à aller jusqu'au bout. Mais en cas d'urgence, nous devons leur ordonner d'évacuer provisoirement pour sauver leur vie tout d'abord, ensuite pour qu'ils puissent y retourner et relancer la gestion de la crise*

après que la situation s'améliore. Donc j'ai proposé au siège de définir le cas d'urgence » (Kobayashi, 2019, p. 130). Au même moment, Shimizu téléphone à plusieurs reprises au Gouvernement. Selon le rapport de la NAIIC (2012), il aurait appelé onze fois Kaieda (ministre du METI) entre 18h00 le 14 mars et 3h00 le 15 mars. Vers 20h00, Kaieda déclare à Edano (Secrétaire général du Gouvernement) et Terata (Conseiller spécial du Premier ministre), « Shimizu m'a téléphoné et m'a dit qu'il voulait retirer les employés de Fukushima Daiichi. Pour ma part je lui ai répondu : 'Continuez à gérer la crise sur le site, s'il vous plaît' » (Kobayashi, 2019, p. 130). Le 15 mars, après minuit, les membres du Gouvernement et leurs conseillers techniques se réunissent dans la salle de séjour du Premier ministre, qui se repose dans une autre pièce. Hosono (Conseiller spécial de Naoto Kan) déclare à Edano qu'il est indispensable de connaître la véritable intention du personnel de Fukushima Daiichi. Il lui propose par conséquent de contacter directement Yoshida pour s'en informer. Edano accepte et interroge Yoshida, qui lui confirme sa volonté de rester et de continuer la lutte. Edano ne comprend pas la situation : « Je me suis demandé : 'Pourquoi le siège nous demande de lui permettre de retirer le personnel de Fukushima Daiichi bien que Yoshida se décide à continuer la gestion de crise ?' » (Kobayashi, 2019, p. 132). Les autres participants de la réunion sont tout aussi perplexes. Les ministres consultent les textes de loi, mais aucun ne permet au Gouvernement d'exiger à une entreprise de mettre en péril la vie de ses employés pour gérer une situation de crise. Face à l'indécision des acteurs politiques et techniques, Fukuyama (vice-Secrétaire du Gouvernement) propose de réveiller le Premier ministre. La situation est exposée à 3h00 à Naoto Kan. Celui-ci rejette catégoriquement la possibilité d'un retrait du personnel de Fukushima Daiichi. Kan convoque alors Shimizu, qui arrive au Kantei à 4h17. Le Premier ministre annonce au Président de TEPCO qu'il n'autorise pas le retrait. Shimizu acquiesce et accepte également la proposition de Kan d'établir une cellule conjointe entre le Gouvernement et TEPCO. Kan se rend ensuite au siège de TEPCO pour assister à la première réunion de la cellule conjointe et demander aux équipes sur site de ne pas abandonner la centrale – bien que cela n'ait jamais été leur intention.

41. Les rapports ont parfois été tendus entre Yoshida et les acteurs extérieurs durant la crise nucléaire. Le directeur de Fukushima Daiichi a toutefois entretenu des relations cordiales et respectueuses avec Hosono, qu'il appelle toujours dans ses auditions « Hosono-san » – san signifiant « monsieur » en japonais. Takeyuki Inagaki explique les raisons de la confiance que lui a accordée Yoshida : « Je n'ai pas discuté avec Yoshida sur ce sujet, mais Monsieur Hosono a envoyé un bateau de l'Agence de la sécurité maritime à un port proche de la centrale nucléaire afin que les employés puissent faire provision d'énergie et il a convaincu les hôtels près de Fukushima Daiichi d'offrir des repas chauds aux employés. Du fait qu'il ait fait des efforts pour améliorer l'environnement du travail des employés, je pense que Yoshida a fait confiance à Monsieur Hosono » (Kobayashi, 2019, p. 159).

42. Cf. audition du 22 juillet 2011.

43. Pour rappel, des tests ont été effectués pour démarrer l'IC avant la mise en service du réacteur 1 de Fukushima Daiichi et, selon certains témoins, quelques fois après. Les opérateurs ayant effectué ces manœuvres avaient cependant quitté Daiichi depuis de nombreuses années lorsque s'est produit l'accident nucléaire.

44. La centrale nucléaire de Tsuruga est située dans la préfecture de Fukui, dans la région de Chûbu. Elle est exploitée par la Japan Atomic Power Company. Tsuruga 1, réacteur à eau bouillante d'une puissance de 357 MWe (constructeur GE), est mis en

service en mars 1970. Il est en démantèlement depuis 2015. Tsuruga 2, réacteur à eau pressurisée d'une puissance de 1 160 MWe (constructeur Mitsubishi), est mis en service en février 1987. Il est à l'arrêt depuis le 11 mars 2011.

45. Ce type de notation correspond aux jeux de barres qui permettent d'alimenter la centrale à partir des lignes à haute tension. « 2C » correspond à un des deux jeux de barres de 6,9 kV de la tranche 2 de Fukushima Daiichi. Ce jeu de barre a la particularité d'être également connecté à un des générateurs diesel d'urgence qui prendrait le relai en cas de problème dans la liaison avec le réseau électrique externe.

46. Naoto Kan obtient son premier mandat de représentant du Japon à la Diète en juillet 1980. De tempérament très coléreux, il est surnommé par les parlementaires « Ira Kan ».

47. La prise en charge des travailleurs légèrement blessés est tout d'abord difficile, car plusieurs hôpitaux sont fermés du fait de l'évacuation des populations, tandis que d'autres ne sont pas préparés à accueillir des patients éventuellement contaminés (AIEA, 2015a). Tant que des soins médicaux primaires ne peuvent être prodigués à Fukushima Daiichi, ces blessés sont envoyés vers un hôpital situé à proximité. 17 heures après le séisme, une équipe d'assistance médicale pour les situations d'urgence nucléaire ou radiologique est envoyée au centre hors site afin de procéder à des évaluations de contamination des opérateurs et à leur décontamination. Le 19 mars, des soins primaires commencent à être fournis dans le bâtiment antisismique de Daiichi par des médecins du travail. Deux centres de triage sont ouverts par la suite, le premier sur site et le second au J-Village. Le 1<sup>er</sup> juillet 2011, un service de soins d'urgence, composés d'un personnel qualifié pour soigner les blessés en situation d'urgence nucléaire ou radiologique en provenance de tout le Japon, est créé à Daiichi.

48. Ville de la préfecture de Fukushima située à une quarantaine de kilomètres de Fukushima Daiichi.

49. Pour rappel, Fukushima Daiichi se trouve à environ 250 kilomètres de Tôkyô.

50. Bourg de la préfecture de Fukushima, situé à une cinquantaine de kilomètres de Fukushima Daiichi.

51. Ville de la préfecture de Fukushima, située à une quarantaine de kilomètres d'Ôno et à environ soixante-dix kilomètres de Fukushima Daiichi.

52. Marque japonaise de prêt-à-porter à prix réduit.

53. Le Tôkyô Denryoku Hospital est un hôpital appartenant à TEPCO et situé dans le quartier Shinjuku de Tôkyô. Cet établissement de sept étages, construit en 1979 et d'une capacité de 113 lits, est utilisé exclusivement pour soigner les employés de l'exploitant et les membres de leur famille. En juillet 2012, TEPCO annonce la mise en vente de l'hôpital. Il a été vendu en janvier 2014.

54. Fondé en 1961, le NIRS est un institut de recherche sur les rayonnements (et notamment leurs effets sur le corps humain) situé dans la ville de Chiba. En avril 2016, il fusionne avec certains laboratoires de l'Agence Japonaise de l'Énergie Atomique pour former les National Institutes for Quantum and Radiological Science and Technology.